

L'EXPÉRIENCE DU MÉMOIRE PREMIERS PAS DANS LA RECHERCHE

sous la direction de
Julie Bidi, Sarah Petrovitch et Maureen Piot

Collection
Géographie et
Cultures

L'Harmattan

Collection Géographie et cultures

2018

L'EXPÉRIENCE DU MÉMOIRE

PREMIERS PAS DANS LA RECHERCHE

sous la direction de

Julie BIDI, Sarah PETROVITCH et Maureen PIOT

L'Harmattan

Photographie de la couverture :
CC0 Creative Commons provenant du site <https://pixabay.com/fr/>

© L'Harmattan, 2018
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
<http://www.editions-harmattan.fr>
ISBN : 978-2-343-14662-1
EAN : 9782343146621

SOMMAIRE

Remerciements	5
Une introduction	7
<i>Julie BIDI, Sarah PETROVITCH et Maureen PIOT</i>	
Géographie et engagement aujourd’hui en France : quand la science prend parti	13
<i>Lise BUISSON, Alexe CAHOREAU et Faustine VIELLOT-TOMIC</i>	
Un mémoire transformatif pour une recherche engagée : cheminement, méthode et perspectives.....	23
<i>Julie COUMAU</i>	
Géographie et musique : l’expérience springsteenienne. D’une posture personnelle à une posture scientifique.....	39
<i>Raphaël MOLLET</i>	
Le mémoire, chemin de traverse : de l’élève au chercheur-e	47
<i>Salomé VINCENT</i>	
Et si mon mémoire n’intéressait que moi ? Assumer son sujet de mémoire ou la peur constante de l’illégitimité.....	55
<i>Julie BIDI</i>	
Enquêteurs et enquêtés en danger réflexions : méthodologiques et éthiques à partir de l’expérience de deux « terrains à risque » : les villes du Caire et d’Amman post-Printemps arabes.....	63
<i>Laura MONFLEUR</i>	
Activiste-chercheur, activiste-démotivé et activiste-doctorant : réflexions et doutes sur une recherche engagée.....	75
<i>Simone RANOCCHIARI</i>	
Le mémoire, l’occasion de l’apprentissage du choix et de la redéfinition de l’échec	85
<i>Joanne VONLANTHEN</i>	
La recherche, le mémoire et « nous »	93
<i>Collectif Des Rives et d’espaces</i>	
Lettre ouverte : mémoire d’une passion	111
<i>Pauline FONTAN</i>	

REMERCIEMENTS

La présence publication est le fruit d'un projet impulsé par Rachele Borghi dans le cadre du Master Culture, Politique et Patrimoine (CPP) de l'Université Paris Sorbonne. Nous souhaitons lui exprimer notre profonde reconnaissance pour son accompagnement, son soutien et sa confiance.

Nos remerciements s'adressent également à tous nos camarades de promotion qui ont suivi la genèse de ce projet et se sont rendus disponibles pour relire les articles : Anatole Abitbol, Mourad Bennis, Killian Courtille, Senda Djebali, Selma El Yagoubi, Arnaud Guelfi, Lisa Ginestet, Grégoire Nemo, Elysé Nhou, Thomas Sanz, Edina Sarajlic et Johanna Stempiniak.

L'équipe souhaite aussi remercier les jeunes chercheurs qui ont répondu présents et se sont prêtés à l'exercice de l'écriture.

Nous tenons également à remercier la Collection *Géographie et cultures* de nous permettre de porter les paroles des jeunes chercheurs.

UNE INTRODUCTION

Julie BIDI

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)*

*Diplôme universitaire en Littérature pour la
Jeunesse (Université Paris Ouest-Nanterre)*

julie.bidi@gmail.com

Sarah PETROVITCH

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)*

sarah.petrovitch@gmail.com

Maureen PIOT

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)*

mau.piot@hotmail.fr

Fascinant, stimulant, enrichissant, angoissant, décevant, éprouvant... sont autant d'adjectifs pouvant accompagner l'expérience de la rédaction d'un mémoire de recherche, étape importante dans la vie de nombreux étudiants et étudiantes. Le mémoire est l'occasion pour l'étudiant ou l'étudiante de travailler pendant six mois, un an voire deux, sur un sujet qu'il ou elle a choisi librement. Si cette apparente liberté peut séduire, elle s'accompagne aussi de son lot de découvertes et de questionnements. Rarement dans son parcours universitaire, l'étudiante ou l'étudiant s'est vu offrir la possibilité d'être le seul acteur de son travail et ainsi de pouvoir choisir à la fois son sujet, mais aussi son terrain, sa méthodologie ou encore ses ouvrages de référence. Le mémoire est le premier pas vers la recherche, vers cette expérience nouvelle impliquant à la fois prises de position et changements de posture. La démarche de la recherche est au début une grande inconnue : réflexivité, méthodes d'enquêtes, méthodes de rédactions, éthique, posture personnelle, posture scientifique... autant de notions nouvelles avec lesquelles le jeune chercheur ou la jeune chercheuse en devenir va se familiariser. Si la recherche apporte de nombreuses interrogations, la question de l'« après » est elle aussi anxiogène. Mémoire de recherche et vie professionnelle ne sont pas antinomiques, encore faut-il pouvoir valoriser ce travail universitaire.

Tous les auteurs et auteures de ce livre sont de jeunes chercheurs et chercheuses, ce qui correspond à la cible que nous avons souhaité viser. Afin de trouver un public prêt à participer à ce projet singulier, nous avons mené deux appels à publication. Un premier, conventionnel, a consisté à diffuser notre appel sur une liste de diffusion francophone pour la recherche en

géographie. Simultanément un autre appel, plus original, a été lancé. Nous avons réalisé une affiche avec un message que nous avons voulu percutant : « Tu as connu l'expérience de rédaction d'un mémoire. Partage ton expérience avec nous ! » Cette dernière a été placardée dans plusieurs universités françaises afin d'interpeller les jeunes masterants et masterantes et les inviter à proposer des articles.

L'expérience du mémoire se propose de répondre à certaines interrogations liées à l'écriture d'un mémoire, et ainsi permettre d'avoir une vision globale de la démarche de recherche, de ses prémices à son aboutissement. À partir d'expériences individuelles, le lectorat trouvera des clefs de compréhension sur ce qu'est la recherche et comment l'aborder. En donnant la parole à de jeunes chercheurs et chercheuses, nous avons voulu nous adresser à un vaste public : aux étudiants et étudiantes qui pourront trouver des outils pour l'élaboration de leur propre mémoire ; aux professeurs et professeuses qui pourront ainsi avoir un autre point de vue à travers différentes approches racontées par et pour les étudiants et étudiantes ; mais aussi à toute personne souhaitant en savoir plus sur la démarche de recherche aboutissant à la rédaction d'un mémoire.

Cet ouvrage est avant tout l'aboutissement d'un projet universitaire mené par un groupe d'étudiantes en géographie en Master 2 qui se sont elles aussi lancées dans l'aventure de l'écriture d'un mémoire de recherche. À l'origine de ce projet figure un constat : celui de l'absence de dialogue entre anciens masterants et futurs jeunes chercheurs. Les manuels théoriques évoquant l'écriture d'un mémoire sont majoritairement écrits par des professeurs chevronnés pour qui cette expérience n'est qu'un souvenir plus ou moins lointain. Ce livre est la réponse directe aux interrogations que nous nous sommes posées lors de l'élaboration et de la rédaction de nos propres mémoires de recherches. Au départ, simple projet visant à nous rassurer, nous accompagner et nous guider dans nos travaux de recherche, ce dernier est devenu de plus en plus réel jusqu'au jour où nous avons compris que si la lecture de ces articles nous avait aidés dans notre parcours de chercheuses débutantes, il pouvait être utile à d'autres. L'idée de cette publication est de véritablement expliquer la démarche de recherche de manière simple et dynamique afin que tout public puisse facilement la comprendre, y compris un public n'ayant pas été confronté à cette expérience. Ainsi parallèlement à l'élaboration de ce projet, nous étions nous aussi en plein cœur de l'élaboration de nos mémoires. Ce projet est donc la réponse à un besoin immédiat qui s'est fait ressentir. Avec leurs mots, leurs souvenirs, leurs ressentis, les auteurs et auteures ont contribué à dédramatiser l'exercice du mémoire en venant nous rassurer sur la faisabilité de cet exercice. Si la première personne est omniprésente dans cet ouvrage, derrière ce « je » se cache en réalité un « nous ». Tout autant que l'expérience du mémoire est une expérience personnelle et transformatrice, c'est en effet également une

expérience collective. Davantage que de parler de *mes* craintes, *mes* questionnements, il s'agit en réalité davantage de *nos* craintes, de *nos* questionnements de *nous* jeunes chercheuses à la fois directrices de publication et en phase de rédaction d'un mémoire, mais aussi de *vous* tous jeunes chercheurs et chercheuses.

L'ouvrage s'ouvre sur un article collectif des masterants et masterantes du Master DYATER¹ proposé par l'Université Rennes 2. Plus théorique que les suivants, il présente des réflexions d'ordre général sur les questions relatives au militantisme et à l'engagement dans la recherche, mais aussi plus spécifiquement dans les champs de la géographie sociale et culturelle. Les auteurs et les auteures, en exposant leurs propres interrogations, abordent des thèmes clefs tels que la subjectivité, l'éthique, l'engagement et le positionnement. Après avoir tracé un état de l'art appuyé par des citations de géographes reconnus, l'auteur et les auteures reviennent sur leur propre expérience à Notre-Dame-des-Landes durant laquelle ils ont été amenés à se questionner sur leurs rapports avec leurs enquêtés.

L'article suivant retrace le parcours de Julie Coumau, jeune doctorante sur le véganisme dans l'espace parisien. En ayant mené une recherche engagée, l'auteure a vécu une véritable expérience transformatrice. Elle revient sur la définition de son sujet ainsi que les choix méthodologiques qui lui sont intrinsèquement liés, en les mettant en parallèle avec son cheminement personnel.

Dans le troisième article, Raphaël Mollet revient sur sa démarche universitaire et sur les étapes lui ayant permis de passer du statut de passionné de Bruce Springsteen à celui de chercheur sur Bruce Springsteen et plus généralement sur les liens entre géographie et musique. Cet article offre aux lecteurs une explication et une analyse de la démarche scientifique et universitaire. L'auteur y expose ses réflexions personnelles et revient sur la façon dont il a progressivement théorisé son sujet jusqu'à parvenir à s'inscrire véritablement dans un champ de recherche géographique.

Le quatrième article nous offre la possibilité de suivre Salomé Vincent dans son cheminement l'ayant conduite à passer du statut d'élève à celui de chercheuse. Elle nous explique en quoi son mémoire a été pour elle un outil lui permettant à la fois de se construire, puis de se reconnaître comme une chercheuse, mais aussi et plus généralement comme une géographe. Ayant réalisé une recherche portant sur les stratégies de détournement des personnes non-hétérosexuelles dans l'espace nocturne, l'auteure revient sur l'expérience transformatrice, pleine de découvertes et de surprises qu'a été son

¹ Master Dynamique, Aménagement des espaces, Territorialités, Université Rennes 2.

mémoire. Le mémoire est avant toute chose une expérience humaine qui a autant à nous apprendre sur un sujet bien précis que sur nous-mêmes. Cet article permet de revenir sur les bouleversements que le mémoire, exercice nouveau qui laisse une grande place à l'autonomie, induisent chez le jeune chercheur.

La question de la légitimité de son sujet de mémoire est inhérente à la recherche et survient toujours à un moment ou un autre. Ayant fait un mémoire sur les représentations cartographiques dans les albums jeunesse, Julie Bidi revient sur ses doutes et ses craintes en tant que jeune chercheuse travaillant sur un sujet en apparence frivole et désuet. En ayant un regard critique sur son positionnement en tant que passionnée de littérature de jeunesse et sur les méthodes employées pour étudier un terrain sans ancrage spatial, l'auteure remet en question le principe d'objectivité absolue. Cet article peut venir rassurer le lecteur sur les peurs induites par l'écriture d'un mémoire.

Laura Montfleur explore quant à elle les difficultés de la confrontation au terrain et plus particulièrement celles rencontrées lors de la pratique d'un terrain perçu et vécu comme dangereux. Avant de partir à la découverte de son terrain, le jeune chercheur en a une image mentale parfois fantasmée. La pratique de ce dernier peut venir modifier ces premières représentations. Face à un terrain possiblement dangereux, ou du moins anxiogène, la méthodologie de recherche doit s'adapter afin de protéger à la fois le chercheur et les enquêtés.

Simone Ranocchiari, dans le septième article, aborde la question de la légitimité et des problématiques du terrain quand on est *insider*. Il revient sur son terrain réalisé dans un espace social à Rome durant lequel il a endossé la double casquette de chercheur et d'activiste. Le mémoire implique un travail sur le temps long et, ainsi, passion, découragement, écoeurement sont des émotions pouvant intervenir à différentes étapes de la recherche.

Si le mémoire peut être une expérience enrichissante, elle est aussi source de remise en question. Joanne Vonlanthen aborde cette problématique du mémoire comme occasion de l'apprentissage du choix mais aussi de redéfinition de l'échec. Choisir son sujet de mémoire n'est pas chose aisée et tout au long de l'année, ce dernier peut être amené à évoluer, voire à s'éloigner complètement du projet initial. Avoir le sentiment de stagner, ne pas se sentir épanoui dans son travail de recherche, de faire face à un terrain qui ne répond pas à nos attentes... sont autant de découragements auxquels le jeune chercheur peut être confronté. Cependant, davantage que de céder à la panique ou à la démoralisation, toutes les expériences, même perçues comme des échecs, sont des étapes permettant l'aboutissement du travail de recherche.

L'expérience du mémoire

Le dernier article, coécrit par quatre auteurs, membres du collectif Des Rives et d'espaces, permet de croiser les regards des auteurs *a posteriori* sur le rapport de l'étudiant à l'écriture. Issus de Masters Recherche et développement, les auteurs oscillent entre réflexions géographiques, philosophiques et mise en place d'actions plus concrètes. Ce groupe, qui se définit comme un collectif pluridisciplinaire de diagnostic et d'animation territoriale, a à cœur de réfléchir sur les imaginaires qui façonnent nos perceptions. Pour ce collectif, le mémoire n'est pas le reflet d'une personne mais davantage le résultat de différents dialogues.

Enfin, la dernière contribution est celle de Pauline Fontan qui sous la forme d'une lettre ouverte invite le lecteur à écrire son mémoire sur un sujet qu'il considère comme une véritable passion. Ayant fait de sa passion pour le monde viticole bordelais son sujet de mémoire, l'auteure montre comment sa passion est venue nourrir son mémoire, tout comme son mémoire a renforcé sa passion.

Note aux lecteurs

Cet ouvrage regroupe plusieurs articles et donc de fait plusieurs auteurs et auteures avec des positionnements, des convictions qui leur sont propres. Ainsi, certains auteurs ou certaines auteures, par adhésion et militantisme, utilisent une écriture inclusive visant à mettre un terme à la hiérarchisation des sexes. Cette écriture se caractérise par une féminisation des mots en plaçant, dans le cas présent, entre des tirets la terminaison du féminin.

GÉOGRAPHIE ET ENGAGEMENT AUJOURD'HUI EN FRANCE

QUAND LA SCIENCE PREND PARTI

Lise BUISSON

Master Dynamique, Aménagement des espaces, Territorialités (Université Rennes 2)
buissonlise@gmail.com

Alexe CAHOREAU

Master Dynamique, Aménagement des espaces, Territorialités (Université Rennes 2)
a.cahoreau72@outlook.fr

Nicolas MAZARD

Master Dynamique, Aménagement des espaces, Territorialités (Université Rennes 2)
nicolas_mazard@hotmail.fr

Faustine VIELLOT-TOMIC

Master Dynamique, Aménagement des espaces, Territorialités (Université Rennes 2)
faustine.viellot@laposte.net

L'objectivité scientifique est un *topos* qui dépasse largement la sphère universitaire. En tant qu'apprenti-e-s chercheur-se-s rattaché-e-s au laboratoire ESO, bastion de la géographie sociale, nos objets de recherche portent bien souvent sur des faits sociaux qui animent la société civile en tant qu'« *exploration des interrelations qui existent entre les rapports sociaux et les rapports spatiaux* » (Frémont *et al.*, 1984, p. 90). Devrions-nous alors, en « bon-ne-s scientifiques », en traiter en tant qu'êtres déconnecté-e-s de cette même société, figure surplombante qui ne prend pas parti et étudie ses contemporains en fuyant sa subjectivité individuelle ? Considérant que nous sommes nous-mêmes des acteurs et actrices soumis-e-s aux structures et aux dynamiques sociales, nous sommes nombreux-ses à considérer que nous ne pouvons pas porter un regard détaché de tout filtre subjectif. Et si assumer sa subjectivité était le meilleur moyen pour parvenir à l'objectivation ? De là, pourquoi même ne pas porter ses engagements personnels dans une démarche de recherche ? En effet le double visage inconciliable du scientifique et du/de la citoyen-ne peut apparaître comme une douce illusion ainsi que semble le suggérer Claude Grasland qui évoque le « *risque de schizophrénie* » (2012, p. 1) face à la séparation des activités scientifiques et politiques.

Cette position est cependant loin de faire consensus. Certain-e-s érigent toujours la science comme une grille de lecture explicative dans un triomphe

rationnel, ou du moins pensent, à l'instar de Patrick Charaudeau (2013, p. 4), que l'engagement personnel et la recherche doivent être séparé-e-s :

« Un chercheur n'est pas un militant (ce qui ne l'empêche pas de l'être par ailleurs), et son choix n'a pas à être en l'occurrence politique. Son choix est un choix intellectuel : le choix politique implique un positionnement *a priori* pour ou contre ; le choix intellectuel engage à rendre compte de toutes les données d'un événement. » (Charaudeau, 2013, p. 4)

Ainsi l'engagement serait un biais dans la compréhension de l'objet de recherche. Se joue à cet instant un éternel débat porté par Béatrice Collignon dans une heureuse formule : « *La géographie serait engagée, ou ne serait pas* » (Collignon, 2010, p. 70).

Ces réflexions nous ont donc poussé-e-s à nous interroger sur l'engagement dans la recherche dans cet article où le « nous » a une valeur collective. Ne pouvant même imaginer tendre à l'exhaustivité, nous avons réduit notre champ à la géographie sociale et culturelle en France dans l'ambition d'apporter quelques éléments d'éclairage.

La forme de cet article, se pliant à l'écriture inclusive, constitue une bonne porte d'entrée à la question de l'engagement car elle résulte d'une position adoptée par consensus. L'ambition portée à travers ce choix est de ne pas participer à l'invisibilisation des femmes au sein de l'institution universitaire par refus de reproduire un système de domination.

LE MILITANTISME ET L'ENGAGEMENT DANS LA RECHERCHE : ÉTAT DE L'ART ET DÉFRICHAGE D'UN SUJET ÉPINEUX

Lier engagement et géographie n'est guère nouveau, il n'y a pour s'en convaincre qu'à penser à la géographie radicale portée en France par Yves Lacoste et son fameux *La géographie, ça sert d'abord à faire la guerre* en 1974, voire bien auparavant aux travaux d'Élisée Reclus et sa géographie que l'on pourrait qualifier d'anarchiste. La question du militantisme paraît moins évidente à cerner dans le cadre de travaux scientifiques. Frémond, Hérin, Chevalier et Renard (1984, p. 125) conçoivent ainsi la géographie sociale : « *Le géographe doit être de son temps et contribuer à la prise de conscience collective et à la solution des problèmes de société* ». Ainsi dans cette conception, la géographie sociale « doit » éclairer et résoudre les problèmes de la société civile. Cette tâche semble éminemment politique. Dès lors que l'engagement sert une cause à travers la recherche, le ou la scientifique ne devient-il pas un-e militant-e ? Il ne s'agirait plus d'assumer sa subjectivité mais de demander à autrui de la partager. Ainsi, pour saisir dans sa complexité un sujet aussi sensible et offrant tant le flanc à la polémique, un effort de définition s'impose. Nous tenterons d'éclaircir le flou autour des notions de militantisme et d'engagement, qui font écho à d'autres : position-

nement, éthique... à explorer et à discuter. À ce titre, nous nous saisissons notamment de la dialectique du couple objectivité-subjectivité en interrogeant l'investissement du/de la chercheur-e dans sa recherche. Il s'agira de questionner les démarches de constitution de matériaux scientifiques en s'attendant à déconstruire le processus de légitimation d'un discours objectif au sein de l'institution universitaire. Enfin dans un dernier temps, il nous faudra traiter d'une notion faisant lien avec l'ensemble de ce qui a pu être abordé jusqu'alors : l'éthique.

Pour cerner les termes du discours

Esquisser la frontière entre militantisme et engagement

La frontière entre l'engagement et le militantisme ne se dessine pas aisément et l'acception de ces termes est souvent confondue. Cela tient au fait que le militantisme suppose un engagement, c'est-à-dire une prise de parti. Pour autant l'engagement se superpose-t-il nécessairement à une pratique militante ? En effet, le militantisme peut référer à la lutte pour une cause ou à l'adhésion active à une organisation (politique, syndicale ou sociale). Ainsi, si l'on transpose ces éléments à la réflexion sur la recherche, la question de l'indépendance du/de la chercheur-e militant-e et de l'orientation de ses résultats peut se poser. Marianne Blidon (2006, p. 3) nous offre un élément de réponse à ce sujet : « *Se positionner, c'est aussi et surtout entrer dans une démarche réflexive sur ses propres représentations (hétérocentrées) et les biais qu'elles génèrent* ». Toujours est-il que ce risque pousse certain-e-s chercheur-e-s, ne prônant pas l'absolue neutralité, à délimiter formellement l'engagement et le militantisme. C'est le cas de Roselyne Koren (2016, p. 1) qui défend « *qu'il existe une troisième voie, celle de l'engagement éthique à distinguer du positionnement normatif ou militant* ».

Ainsi être engagé-e ne suppose pas d'être militant-e. Pour résoudre le flou sémantique autour de ces deux notions, une des pistes serait de lier l'engagement aux théories et le militantisme au champ de l'action.

Une frontière communicante :

quel espace interface entre militantisme et engagement ?

Cette question de l'articulation entre engagement pour les théories et militantisme pour l'action est traitée par Chiara Brambilla, qui se demande « *comment construire un espace relationnel entre "théorie" et "militantisme"* » (Brambilla, 2012, p. 216). Elle s'attache à la notion de « frontière », qui serait l'interface, résultat d'un intérêt commun entre le militantisme qui se rapporte à un groupe qui agit pour une cause et l'engagement qui se rapporte plutôt à un ensemble de valeurs propres à une personne ou un groupe d'individu-e-s. Ainsi pour l'auteure « *les frontières peuvent être lues non seulement comme une division, mais comme un espace animé de multiples relations, [...] zone de production culturelle plurielle et de signification* »,

qui nourrissent les chercheur-e-s. Les militant-e-s au travers des luttes menées exposent une réalité qui est retranscrite par les auteur-e-s engagé-e-s dans leurs travaux. Ainsi l'engagement « *ne peut pas être considéré comme opposé au militantisme : les deux sont en quelque sorte symbiotiques et cycliquement liés* » (Brambilla, 2012, p. 217).

S'engager dans la démarche de recherche

De l'objectivité chimérique à l'objectivation du subjectif

L'engagement peut être vécu comme une hantise pour le/la scientifique. C'est ce que nous décrit Claude Grasland (2012, p. 1), qui a développé une approche militante à la suite d'une cartographie de localisation d'une centrale d'enrobés à Bonneuil-sur-Marne :

« Si un jour on vous fait à votre tour une telle demande, refusez sèchement et effacez-en tout souvenir de votre esprit. Car l'établissement de cette première carte est le point de départ de l'engrenage fatal qui va broyer votre objectivité scientifique et transformer le fier chercheur nourri de "neutralité axiologique" (Weber 1959) en abominable "animateur social" prêt à mélanger science et action citoyenne pour faire aboutir ce qui lui paraît juste (Alinsky 1976). » (Grasland, 2012, p. 1)

L'auteur insinue, non sans ironie, que la scientificité des résultats dépend de la neutralité du/de la chercheur-e. Le fait de prendre parti appelle la subjectivité ce qui serait un gage de délégitimation des résultats. Pourtant, peut-on être neutre dès lors que l'on s'attache à étudier les faits sociaux et culturels ? Selon Marie Morelle et Fabrice Ripoll, « *quoi qu'il en soit, tout chercheur est engagé ou impliqué dans le monde et ne peut s'en extraire. Qu'il le veuille, qu'il le sache ou non, il adopte une posture (et en exclut d'autres)* » (Morelle & Ripoll, 2009, p. 165). Ainsi, de manière consciente ou inconsciente le/la chercheur-e prend nécessairement parti. L'objectivité scientifique apparaît donc comme une chimère. Explorer et déconstruire des faits sociaux ou culturels s'opère nécessairement dans un cadre et selon un regard car l'exhaustivité est un horizon inatteignable. De même, un peintre qui représente un paysage choisit ce qu'il figure ou non dans son cadre. Dès lors, assumer sa subjectivité participe d'une démarche honnête, exposant ses biais, indiquant au lecteur et à la lectrice son point de vue, ce qui permet l'objectivation. En effet, se parer d'objectivité scientifique peut servir à légitimer l'autorité des résultats et à les présenter comme vrais ce qui peut, et a pu, en faire des outils de pouvoir et de domination. Il s'agit de fuir une lecture spatiale et sociétale fondée sur des lois qui seraient immuables et « naturelles ». Le social et le culturel ne sauraient se plier à des paradigmes explicatifs figés. Ainsi, la géographie sociale et culturelle ne peut s'ériger en dogme. Le degré d'implication de la subjectivité dans la recherche renvoie à la démarche du scientifique.

Le choix de la démarche, une prise de position

Un des postulats tirés de l'école d'été de géographie sociale « L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s) » (septembre 2006) est que « *le chercheur peut adopter une démarche d'immersion (observation participative) ou au contraire maintenir une distance avec le terrain (observation désengagée qui le conduit à être "spectateur")* » (p. 5). Les outils que le/la chercheur-e va mobiliser rendent donc compte de la réalité avec un certain degré de subjectivité. Selon R. Séchet et V. Veschambre (2006), « *la géographie sociale ne peut être qu'une géographie de l'action et des acteurs, ce qui, d'ailleurs, devrait aller de soi pour toute géographie en prise avec les réalités du monde et se voulant utile et prédictive* » (p. 6). Les méthodologies placent donc les acteur-trice-s et leurs vécus au centre de l'attention, mais ce vécu est aussi confronté à celui des chercheur-e-s. Le poids de l'observation dans le travail de recherche est important : ne choisir d'être que spectateur-trice, extérieur-e aux dynamiques en jeu ou faire le choix de se mêler aux acteur-trice-s, ne relève pas de la même démarche et dénote une échelle différente d'engagement pour le/la chercheur-e. Nous pouvons citer ici l'exemple développé par García et Montenegro (2014) :

« Le changement de paradigme dérivé du débat épistémologique féministe a impliqué le dépassement de la dichotomie sujet/objet en insistant sur le fait que la chercheuse se met au même plan critique que son objet explicite d'étude (Harding, 1987/1988). [...] Mettre la chercheuse sur le même plan critique que l'objet d'étude implique mettre sa propre position ainsi que sa subjectivité en jeu. »¹ (p. 74)

Dans un registre encore supérieur, au-delà même de l'observation participante ou de l'engagement du/de la chercheur-e sur leur terrain, la recherche militante est ce que l'on pourrait qualifier de dernier niveau d'implication au sein de ces démarches. Selon le *Militant Research Handbook*, la recherche militante implique « *une collaboration [...] basée sur une confiance de long terme, une implication mutuelle, et un engagement politique. Sans ça, le chercheur ne pourra pas comprendre [...] le sens des actions des opprimés* » (p. 9). Être militant-e peut donc être vu comme indispensable pour produire une recherche qui prenne sens. L'interprétation sera toujours partie prenante. La méthodologie de la recherche-action est intéressante en ce point qu'elle met en avant la responsabilité du/de la chercheur-e. Robert Frank dans son article *Recherche-action, ou connaissance pour l'action ? Quelques points de repère et trois positions de principe* (1981) indiquent très clairement que :

¹ « Re/penser las producciones narrativas como propuesta metodológica feminista », Athenea Digital (2014) : « Re/penser les productions narratives comme proposition méthodologique féministe », traduction M. Lévêque.

« ce qui paraissait neuf, c'est que l'on fit appel à des chercheurs, non pour réaliser des enquêtes ou des analyses à l'usage de ceux qui décideraient des mesures à prendre, mais pour qu'eux-mêmes se fassent les acteurs du changement. » (p. 34)

Ce type de méthode selon le même auteur s'est mis en place après la Seconde Guerre mondiale. Cet aspect met directement en exergue les limites liées aux problèmes de légitimité qui se révèlent et la manière dont ceux-ci peuvent être abordés.

La question de la légitimité

Un travail de recherche en géographie, comme dans tout champ disciplinaire universitaire, puise sa légitimité dans l'évaluation par la communauté scientifique, autrement dit par les pair-e-s. Ce modèle de légitimation, qui peut apparaître comme horizontal de prime abord, n'est pas sans poser des questions, notamment lorsque l'on traite de travaux pouvant comporter une dimension critique clivante. De fait, l'évaluation par ses pair-e-s peut être également perçue en tant que contrôle social pesant sur les chercheur-e-s, comme le rapportent Morelle et Ripoll qui, à la suite de Viry, présentent la foule de risques auxquels se confrontent les chercheur-e-s et plus particulièrement les jeunes, pas encore « protégé-e-s » par un statut au sein de l'institution s'ils ou elles refusent de se conformer à ce qu'attendent d'eux-elles leurs pair-e-s :

« Sujet de thèse refusé, absence de financement, de vacances ou de poste d'ATER, impossibilité de soutenir, mauvais rapport de soutenance [...] et plus "subtilement" encore, refus d'échanger directement, de citer les textes posant problème voire l'auteur lui-même, etc. » (Morelle & Ripoll, 2009, p. 165)

Ainsi peut-on connecter la question de la légitimité d'un travail universitaire avec celle de la subjectivité dans les pratiques de recherches : d'un côté le/la chercheur-e produit un travail de recherche en assumant sa propre subjectivité et en traduisant son engagement voire son militantisme ; de l'autre, ses pair-e-s jugent sa production en fonction de ce qu'ils ou elles pensent que doit être un travail géographique, et ce faisant, font intervenir leur propre subjectivité.

L'ENGAGEMENT ÉTHIQUE

De la morale à l'éthique : quel positionnement pour le/la chercheur-e ?

L'éthique, la morale des chercheur-e-s ?

Si la morale et l'éthique sont à distinguer nécessairement l'une de l'autre, c'est que la confusion est fréquente. Étymologiquement proches, elles se complètent mais ne se superposent pas.

Nous rejoignons les réflexions de Cynthia Ghorra-Gobin pour dire qu'« *il n'y a pas d'éthique générale, mais une éthique de "vérités singulières"* (Badiou, p. 14) ». Ainsi, l'éthique est contextuelle. Dès lors chaque situation, chaque objet de recherche va engager différentes éthiques :

« On parle de l'éthique des droits de l'homme, de l'éthique du vivant, de l'éthique de l'être ensemble, de l'éthique de la communication, de l'éthique de la reconnaissance ainsi que de l'éthique de l'environnement. Toute réflexion d'ordre éthique a ainsi son domaine de prédilection et ne peut en aucun cas être érigée comme une idéologie » (Ghorra-Gobin, 2010, p. 2).

L'éthique s'adapte aux particularités de l'objet et du terrain de recherche selon deux conditions : normatives et pratiques.

Notion adjacente (mais non consubstantielle) à celle de l'éthique, la morale comme ensemble de règles de conduite n'a comme volonté que la conservation des formes d'organisation sociale et l'intérêt général. Le ou la chercheur-e, au sein de son domaine d'étude, n'aspirerait donc pas à des prétentions moralisatrices ou moralisantes mais se poserait nécessairement la question de l'éthique, dans le cadre de ses terrains et des pratiques qui s'y attachent.

Dans la recherche, les scientifiques peuvent être amené-e-s à se poser collectivement la question de la morale, cependant la réflexion sur l'éthique est une démarche individuelle, qui se pose en fonction de leurs objets et terrains de recherche. C'est donc bien dans les pratiques de la recherche que l'on observe les « éthiques » guidant les chercheur-e-s.

L'éthique et le terrain

Pour un-e géographe, la question de l'éthique se matérialise formellement lors de la confrontation avec son terrain, à l'instar de ce que proclame l'article de Béatrice Collignon, « L'éthique et le terrain » (2010). Ainsi, les pratiques de recherche en géographie sont marquées par la prégnance de ces interrogations qui entourent l'intégrité d'un-e chercheur-e engagé-e sur et avec son terrain : de nombreux travaux d'ordres méthodologiques font état de la question de la rétribution des enquêté-e-s, avec par exemple, le modèle anglo-saxon qui consiste en la rémunération pécuniaire des enquêté-e-s, évoquée par Collignon (*ibid.*). Il faut mentionner dans ce registre d'idée la relation enquêteur-trice avec l'enquêté-e, et l'enjeu d'éthique qui s'y attache. En effet, par son statut, et sans nécessairement le vouloir, le/la chercheur-e peut reproduire un rapport de domination lors de son interaction avec les acteur-trice-s de son terrain. Dès lors, les travaux renvoyant aux pratiques du « *care* », tel que défini par Carol Gilligan en 1982 dans son ouvrage *In a different voice*, apparaissent comme déterminants, notamment sur l'attitude compréhensive que doit développer le ou la géographe durant sa rencontre avec l'enquêté-e. Mais également, il faut penser au positionnement du « où »

de la géographe en cas de situation d'injustice flagrante sur son terrain, à l'instar de ce que peuvent rapporter Morelle et Ripoll dans leur article de 2009 : dans quelle mesure le ou la chercheur-e doit-il/elle tenir une position d'apparente neutralité, passive, ou au contraire s'investir, entrer dans le rapport de force ou dans le conflit, avec le risque de biais que cela pourrait engendrer ? Cette problématique de l'ordre du positionnement du « où » de la chercheur-e ne saurait se résoudre en dehors de l'enjeu que constitue l'éthique. Enfin, peut-on se pencher sur ce qu'il se passe en aval du terrain, lors du traitement des données recueillies, de leur mise en forme et de leur présentation en termes de résultats de recherche.

Confrontations à l'éthique de terrain d'apprenti-e-s chercheur-e-s

Notre parcours en tant que masterant-e-s rattaché-e-s au laboratoire ESO-Rennes a été l'occasion de nous confronter aux questions que la pratique du terrain pose en termes d'engagement(s). À l'occasion de l'organisation collective d'un séminaire de recherche portant sur le renouvellement de population en milieu rural, nous avons pris pour terrain de recherche la Zone à Défendre de Notre-Dame-des-Landes². En tant que jeunes apprenti-e-s chercheur-e-s, ce choix n'était ni anodin ni aisé. De fait, sur cette zone de résistance à un projet d'aménagement, certaines personnes exprimaient une méfiance vis-à-vis de nous, étudiant-e-s en géographie et urbanisme. Cela tient au fait que la ZAD a fait couler beaucoup d'encre, de la plume universitaire à la plume journalistique. Que ce soit par des soutiens ou des détracteurs, les habitant-e-s ont donc été parfois sur-sollicité-e-s et rapportent souvent un comportement « prédateur » dans le traitement de leurs paroles. Une question s'impose alors à nous : le militantisme peut nourrir notre recherche, mais inversement ? Nous ne pouvions faire l'économie de la question de notre contrepartie et de l'éthique de terrain dans la collecte et dans le traitement des données. Pour tenter de répondre à cela, nous nous

² Notre-Dame des Landes est une commune rurale située à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Nantes. Depuis les années 1970, un projet d'aéroport menace plus de 1600 ha de bocage. Une lutte s'est alors engagée contre ce projet, au départ portée par certain-e-s habitant-e-s et agriculteur-trice-s. Longtemps en sommeil, le projet d'aéroport revient au premier plan avec la déclaration d'utilité publique (DUP) en 2008. C'est à partir de cette date que la lutte contre le projet s'intensifie, avec l'arrivée d'opposant.e.s en provenance du monde entier. La Zone d'Aménagement Différée devient Zone A Défendre (ZAD). 2012 marque un tournant décisif dans le conflit autour de Notre-Dame des Landes, avec l'échec de l'Opération César (novembre 2012), visant à expulser les opposant-e-s, les « zadistes ». Depuis lors 200 à 300 personnes vivent et occupent le bocage, devenu lieu-symbole de la résistance aux grands projets d'aménagement, mais également, d'expérimentations sociales, sociétales et agricoles très variées. L'abandon officiel du projet aéroportuaire, annoncé le 17 janvier 2018 par le gouvernement, donne raison à des décennies de lutte. Malgré cette victoire pour les opposant-e-s, l'avenir des zadistes reste incertain, menacé par le spectre de l'expulsion.

sommes donc engagé-e-s à faire un retour à la ZAD après notre séminaire pour mettre en discussion nos résultats dans l'optique de permettre un droit de regard et retour critique de nos enquêté-e-s. La stricte anonymisation, et la mise en lumière de leurs paroles sans dénaturation à travers des participations à différentes journées d'études, sont également un point incontournable.

CONCLUSION : VERS UN NOUVEAU CRITÈRE DE SCIENTIFICITÉ

Nous nous sommes attaché-e-s à expliquer le rapport que nous, jeunes chercheur-e-s, entretenons avec la production scientifique. À la fois sur le versant théorique, mais également du point de vue pratique au sein de nos propres travaux de recherche. Cette réflexion nous a amenés à reconsidérer les critères dits « de scientificité » et à les appréhender d'une manière plus dynamique. De fait, nous faisons l'observation, aussi bien de nos lectures que de nos expériences, que la dichotomie objectivité-subjectivité ne saurait être cohérente, ni même souhaitable. À l'instar de Ripoll, nous n'imaginons pas qu'un-e chercheur-e puisse être autrement qu'engagé-e dans sa recherche, par son terrain, par ses enquêté-e-s, ou encore par ses valeurs et idéaux. Ainsi malgré l'objectivation qu'elle ou il fera de son objet d'étude, sa subjectivité l'a amené à s'y pencher en première instance. Dès lors, dans la lignée des travaux et de l'éthique de recherche en anthropologie, ne serait-ce pas l'acte de réflexivité qui donnerait à un discours, à une démarche, son critère scientifique ?

BIBLIOGRAPHIE

BAMBILLA C., 2012, « Constructing a relational space between 'theory' and 'activism', or (re)thinking borders », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 11, n° 2, p. 215-221.

BLIDON M., 2006, « La géographie des homosexualités, entre éthique, épistémologie et déontologie », 5 p. <<http://eegeosociale.free.fr/IMG/pdf/BlidonEthique.pdf>>

CHARAUDEAU P., 2013, « Le chercheur et l'engagement. Une affaire de contrat », *Argumentation et Analyse du Discours*, 20 octobre 2013. <<http://journals.openedition.org/aad/1532>>

Collectif d'auteur-e-s, 2006, « Quel sens et quels usages de la notion d'éthique au sein de la géographie ? », *Travaux et documents de l'UMR 6590-ESO*, n° 27 dossier « L'espace social : méthodes et outils, objets et éthique(s). École d'été de géographie sociale », Rennes, p. 55-66.

COLLIGNON B., 2010, « L'éthique et le terrain », *L'Information géographique*, vol. 74, p. 63-83.

GARCIA FERNÁNDEZ N., MONTENEGRO MARTÍNEZ M., 2014, « Re/penser las producciones narrativas como propuesta metodológica feminista : experiencias de investigación en torno al amor romántico », *Athenea Digital. Revista de Pensamiento e Investigación Social*, vol. 14, n° 4, p. 63-88.

GILLIGAN C., 1982, *In a different voice: psychological theory and women's development*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 184 p.

FRANCK R., 1981, « Recherche-action, ou connaissance pour l'action ? Quelques points de repère et trois positions de principe », *RIAC/IRCD*, n° 5/45, p. 160-165.

FRÉMONT A., HÉRIN R., CHEVALIER J., RENARD J., 1984, *Géographie sociale*, Paris, Masson, 387 p.

GHORRA-GOBIN C., 2010, « Introduction », *Géographie et cultures*, n° 74, p. 3-10.

GRASLAND C., 2012, « Le chercheur et le militant : réflexions “à chaud” sur l'installation d'une centrale d'enrobés à Bonneuil-sur-Marne », *Métropolitiques*, 22 juin 2012, 8 p. <<http://www.metropolitiques.eu/Le-chercheur-et-le-militant.html>>

KOREN R., 2013, « Ni normatif ni militant : le cas de l'engagement éthique du chercheur », *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 11, 19 p. <<http://aad.revues.org/1572>>

LACOSTE Y., 1976, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Éd. Maspero, 187 p.

MORELLE M., RIPOLL F., 2009, « Les chercheur-es face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique », *Annales de géographie*, 2009, n° 665-666, p. 157-168.

SÉCHET R., VESCHAMBRE V. (dir.), 2006, *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Géographie sociale », 397 p.

UN MÉMOIRE TRANSFORMATIF POUR UNE RECHERCHE ENGAGÉE

CHEMINEMENT, MÉTHODE ET PERSPECTIVES

Julie COUMAU

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)
coumaujulie@ymail.com*

La fin d'un parcours en études sociales rime avec l'élaboration d'un mémoire de recherche. Mon parcours universitaire jusqu'à celui-ci s'est construit au fil des années selon mes désirs et ma curiosité, plus que sur un réel projet professionnel. Après un baccalauréat économique et social obtenu en 2011, j'ai intégré une classe préparatoire littéraire à Paris. Cette année d'hypokhâgne fut riche intellectuellement mais je ne m'y sentais pas à l'aise. Les cours qui me passionnaient étaient ceux de géographie. J'ai donc décidé de poursuivre en deuxième année de Licence de géographie à l'Université Paris Sorbonne. Les années de Licence (2 et 3) m'ont permis de découvrir la diversité de la discipline, d'en comprendre ses fondements et ses enjeux actuels. J'ai ensuite choisi le Master Culture Politique Patrimoine, dans la même université, animée par ce même désir pour les questions culturelles et sociales. Le Master Culture Politique Patrimoine m'a ouvert à la réflexion plus qu'à la connaissance brute. J'ai appris à réfléchir différemment en développant un esprit critique sur la société. Ces enseignements m'ont ensuite aidée dans la réalisation de mon mémoire intitulé *Géographie antispéciste¹ du véganisme² à Paris : spatialités quotidiennes d'une communauté et lieux militants d'un mouvement social*. L'objectif était d'analyser les pratiques du mouvement social végane, entre pratiques quotidiennes et événements militants. La recherche s'articulait entre l'étude des commerces végaes dans la ville de Paris et l'étude du militantisme végane sous diverses formes. Une partie importante du travail fut consacrée à l'écriture d'un état de l'art présentant la géographie antispéciste. Végétarienne depuis l'enfance, je suis devenue végane au cours de la réalisation de ce mémoire. Ce cheminement

¹ L'antispécisme lutte pour l'égalité de prise en compte des intérêts entre humain-e-s et non-humain-e-s. Le critère de l'espèce ne permet donc pas de légitimer l'oppression d'autrui.

² Le véganisme constitue la mise en pratique de l'antispécisme. Les personnes végaes refusent l'exploitation animale en se nourrissant exclusivement de végétaux, en s'habillant de matières textiles végétales ; mais aussi en boycottant les activités de loisir impliquant l'exploitation d'animaux humains ou non-humains.

personnel, parallèle au cheminement de la recherche, explique les fondements du mémoire. Ce mémoire se présente donc comme une recherche engagée.

Le premier temps de la recherche concerne le choix du sujet de mémoire. La définition précise de ce celui-ci appelle ensuite à des décisions méthodologiques spécifiques.

UN CHEMINEMENT DIFFICILE JUSQU'AU SUJET DU MÉMOIRE

Des fantasmes de l'apprenti-e-chercheur-e...

La première angoisse dans la perspective du mémoire à effectuer s'est concentrée sur le choix du sujet. En tant qu'étudiant-e, il arrive de fantasmer sur tel ou tel objet de recherche sans comprendre ses implications scientifiques et éthiques, et ce fut mon cas. Je souhaitais travailler sur le rôle des chevaux dans les sociétés nomades d'Asie centrale. J'imaginai pouvoir transcrire une organisation spatiale et un ensemble de symboles liés au cheval. J'étais guidée par ma passion des chevaux et des voyages, en confondant sûrement projet de recherche et rêve d'enfance. Cet espoir fut brisé lors d'une première entrevue avec les professeur-e-s du Master : le projet était difficilement réalisable. Les nomades seraient de plus en plus rares et les lieux peu accessibles. De plus, mon projet fut accusé d'« orientalisme », c'est-à-dire que ma vision du terrain était liée à mon imaginaire occidental très éloigné de la réalité. J'écris cet article dans l'objectif de dévoiler les émotions liées au mémoire, je peux donc vous confier que ce moment fut le plus difficile de mon année de Master 2. Jamais je n'avais pensé au fait que je risquais de porter un regard occidental de chercheur-e. La lecture d'articles scientifiques et de nombreuses discussions en cours m'avaient initiée à ces questions postmodernes et postcoloniales mais étrangement je ne remettais pas en cause mon projet de mémoire. J'avais longtemps pensé ce projet mais sans prendre en compte ma posture personnelle vis-à-vis des enquêté-e-s, ni ce que cela pouvait impliquer. Avec du recul je sais que cette première « claque » fut bénéfique et m'a permis de devenir une apprentie chercheuse soucieuse de l'horizontalité dans les rapports avec les enquêté-e-s. En repensant à toutes les questions éthiques que je me suis posées concernant le rapport aux enquêté-e-s lors de mon terrain sur le véganisme à Paris, je comprends que je n'aurais pas pu réaliser mon premier projet et je n'en ai même plus l'envie.

... Au choix d'un sujet impliquant une partie de soi

Lors de cette même entrevue de Master, Rachele Borghi³ m'a suggéré de travailler sur les végétarien-ne-s et/ou les végétalien-ne-s. J'étais végétarienne depuis l'âge de dix ans, d'abord par amour pour les animaux. Cavalière, je ne comprenais pas pourquoi je prenais soin des poneys et devais manger des vaches (il me faudra ensuite des années pour comprendre que j'exploitais le poney aussi...). Le déclic s'est produit lors de vacances d'été dans les Alpes suisses. Je logeais avec ma famille dans un chalet proche d'une petite ferme. Amoureuse des animaux, je passais donc mes après-midi à la ferme en compagnie d'une vache et d'un veau. Un jour, le veau n'était plus là... Le fermier m'expliqua qu'il était parti pour l'abattoir. J'étais très triste, je suis restée près de la vache qui hurlait de douleur en cherchant son petit. J'ai vu la souffrance dans le regard de cette vache. Je n'ai plus jamais mangé de viande depuis ce jour-là. Ce choix du végétarisme a donc été motivé par l'émotion, l'amour des animaux non-humains et une logique enfantine visant à ne pas faire de mal à autrui. Je suis désormais végane, j'expliquerai quel en a été le cheminement. J'ai donc subi des critiques sur mon alimentation et/ou sur ma façon de penser depuis l'enfance. Ces critiques étaient souvent formulées par des personnes adultes (école, collège, cantines, centres de loisirs, famille éloignée) me disant que j'étais une petite fille sensible et que je changerai en grandissant. Mes idées n'étaient donc pas prises au sérieux parce que j'étais une enfant. Si ce n'étaient pas des critiques, c'étaient des injonctions à justifier mon choix et ma façon de vivre. Mon végétarisme précoce a influencé ma personnalité et mon mode de vie. Mes convictions se renforçaient mais j'avais appris à ne pas trop en parler pour ne pas être jugée. Je n'avais pas le droit d'évoquer le sujet à table par exemple. Cette idée m'a donc effrayée et repoussée dans un premier temps car j'avais peur de devoir encore me justifier sur mon choix de mémoire. À cette époque je ne m'identifiais pas comme militante, je refusais de consommer des animaux non-humains par conviction, mais je n'appartenais à aucun groupe militant, je vivais alors mon végétarisme comme quelque chose d'intime résultant d'un choix personnel. La dimension profondément intime du sujet me faisait peur parce que je mesurais (sans me douter dans quelle ampleur) le changement personnel qu'impliquerait la réalisation de ce mémoire. Enfin, le fantôme de l'objectivité du chercheur-e hantait encore mes pensées et je doutais encore de ma capacité à pouvoir restituer quelque chose de « scientifique », faisant partie moi-même des enquêtés-s.

³ Maîtresse de conférences à l'Université Paris-Sorbonne, Rachele Borghi était la directrice du mémoire. Son aide fut précieuse sur les questions épistémologiques liées à l'engagement dans la recherche.

Définition et délimitation de l'objet de recherche

Une fois l'idée globale adoptée, soit un travail de recherche portant sur les personnes végétariennes à Paris, avec Rachele Borghi, il s'agissait de définir précisément le sujet de la recherche : les végétarien-ne-s, les végétarien-ne-s et végétalien-ne-s ou les véganes ? Les végétarien-ne-s ne consomment pas de chair animale (ni viande ni poisson), les végétalien-ne-s ne consomment aucun produit d'origine animale (ni œuf, ni lait, ni viande, ni poisson). Enfin les véganes se distinguent de ces définitions strictement liées à l'alimentation en adoptant une posture refusant l'exploitation animale dans son intégralité. Les véganes sont donc évidemment végétalien-ne-s, s'habillent en matières textiles végétales, utilisent des produits ménagers et cosmétiques non testés sur les animaux, et boycottent les activités de loisir impliquant l'exploitation d'animaux telles que les cirques ou les zoos. Ce mode de vie et de pensée constitue la mise en pratique de l'antispécisme, mouvement de lutte contre une discrimination fondée sur l'espèce. L'intérêt à vivre des individus non-humains sentients⁴ n'a pas moins de valeur que celui des animaux humains. Le véganisme se définit donc comme la superposition d'un combat social et politique et d'un mode de consommation. J'ai finalement choisi, avec l'aide de Rachele Borghi, d'axer le sujet sur les véganes, intéressée par la dimension politique du mouvement. L'intérêt du sujet résidait dans le véganisme lui-même, en tant qu'articulation d'un mouvement social entre quotidienneté et actions militantes. La précision du sujet était déterminante pour situer l'ancrage théorique de la recherche. L'antispécisme est aujourd'hui associé au féminisme et au postcolonialisme dans un mouvement global de lutte contre les oppressions. Les *Critical Animal Studies* issues de ces courants se développent dans le champ de la recherche scientifique selon des approches pluridisciplinaires et transdisciplinaires. Définir l'objet de recherche implique d'en délimiter le terrain d'observation. Ma définition du terrain au début du travail de mémoire se limitait à des espaces publics dits classiques en géographie : ville, rue, région, espaces privés/publics... En fin de mémoire j'ai compris que mon terrain était bien plus vaste et s'étendait aux corps, à mon propre corps et aux perceptions cognitives. Le choix de la ville de Paris permettait de questionner l'implantation d'un mode de consommation alternatif dans la capitale à travers l'étude de la répartition des commerces véganes et de leur visibilité. Paris est également un haut lieu du militantisme et de l'expression sociale, c'était un terrain idéal pour appréhender les différentes formes du militantisme végane.

⁴ La sentience désigne la capacité à ressentir des émotions, à avoir des expériences vécues. La sentience est un concept clé dans la littérature antispéciste.

Le choix d'un sujet est souvent compliqué, il résulte d'un équilibre entre désirs du chercheur-e, faisabilité et intérêt scientifique. La définition précise du sujet d'étude insère le/la chercheur-e dans un ou plusieurs courants épistémologiques, l'invitant ensuite à faire les choix méthodologiques adaptés.

UNE MÉTHODOLOGIE ADAPTÉE À UNE RECHERCHE ENGAGÉE

Réaliser un état de l'art : une étape indispensable pour passer d'une posture personnelle à une posture scientifique

La recherche bibliographique constitue le fondement du « devenir chercheur-e ». C'est ce que je pensais au moment de commencer le mémoire et je peux le confirmer aujourd'hui. J'étais très excitée par l'idée de réaliser un état de l'art de la géographie antispéciste, sujet très peu abordé par les géographes français-e-s. Concentrer ma motivation sur les lectures et l'état de l'art me permettait de mettre ma peur du terrain de côté, en repoussant le moment du travail de terrain à plus tard. Comme je l'ai expliqué, j'étais végétarienne mais pas militante dans des associations, donc j'appréhendais un peu l'inclusion des groupes militants sur le terrain. Je craignais d'être perçue comme une opportuniste qui ne serait pas là par conviction mais par intérêt. Je me suis donc d'abord consacrée à l'état de l'art. Le choix de lire beaucoup et de rédiger une longue partie théorique semblait nécessaire à l'appréhension globale de l'antispécisme et permettait de saisir les apports du mouvement en géographie. Le corpus fut composé de littérature scientifique (ethnologie, sociologie, géographie), d'articles de presse pour étudier les représentations, de livres « grand public », de flyers militants et de publicités. Le corpus scientifique fut analysé dans l'objectif de rendre un état de l'art sur la question animale en géographie (rapport espèce humaine – espèces animales, débat éthique, rapport aux animaux comme révélateur de dynamiques sociales ou politiques, comme producteur d'identités). Lire des ouvrages variés permet de démontrer qu'un engagement n'est jamais uniforme ou lisse mais mû par les différentes subjectivités qui le portent. Il me paraissait important de prendre en compte la variété des discours antispécistes puis de présenter les différents courants et donc les différentes tensions propres au mouvement.

Je me suis d'abord plongée dans ce travail dans un souci de légitimité, de justification de mon sujet, pour prouver son intérêt et sa valeur scientifique actuelle. Je cherchais sûrement à justifier aussi mes convictions, donc mon identité. J'ai découvert tout un pan de la géographie engagée, ce qui m'a passionnée et aidée à affirmer mon sujet de recherche. Ce travail a donc été source d'empouvoirement dans la mesure où il m'a permis de renforcer mes convictions et l'envie de les défendre. J'ai compris comment et pourquoi fonctionnait l'imbrication des rapports de domination dans les sociétés capi-

talistes, patriarcales et spécistes, ce qui m'a menée à la convergence des luttes. Cette réflexion fut menée grâce à la lecture de textes autres que géographiques. Yves Bonnardel (2010) associe l'antispécisme à la pensée de Colette Guillaumin sur le racisme et le sexisme. Colette Guillaumin (1978) explique que les rapports de domination entre groupes humains s'appuient sur cette idée de nature. Les relations de domination auraient des « formes matérielles » et des « formes mentales ». Les formes mentales sont les idéologies qui justifient l'appropriation physique des individus dominé-e-s. Ces dominé-e-s (femmes, noir-e-s) sont perçu-e-s comme des objets naturels par les dominant-e-s. L'idée de nature permet de légitimer l'appropriation en renvoyant ces catégories à leur soi-disant appartenance totale à la nature. Les groupes dominants maîtrisent la nature tandis que les groupes dominés en sont restés de simples parties. Colette Guillaumin démontre alors que « plus la domination tend à l'appropriation totale, sans limites, plus l'idée de "nature" de l'approprié sera appuyée et "évidente" » (p. 27).

J'ai également découvert à quel point la science pouvait être politiquement engagée, ce qui a renforcé mon propre engagement militant. Lire était les connaissances et complexifie la pensée en ouvrant de nouvelles perspectives de réflexion. Les lectures opèrent donc comme un éclaircissement dans les pensées du chercheur-e engagé-e en intellectualisant ses pensées militantes. Après toutes ces lectures, mes incohérences de végétarienne (soit ma consommation de produits laitiers et d'œufs) me posaient problème et le désir de devenir végane croissait. Progressivement je ne mangeais plus de fromages ni œufs ; je ne pouvais oublier ce que j'avais lu au moment de cuisiner, à table en famille ou en choisissant un plat au restaurant. Écrire cette partie du mémoire a créé une prise de conscience de l'exploitation animale dans son ensemble, une ouverture d'esprit sur d'autres luttes et une démarche végane. Ce changement personnel changeait toute la démarche réflexive du mémoire puisque je n'étais plus dans un entre-deux mais faisais désormais partie de mon groupe d'enquête-e-s. Je suis donc devenue mon sujet. Une partie du mémoire a été consacrée à cette dimension réflexive de l'engagement dans la recherche.

Lire m'a permis de connaître mon positionnement et d'entamer une démarche réflexive indispensable.

« La posture réflexive du chercheur se comprend donc en raison de son identité, mais plus largement de son positionnement théorique, social et politique dont il devrait être conscient. » (Marianne Blidon, 2014, p. 12)

Dans le cadre de la recherche engagée, la lecture et l'analyse des textes permettent d'affiner une posture personnelle en posture scientifique. Ma transition au véganisme traduit aussi l'inverse : le passage d'une posture scientifique à une posture personnelle. C'est l'ancrage théorique de mon

mémoire qui m'a donné la liberté de livrer mes propres analyses. Légitimer son engagement par l'ancrage théorique libère ensuite l'expression personnelle (à travers l'analyse de publicités par exemple). La partie théorique, ainsi que l'ensemble du mémoire, a été produite selon une écriture non sexiste et non spéciste. Même avec beaucoup de volonté et de conviction, ce n'est pas un exercice si facile après autant d'années de conditionnement. Les quelques oublis à la lecture (oublis des « -e-s ») prouvent le poids des normes sexistes et le pouvoir du langage. La plus grande difficulté dans la réalisation de cette première partie a été celle de devoir faire des choix. Il est impossible d'être exhaustif sur un objet engagé. J'ai dû arrêter les lectures et commencer à écrire. Dans ce cas la convergence des luttes engendre excitation et frustration. Le véganisme m'a ainsi initiée à d'autres mouvements politiques passionnants. L'envie d'en savoir plus et de l'exprimer pour renforcer ses idées doit être maîtrisée pour restituer l'essentiel. Le plaisir éprouvé à réaliser cette partie et la frustration engendrée à cause de son arrêt prématuré ont motivé mon envie de réaliser une thèse après le mémoire.

L'apprenti-e-chercheur-e à l'épreuve du terrain

Ayant eu beaucoup de difficultés à mettre un terme à mon travail théorique, j'ai été contrainte de faire plusieurs allers retours entre les lectures et le terrain. Ceux-ci ont finalement été utiles et je les conseille ! Ces oscillations entre terrain et théorie m'ont aidée dans la compréhension de mon sujet de recherche, le véganisme, lui-même articulé entre actions et théorie engagée. Continuer à lire m'a permis de mieux comprendre mon terrain, j'ai alors saisi la démarche scientifique dans un moment à la croisée de la compréhension, puis de l'appropriation des textes et des premières observations sur le terrain.

J'ai commencé par une analyse de la répartition des commerces véganes et « véganes friendly »⁵ dans l'espace parisien. Un fichier Excel a été réalisé pour croiser toutes les bases de données concernant les restaurants végétariens et véganes. Des cartes ont ensuite été faites à partir de cette base de données. Ces lieux ont ensuite été explorés à partir d'un choix typologique portant sur ces lieux comme des microlieux du véganisme parisien. L'analyse du discours passait par l'observation des lieux et de ses codes visuels. Les commerces ont été étudiés comme lieux de sociabilité pour la communauté végane mais aussi comme marqueurs visibles au service d'un soft-

⁵ C'est-à-dire accueillants envers les véganes.

militantisme⁶. Cette méthodologie a permis de déceler des effets de lieu entre types de commerce et territoires.

Enfin, une importante partie du terrain concernait les actions militantes véganes à Paris. L'action militante a été problématisée selon une approche liée au corps. Le militantisme végane est d'abord une transformation par le corps. La corporalité, ou « embodiement » est présente dans presque toutes les formes de militantisme végane. Cette clé de lecture permet alors de définir une pluralité de militantismes véganes. La méthodologie était qualitative : observations participantes, questions informelles et photographies. La recherche engagée soulève des questionnements liés aux relations entre chercheur-e et enquêté-e-s. Comment aborder et communiquer en tant que chercheur-e avec un groupe dont on fait partie ? Lors de ce travail de mémoire, j'ai décidé de participer entièrement aux actions militantes, par honnêteté et par envie. Mon positionnement personnel a facilité l'intégration aux groupes militants. Être « en transition végane » puis végane m'autorisait à adopter la méthode de l'observation participante, et plus encore celle de la participation observante. L'observation participante permettait de saisir au mieux les dynamiques militantes du terrain. Des fiches d'observation ont été rédigées après des événements types : conférence, manifestation, distribution de tracts et *happening*. Les conférences et les actions militantes furent le terrain des « questions informelles ». Lors de rencontres, j'exposais mon travail de recherche, puis je demandais si je pouvais poser quelques questions dont les réponses seraient intégrées ou non à la restitution du mémoire. Cette méthode permettait de ne pas couper l'échange avec un questionnaire papier figé.

Des émotions du terrain au terrain des émotions

La recherche engagée nécessite à la fois un travail théorique et rationnel conséquent mais aussi un lâcher-prise émotionnel. Plusieurs fois je me suis retrouvée dans un espace flou, dans une frontière entre militantisme et recherche. Lors de la marche pour la fermeture des abattoirs, je suis passée de chercheuse à militante puis de militante à chercheuse... et ainsi de suite jusqu'à ce que j'accepte que j'étais une même personne combinant ces deux identités. C'est à cause des émotions ressenties que je ne me suis plus sentie légitime en tant que chercheuse. Au milieu de la marche, les organisateur-e-s nous ont demandé de nous allonger par terre, dans un silence total. Tous les

⁶ Le soft-militantisme (lié à la notion de *softpower*, pouvoir par la culture) s'inscrit dans un militantisme par la « séduction » dans une société de consommation. Celui-ci s'opère à travers la diffusion de produits et de lieux véganes présentés comme attractifs. Le soft-militantisme développé au cours de la dernière décennie a visibilisé le véganisme. Ce soft-militantisme dit « positif » se distingue donc de la lutte antispéciste dite d'« opposition ».

participant-e-s étaient vêtue-e-s de rouge, cette foule couchée au sol devait représenter le massacre des animaux non-humains dans les abattoirs. L'objectif était à la fois de produire un effet visuel saisissant, c'est-à-dire de reproduire un tapis rouge de sang, mais aussi de prendre le temps de penser aux animaux assassinés dans les abattoirs. Cette performance du corps végane établit un lien entre les animaux non-humains et nous. Militer avec son corps permet de rappeler notre corporalité commune avec les animaux non-humains. Lors de ces quelques minutes, je n'étais plus dans l'observation participante mais dans la participation totale, submergée par l'émotion. L'*embodiment* permet à la fois de militer et de ressentir. L'émotion est ici un argument réflexif permettant de confirmer que l'on a fait le bon choix. C'est l'émotion ressentie lors d'une action qui peut troubler l'activité recherche. Mais cette émotion est constitutive du militantisme végane et il est donc important de la ressentir si l'on veut étudier le mouvement. L'émotion n'est pas un frein à la recherche mais une clé de compréhension du terrain. Celle-ci doit être prise en compte dans la mesure où l'on fait corps avec son sujet. Étant végane, je constituais moi-même le sujet de mon mémoire, mon quotidien et mon intimité devenaient sujets à réflexion. Dans le cas de la marche pour la fermeture des abattoirs j'ai décidé de ne pas rejeter cette émotion mais de la mettre au service du mémoire, pour ce qu'elle était mais aussi comme piste de réflexion sur la réflexivité de la recherche. Rédiger des fiches d'observation le soir suivant l'événement, puis quelques jours après, aide à gérer cette émotion et permet de ne pas oublier de ce qu'il s'est passé, ce qu'on a vu, en le reformulant de façon précise. Écrire assez rapidement permet de réorganiser ses souvenirs, ses pensées et ses idées. La question des émotions dans la production de la recherche se pose également dans les relations avec les enquêté-e-s. Au cours du travail de terrain, deux de mes ami-e-s sont devenu-e-s des enquêté-e-s et une enquêtée est devenue une amie.

Dans le cadre d'une activité d'observation participante, j'ai accompagné mes deux ami-e-s véganes qui avaient décidé de taguer des trottoirs avec des messages véganes. J'étais avec eux-elles, je sais pourquoi ils-elles l'ont fait et je les connais très bien. Je craignais qu'un entretien formel, en se transformant en conversation habituelle, ne transmette pas le fond de leurs pensées. Je leur ai donc demandé d'écrire un texte après notre excursion militante. Il me semblait important qu'une partie du mémoire portant sur le militantisme soit rédigée par un-e militant-e. L'inclusion de leurs textes permettait de rétablir la voix de l'enquêté-e en tant que partie du mouvement social étudié. L'expérience a été transcrite en tant que performance, livrer leurs ressentis était un impératif scientifique.

L'amitié construite avec une des enquêté-e-s questionne également le « hasard de la recherche ». Nous nous sommes rencontrées à une conférence sur le féminisme et l'alimentation dans le 18^e arrondissement. Je n'avais jamais réussi à rencontrer quelqu'un lors de ces événements, je restais dans

mon coin et prenais des notes avant de rentrer chez moi. Je trouvais ça dommage de ne pas échanger avec les personnes présentes, tant humaine-ment que vis-à-vis du mémoire. J'ai donc changé de place pour m'installer près d'une personne qui me semblait sympathique. Nous avons discuté après la conférence et nous nous sommes revues plusieurs fois. Cette personne est la dessinatrice du blog « Dans Mon Tiroir ». Ses dessins portent à la fois sur la vie quotidienne, le féminisme et le véganisme. Ce mode d'expression au service de plusieurs luttes sera un sujet de discussion stimulant pour le mémoire. Si je n'avais pas changé de place, je ne l'aurais pas rencontrée et le mémoire ne serait pas exactement le même non plus. Notre relation ayant évolué vers de l'amitié, je lui ai demandé aussi d'écrire un texte sur son militantisme. Ce n'est peut-être pas la meilleure méthode de recherche mais je l'ai apprécié car ces trois textes étaient très constructifs pour mon sujet de recherche fondé sur les différentes formes de militantisme. De plus, il rétablissait un rapport d'horizontalité en donnant la parole aux enquêté-e-s de façon directe, sans modifier ni couper leurs propos.

La difficulté majeure sur le terrain fut pour moi d'oser poser des questions. Lors des actions militantes, je me demandais toujours quand serait le bon moment, j'avais peur de déranger ou d'interrompre un moment important pour le ou la militant-e. Je ne savais pas vraiment comment me présenter, est ce que je devais dire toute de suite que je faisais un mémoire ou non ? J'étais là aussi en tant que végane et je craignais d'être rejetée ou considérée comme intéressée si je parlais tout de suite de mon mémoire. J'ai décidé de dire tout de suite que je faisais un mémoire parce que ça ne me semblait pas éthique de faire autrement.

L'essentiel dans la méthodologie d'une recherche engagée se situe dans la démarche réflexive du chercheur-e et dans ses rapports avec les enquêté-e-s. Cette démarche réflexive se développe ensuite bien au-delà de la soutenance du mémoire.

LE MÉMOIRE COMME DÉCLENCHEUR D'UN PROCESSUS TRANSFORMATIF : ÉVOLUTION DU MÉMOIRE AU CONTRAT DOCTORAL

Le mémoire, une source d'empouvoirement⁷

Je travaillais à plein temps dans deux écuries pendant l'élaboration du mémoire. J'ai souvent regretté ce choix car j'avais peu de temps pour

⁷ De l'anglais *empowerment*, soit « signifier ou acquérir du pouvoir » (Calvès, 2009). L'empouvoirement permet aux individus de prendre conscience de leur capacité d'agir sur des situations socio-économiques et politiques.

travailler ou pour penser à autre chose qu'aux chevaux ou l'antispécisme. Finalement ce travail a constitué un réel apport réflexif et est indissociable du corps du mémoire. J'étais à la fois cavalière et soigneuse. Lire des textes sur l'antispécisme et aller à des conférences tout en montant à cheval m'a mise dans une position inconfortable dans la mesure où j'étais confrontée à mes propres paradoxes. Cet éclaircissement m'a mise en colère et en situation d'exclusion dans le milieu de l'équitation. J'ai dû faire face au spécisme et au sexisme, mes idées étaient ridiculisées par certain-e-s cavaliers et cavalières. Les chevaux ont forgé ma personnalité, j'ai grandi, aimé, pleuré, ri avec eux et pour eux. Ce sont les chevaux qui m'ont mené au végétarisme, et aujourd'hui ils questionnent mon véganisme... Je continue à monter « ma » jument, en m'adaptant à ses envies, mais je ne continuerai pas à monter à cheval l'année prochaine lorsqu'elle sera à la retraite. Je souhaitais expliquer cette part très personnelle de mon cheminement non seulement parce qu'elle est constitutive du mémoire ; mais aussi par honnêteté, pour souligner que je ne suis pas encore déconstruite de toutes mes habitudes spécistes. Les prises de conscience se succèdent et elles sont plus ou moins compliquées à intégrer selon les expériences vécues. Un mémoire ne se résume pas uniquement à un travail de fin d'études. Cet exercice, long et parfois douloureux, permet de mieux se connaître et d'évoluer. Passer d'une posture personnelle à une posture scientifique implique un effort de réflexion sur soi, qu'il est ensuite important de théoriser à travers une démarche de réflexivité. Réaliser ce mémoire m'a beaucoup apporté en termes de confiance en moi. Ma personnalité n'a pas changé bien sûr, mais je me cache moins, je n'ai plus peur de ne pas être légitime, ni d'exprimer mes idées et mes convictions. Je dispose désormais de mots, de concepts et de discours scientifiques pour exprimer mon antispécisme. C'est au cours de cette période que je suis devenue végane, je me sens aujourd'hui épanouie de pouvoir accorder mes pensées et mes actes par mes choix de consommation.

Le parcours jusqu'au contrat doctoral

L'accomplissement de ce travail de mémoire m'a passionnée et donné envie de continuer à développer ces problématiques dans une thèse. J'avais intégré le Master Culture Politique Patrimoine sans savoir ce que je souhaitais faire ensuite et j'en sortais avec une réelle détermination à faire de la recherche. Cependant, je ne me doutais pas des difficultés qui m'attendaient ni du parcours à effectuer jusqu'à l'obtention d'un contrat doctoral.

J'ai présenté un premier projet de thèse sous la direction de Nathalie Lemarchand et Louis Dupont et la codirection de Rachele Borghi et Marion Tillous, à l'École doctorale de Sciences humaines de l'Université Paris 8 en

septembre 2016. Le projet, accepté au sein du laboratoire LADYSS⁸, était axé sur les spatialités quotidiennes véganes. J'ai eu la chance d'être très bien encadrée dans l'écriture du projet et parfaitement coachée pour l'oral décisif. L'oral était pour moi un passage obligé synonyme de mauvais moment à passer. Je n'ai jamais aimé les oraux, je suis mal à l'aise et j'essaie de parler vite pour en venir à bout rapidement. Grâce aux séances d'entraînement de Nathalie Lemarchand j'ai enfin réussi à m'exprimer à l'oral, à comprendre le ton adéquat et à rester calme et confiante tout en montrant ma motivation. L'oral devant le jury se décomposait en deux parties : la présentation du projet en dix minutes et des questions des différents membres du jury pendant les dix minutes suivantes. La première partie s'est bien passée, je me suis sentie à l'aise et j'ai fait attention à m'exprimer comme je l'avais appris lors des séances d'entraînement. Puis certains membres du jury ont posé leurs questions, les premières étaient intéressantes et questionnaient le lien entre féminisme et antisécisme ou encore le concept de soft-militantisme que j'avais appliqué aux commerces. Tout a basculé dans les cinq dernières minutes, j'ai dû faire face à des critiques concernant le véganisme, un des professeurs refusant de le considérer comme un mouvement social porteur de revendications profondes. Au moment de répondre j'ai encore ressenti ce basculement en moi de la chercheuse à la militante, j'ai dû me contenir pour répondre avec calme et selon des arguments « scientifiques » démontrant l'intérêt du véganisme en tant que mouvement social. Cette question fut difficile à accepter parce que j'ai eu le sentiment de ne pas avoir été écoutée par cette personne. Enfin globalement je suis sortie de la salle satisfaite, j'avais fait de mon mieux, il ne restait plus qu'à attendre les résultats. J'ai appris le soir même que je n'avais pas été retenue. Ce fut une immense déception et le début de l'angoisse : qu'est-ce que j'allais faire ? J'ai eu la chance d'être soutenue par tous les membres du comité de thèse qui m'ont persuadée de la valeur du projet et de l'importance de s'accrocher. J'ai donc repris le travail en mettant le projet de thèse de côté le temps de digérer ce premier échec.

Nous avons tenté, avec le même comité, d'obtenir un contrat doctoral à l'École doctorale de Géographie de Paris, au sein du laboratoire Espaces, Nature et Culture (ENeC) en mai 2017. Le projet écrit a été très peu modifié et j'ai essayé de garder la même assurance à l'oral. Après la présentation j'ai dû répondre à plusieurs questions portant sur mon propre engagement personnel dans le sujet de la recherche. J'ai été assez surprise, habituée aux textes scientifiques portant sur la recherche engagée et la réflexivité, je ne m'attendais à ce que mon véganisme pose autant problème. Mes réponses

⁸ Laboratoire Dynamiques Sociales et Recomposition des Espaces.

L'expérience du mémoire

furent plus calmes que celles adressées au jury de Paris 8. Ce n'est pas moi qui ai décroché ce contrat doctoral mais par la suite, j'en ai finalement reçu un !

Mon parcours du mémoire au contrat doctoral présente donc plusieurs échecs, remises en questions et difficultés. Ces expériences m'ont au moins permis d'être sûre de ma volonté. J'ai également découvert les méandres du système universitaire dans lequel je m'apprête à me lancer. Je suis aujourd'hui très heureuse de pouvoir commencer cette thèse.

Du colloque « Devenir chercheur-e » au Festival International de Géographie

Cette année floue entre le mémoire et le contrat doctoral a tout de même été riche en événements. La participation à des colloques m'a permis d'évoluer professionnellement, tout en continuant de progresser à l'oral, exercice tant redouté un an auparavant. Ma première intervention eut lieu suite à une invitation de Rachele Borghi dans son cours « Terrain et réflexivité » de Master 1 Culture Politique et Patrimoine. J'ai présenté mon mémoire aux étudiant-e-s en expliquant comment j'avais vécu mon engagement personnel en tant que végane dans une recherche portant sur le mouvement végane parisien. La deuxième intervention eut lieu lors du colloque « Devenir chercheur-e » organisé par ces mêmes étudiant-e-s. Ce colloque fut l'occasion de revenir sur les méthodes utilisées lors de la production de la recherche. Ces deux interventions ont été l'occasion d'une réflexion rétrospective sur le mémoire, réflexion évidemment synonyme de réflexivité.

Au mois de juin dernier, j'ai animé un atelier au sein de la biennale féministe « Géographies féministes : théories, pratiques, engagements ». L'objectif de l'atelier était de réaliser des posters à partir de publicités pour des produits animaux (viandes, fromages, poissons, produits transformés). J'ai proposé aux participant-e-s que l'on construise l'atelier ensemble, je leur ai suggéré l'idée de créer chacun-e un poster représentant à la fois ce qui les dérangeait et ce qui les rassurait dans ces images. Ils-elles pouvaient réaliser tout autre poster, ce qui comptait était le temps d'échange en fin d'atelier, pas l'objet poster. J'avais apporté les images extraites de journaux et de prospectus, mais aussi un exemplaire du magazine le plus carnosexiste qui soit : *Beef, pour les hommes qui ont du goût*. Ce magazine rassemble tous les clichés attribués à l'idée de virilité : couleurs noire et grise, hommes cisgenres, barbecues, hyperconsommation de viande et de féculents. Ce fut très douloureux d'acheter ce magazine mais je ne pouvais pas passer à côté pour l'atelier. Il y avait assez peu de participant-e-s (une dizaine), ce qui a facilité l'échange et la bonne ambiance. Je leur ai demandé de se présenter au début en expliquant que je n'étais pas là pour donner des consignes ou juger leur poster malgré mon véganisme, j'ai essayé d'instaurer un climat de bienveillance propice à l'expression de chacun-e. En attendant que les

dernier-e-s finissent leur poster, j'ai diffusé une publicité vidéo pour Burger King (intitulée « La découverte du feu »). Celle-ci montre des hommes préhistoriques ne savaient que faire du feu qu'ils venaient de créer, ils jouent avec, se brûlent, puis découvrent par hasard que le feu grille la viande. La vidéo s'achève donc sur ses mots « La viande grillée, ce que l'homme a fait de mieux », puis sur l'image d'un homme mangeant un burger dans un restaurant Burger King. J'avais choisi cette vidéo car elle renvoie à l'argumentaire spéciste justifiant la consommation de viande par : « les hommes préhistoriques mangeaient bien de la viande » et aussi parce qu'elle excluait complètement les femmes, la viande étant un produit exclusivement masculin résultant d'une longue tradition de chasse. J'avais décidé de laisser les participant-e-s s'exprimer avant moi et j'ai été surprise de découvrir leurs analyses. Cet atelier m'a énormément apporté, les interventions étaient très pertinentes et c'est passionnant de se rendre compte qu'on ne retient pas tous-toutes les mêmes critiques d'une image ou d'une vidéo. Concernant la publicité Burger King par exemple, un des intervenants a souligné l'absence de la scène de chasse, donc du meurtre de l'animal dans la vidéo. En effet, le morceau de viande est là complètement par hasard, dépecé, désossé et nettoyé. Je n'avais pas relevé ce moment précis de la vidéo mais le participant a permis de soulever le tabou de l'abattage de l'animal dans la société spéciste. La viande est moins alléchante lorsque l'on voit l'individu dont elle est issue ; l'animal non-humain doit ainsi être fragmenté puis représenté comme un objet pour donner envie. Lorsque tout le monde a terminé, chacun-e a présenté son poster. Je ne vais pas tout raconter mais plusieurs éléments ont été intéressants à mentionner. Une des participantes a collé un homme s'occupant d'une cuisson au barbecue mais lui a coupé la tête pour mettre celle d'une femme à la place, parce qu'elle s'occupera du barbecue et ne s'est pas ressentie représentée. Un des participants a choisi une image que je n'avais pas du tout sélectionnée en ajoutant une remarque tout à fait intéressante : il a choisi de coller la quatrième de couverture d'un magazine représentant une publicité pour une bière, la bière étant mise en valeur par des sandwiches au jambon. Le participant a expliqué avoir choisi de parler de cette image car elle associait alcool, convivialité et produits carnés. Cette remarque faisait donc référence à la viande comme produit culturel ayant un rôle social. Globalement les publicités qui choquaient étaient celles qui étaient sexistes et celles qui rassuraient comportaient des images d'animaux « heureux » ou de personnages (La vache qui rit), ou encore des labels bios. J'ai adoré animer cet atelier, j'ai appris beaucoup des personnes présentes, et j'espère reproduire cet exercice pour la thèse.

Enfin, ma dernière intervention a eu lieu à Milan pendant une soirée de conférences organisées par l'association antispéciste *Oltre la specie*. La difficulté fut que je n'avais pas vraiment saisi ce que les organisateur-e-s attendaient de moi, je ne comprenais pas le thème exact de la soirée. Je savais que

plusieurs interventions porteraient sur l'animal non-humain comme corps indésirable. J'ai donc préparé un texte traitant à la fois du corps végane comme vecteur de militantisme dans des performances variées, mais aussi de la résistance des animaux non-humains à travers la présentation de plusieurs exemples. Rachele Borghi traduisait ce que je disais pendant la présentation mais j'ai ensuite eu un peu de mal à m'intégrer à cause de la barrière de la langue. C'était une expérience très enrichissante, je n'étais encore jamais intervenue dans un contexte associatif et militant ; et encore moins à l'étranger.

Je suis également très heureuse de pouvoir présenter deux conférences au Festival international de Géographie à la fin du mois de septembre 2017. Le thème cette année questionne les relations entre animaux humains et animaux non-humains. J'ai bien conscience de représenter une minorité antiséciste dans ces discours mais je suis ravie que la géographie française s'ouvre à ces problématiques.

Ces expériences variées m'ont fait découvrir plusieurs composantes de la recherche engagée, tant quand les lieux d'intervention (de l'université au squat militant), que dans les méthodes utilisées pour communiquer (exposés, débats et ateliers).

CONCLUSION

Le mémoire m'a invité en tant qu'étudiante à devenir chercheur-e, dans la mesure où il implique un travail sur plusieurs mois en quasi-autonomie. Ce temps long permet de prendre le temps de mener une réflexion, selon un cheminement plus ou moins tortueux. L'observation sur ce temps long m'a permis de développer mon esprit critique en m'apprenant à analyser ce qui m'entoure, tout en déconstruisant ce que je pensais savoir auparavant. Les caractéristiques de cet exercice provoquent une transformation personnelle. Écrire un mémoire renvoie à notre propre identité, en confrontant nos désirs et nos peurs. La démarche réflexive s'est donc avérée primordiale pour identifier mon rôle dans ma recherche, puis l'impact de ma recherche sur ma personnalité. Écrire cet article n'a pas été facile, j'avais l'impression de partager des éléments trop personnels et j'avais des difficultés avec l'emploi du « je ». Finalement je suis satisfaite de l'avoir fait car il représente un exercice réflexif supplémentaire. La réflexivité est d'autant plus nécessaire lorsqu'il s'agit d'une recherche engagée. Je suis devenue végane en grande partie grâce aux lectures menées pour l'écriture de la partie théorique, puis à la suite des prises de conscience suscitées par le terrain. Mon positionnement personnel explique mes choix épistémologiques et méthodologiques, et inversement. La transformation de ma posture personnelle vers une posture scientifique, et inversement, est source de confiance en soi. Le mémoire se traduit donc par certaines périodes d'angoisse certes, mais surtout par un fort

pouvoir émancipateur. Aujourd’hui, je suis très heureuse d’avoir réalisé cette recherche sur le mouvement végétal, je suis désormais passionnée par mon sujet de thèse et par l’activité de la recherche, qui, je l’espère, permet de dénoncer les systèmes d’oppression. Un mémoire ou une thèse ne doivent pas circuler uniquement entre universitaires, mais se déployer jusqu’aux enquêtés et à la société. Je crois au rôle social de la recherche et en sa capacité de changer l’ordre établi.

BIBLIOGRAPHIE

BLIDON M., « Les sens du “je” », *Géographie et cultures*, n° 89-90, 2014, p. 111-129.

CALBÉRAC Y., VOLVEY A., 2014, « Introduction », *Géographie et cultures*, n° 89-90, p. 5-32.

CALVÈS A.-E., 2009, « “Empowerment” : généalogie d’un concept clé du discours contemporain sur le développement », *Revue Tiers Monde*, n° 200, vol. 4, p. 735-749.

COLLIGNON B., 2010, « L’éthique et le terrain », *L’information géographique*, n° 1, p. 63-83.

DUPONT L., 2014, « Terrain, réflexivité et auto-ethnographie en géographie », *Géographie et cultures*, n° 89-90, p. 93-109.

GUILLAUMIN C., 1978, « Pratiques du pouvoir et idée de Nature. Le discours de la Nature », *Questions féministes*, n° 3, p. 5-28.

LANOIX C., 2014, « Notes, notation, narration : le carnet de terrain comme “carto-ethnographie” », *Belgeo*, n° 2, 2014, 15 p. <<http://belgeo.revues.org/12862>>

PRIEUR C., 2015, *Penser les lieux queers, entre domination, violence et bienveillance. Étude à la lumière des milieux parisiens et montréalais*, thèse de doctorat en géographie, sous la dir. de L. Dupont, Université Paris Sorbonne, 515 p.

RINALDY A., 2014, « “Voyons si nous nous comprenons” : la réflexivité comme processus et expérience partagée dans l’enquête ethnographique », *Interrogations ?*, n° 18, 12 p. <<http://www.revue-interrogations.org/Voyons-si-nous-nous-comprenons-la>>

GÉOGRAPHIE ET MUSIQUE : L'EXPÉRIENCE SPRINGSTEENIENNE

D'UNE POSTURE PERSONNELLE
À UNE POSTURE SCIENTIFIQUE

Raphaël MOLLET

Master Culture, Politique, Patrimoine

(Université Paris-Sorbonne)

raphael.28@hotmail.fr

Dans le cadre du Master 2 de géographie Culture, Politique et Patrimoine (CPP) de l'Université Paris Sorbonne, j'ai réalisé, en 2017, un mémoire s'inscrivant dans une démarche de géographie culturelle et qui entend croiser deux disciplines : la géographie et la musique. Le croisement de la géographie et de la musique est en réalité devenu une discipline à part entière de la géographie, et ce depuis l'avènement des *Cultural Studies* et la sortie de nombreux travaux – ouvrages, articles, thèses et mémoires – très divers sur le sujet, depuis plusieurs décennies maintenant. Mon mémoire d'étude entend donc se revendiquer de ce courant d'étude géographique qui étudie et analyse les liens entre l'espace et la musique, entre la musique et l'espace, afin de comprendre quels sont les interactions et les enjeux entre ces deux disciplines. Je vais donc tenter d'expliquer et d'analyser, dans cet article, la démarche scientifique et universitaire de mon mémoire d'étude qui s'intitule : *Quand la musique folk-rock américaine raconte les espaces urbains et leurs enjeux sociaux : l'exemple de l'œuvre musicale de Bruce Springsteen*¹.

¹ Bruce Frederick Springsteen est un auteur-compositeur interprète américain né le 23 septembre 1949 à Long Branch, dans le New Jersey, et a passé son enfance dans la ville voisine de Freehold, ville industrielle en déclin du centre de l'État. Se faisant rapidement un nom dans les scènes musicales locales, la popularité de Springsteen explose en 1975 avec l'album *Born To Run*, puis l'artiste devient une véritable rockstar en 1984 avec la sortie de l'album *Born in the USA*. Largement inspiré par la musique folk et rock américaine et ses représentants, qui constituent pour lui des idoles (Woody Guthrie, Pete Seeger, Bob Dylan, Elvis Presley, Chuck Berry...) ainsi que par la littérature américaine (Walt Whitman, John Steinbeck, Jack Kerouac, Cormac McCarthy...), il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands représentants du « *heartland rock* », c'est-à-dire un rock « conscient » qui entend raconter la vie de la *working class* américaine (classe ouvrière américaine, cols-bleus), tout en s'inscrivant et en puisant ses influences et ses récits dans des paysages et des territoires assez spécifiques, notamment ceux de la *Rust Belt*, du Midwest américain et des villes moyennes et industrielles de son pays natal. L'artiste en raconte alors les préoccupations majeures : la désindustrialisation, le déclin des petites et villes moyennes, la désertification des centres-villes et la dégradation des *Main Street*, le tout emprunt de sentiments singuliers, parmi

RÉFLEXIVITÉ ET CHOIX DU SUJET : INTÉRÊT PERSONNEL, PERTINENCE ET FAISABILITÉ

Commençons par détailler et expliquer le choix de mon sujet qui, bien évidemment, ne va jamais de soi. Dans un premier temps, je dois dire que ce sujet est surtout la conséquence d'une rencontre entre un intérêt personnel pour la musique et l'œuvre de Springsteen et un contexte universitaire singulier qui mettait largement en avant les *Cultural Studies* en géographie. En effet, en suivant un cours intitulé « Amérique du Nord » en troisième année de Licence au sein de l'Université Paris Sorbonne, cours dispensé par Louis Dupont, par ailleurs directeur de mon mémoire, je me suis rapidement rendu compte qu'il était possible d'analyser des pans entiers de la culture populaire, et notamment américaine, sous un prisme géographique. De fait, beaucoup d'œuvres, littéraires, musicales, filmographiques, contiennent des enjeux socio-spatiaux que l'on ne soupçonne pas initialement mais qui, finalement, ressortent si l'on emploie un angle d'étude particulier. Quelques cas furent alors étudiés en classe, par exemple, des westerns : nous y avons vu que les espaces étaient hiérarchisés, l'Ouest, le *wild* (la nature sauvage), les villes-champignons, et que chaque personnage était rattaché à un espace singulier. Des chansons de Bob Dylan ou de Tom Waits servirent également d'exemples : par exemple, la chanson *Jersey Girl*, dans laquelle Waits chante « Tonight I'm gonna take that ride / Cross the river to the jersey side »² : l'espace vécu, l'espace local, est alors pris comme un théâtre de vie, comme un décor où évoluent les personnages. Enfin, le livre *Sur la route* (1957) de Jack Kerouac a lui aussi été pris comme exemple : ce livre, cette histoire, c'est l'Amérique des routes nationales, symbole de la construction du pays en fonction de grandes villes reliées entre elles par un réseau autoroutier. J'ai alors décidé d'appliquer ce prisme géographique à l'œuvre de Bruce Springsteen, artiste que je connais et affectionne tout particulièrement, et œuvre que je savais déjà fortement très « spatiale », très « spatialisée », mais aussi sociale et socialisée, politique et politisée, rendant ainsi possible une étude multidisciplinaire de l'œuvre de cet artiste. Étant personnellement amateur de la musique folk-rock de cet auteur-compositeur-interprète, je me suis donc rapidement rendu compte qu'une grille de lecture géographique pouvait être appliquée à ce chanteur et à ses chansons. Ainsi, de manière

lesquels la désillusion des travailleurs, mais aussi leur aliénation au travail, la nostalgie de la gloire passée, la privation, la restriction financière et sociale, le désespoir. Aussi bien à l'aise dans la folk que dans le rock, Springsteen a, depuis son premier album, paru en 1973, sorti 18 albums studio, vendu plus de 120 millions de disques et est considéré comme l'un des plus grands représentants de la culture et de la musique populaire américaine.

² « Ce soir je vais faire ce chemin / Traverser la rivière jusqu'au New-Jersey », traduction Raphaël Mollet, 2017.

assez « naïve », j'ai alors repéré plusieurs chansons provenant de plusieurs albums de différentes époques afin d'en dégager des enjeux socio-spatiaux, et j'ai alors remarqué que beaucoup d'enjeux culturels, sociaux, politiques aussi, étaient abordés de manière récurrente, et ce presque toujours dans un cadre spatial, celui de la « ville moyenne américaine » : par exemple, la pauvreté, l'importance de la ville natale dans la construction mentale d'un homme, la marginalisation, la désertification des centres-villes, etc. Je suis alors arrivé à un constat : spatial et social semblent intimement mêlés dans la musique folk-rock de Springsteen. Cette étape a été la première dans la transposition de ma posture personnelle à une posture scientifique, c'est-à-dire passer d'un intérêt personnel pour un artiste et son œuvre – voire une véritable passion – à la possibilité de l'analyser de manière scientifique, de manière géographique.

À partir de ce constat, j'ai alors dû développer cette transposition d'une posture à l'autre et construire un sujet plus solide, plus cohérent. Pour ce fait, il a d'abord fallu « ranger » mon sujet, ou du moins mon idée de sujet, dans des grandes « boîtes » et domaines d'études. En réfléchissant, quatre entités se sont alors clairement dégagées :

- La culture populaire et, par déduction, la musique populaire : ce sont les concepts, les notions d'étude.
- La musique folk-rock, pan de la musique populaire : c'est le prisme d'étude.
- La ville américaine moyenne, ou plutôt l'espace urbain, et tous les enjeux qui en découlent : c'est le cadre spatial.
- L'œuvre de Bruce Springsteen, c'est-à-dire l'artiste, ses origines, ses influences, ses chansons, ses prises de position : c'est le cas particulier, l'exemple à travers lequel j'ai souhaité étudier les enjeux socio-spatiaux de la ville américaine moyenne, des espaces urbains américains.

En quelque sorte, j'ai choisi d'étudier mon sujet avec la méthode que l'on pourrait qualifier de méthode de l'« entonnoir » : je me suis d'abord inscrit dans une dialectique et une discipline globale, celle de géographie et musique. Ensuite, à l'intérieur de cette discipline, je me suis inscrit dans la culture populaire, et plus précisément dans la musique populaire. Puis, à l'intérieur de cette musique populaire, j'ai choisi un prisme d'étude, à savoir la musique folk-rock. Après coup, je me suis inscrit dans un cadre spatial particulier, celui de la ville moyenne américaine, ou plutôt de l'espace urbain. Enfin, j'ai pris l'œuvre de Springsteen comme cas d'étude particulier, presque, en réalité, comme « terrain d'étude ». Même si cela paraît désormais très clair, il n'en a été pas de même au début : je disposais en effet seulement et initialement de mon idée de sujet, c'est-à-dire la dimension socio-spatiale dans l'œuvre de Springsteen, mais je ne disposais pas des

étapes, des notions et des domaines scientifiques nécessaires pour pouvoir prétendre à une analyse scientifique de ce sujet. Il m'a donc fallu réfléchir, trouver des liens entre ce sujet et des notions plus globales, ranger mon sujet dans des « grandes boîtes ». Ainsi, lorsque je parle de méthode de l'« entonnoir », il me paraît en réalité plus juste de parler de méthode de « l'entonnoir inversé ».

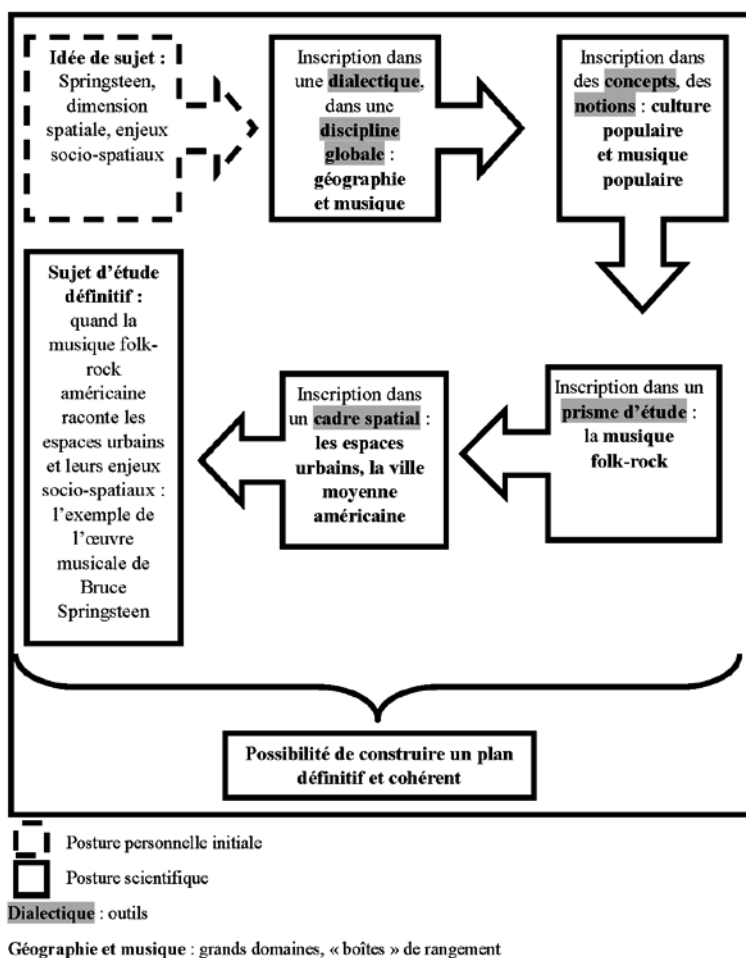


Figure 1 – La démarche méthodologique : de la posture personnelle à la posture scientifique

Quant à la pertinence et à la faisabilité du sujet, celles-ci ne semblent pas poser problème au vu de ce que nous avons précédemment exposé. D'abord, ce sujet s'ancre aisément dans des domaines, des notions, des concepts qui n'ont « plus à faire leur preuve » dans l'analyse scientifique : géographie/musique, culture et musique populaire, musique folk-rock. Ensuite, parce

que la géographie culturelle « autorise » à mener de telles analyses géographiques sur des sujets littéraires, cinématographiques ou musicaux – l'état de l'art de mon mémoire l'a démontré³ –, et c'est pour cela que l'analyse du corpus de Springsteen n'est pas moins pertinente qu'autre chose. Enfin, dernier point, et non des moindres, la richesse du corpus musical de Springsteen qui s'étale sur plus de quatre décennies (1973-2017), offrant donc à la fois la matière nécessaire pour réaliser une analyse, une pertinence indubitable au vu des sujets abordés par l'artiste dans ses chansons, et également ce que l'on pourrait appeler une « légitimité » historique au vu du large contexte historique de l'œuvre. En réalité, il serait possible de distinguer quatre éléments qui témoignent de la pertinence et de la faisabilité de ce sujet : d'abord, Springsteen est clairement un artiste « populaire », tête de proue du folk-rock américain, reconnu par tous, et surtout comme chanteur des cols-bleus américains. Ensuite, parce que son œuvre, son corpus musical, ses chansons, ses paroles, sont indubitablement riches, d'enseignements, de descriptions, de références historiques, politiques, mythiques, sociales (pauvreté, crises, marginalisation, description d'un paysage spatial et social, description des communautés ouvrières, symboles américains, etc.). Puis parce que cette œuvre, nous l'avons dit, s'étale sur plus de quarante ans, permettant donc de disposer d'une profondeur historique intéressante, balayant ainsi divers enjeux de différentes époques, de différentes décennies. Nous disposons également d'une « profondeur spatiale » puisque Springsteen a joué partout, sur l'ensemble du territoire américain et partout dans le monde. Enfin, dernier élément, la facilité d'accès au corpus musical de Springsteen, qu'il soit audio ou vidéo : ses albums studios et *live*, ses concerts, ses photographies, ses interviews et surtout les paroles de ses chansons, paroles sur lesquelles je me suis très largement appuyé pour mener, dans la troisième et dernière partie du mémoire, une analyse sémantique des textes.

Par ailleurs, certains éléments récents ont également rendu mon mémoire particulièrement en prise avec l'actualité : l'élection présidentielle américaine de 2016 ; le prix Nobel de littérature 2016 décerné à Bob Dylan, *songwriter* qui influença et influence toujours Springsteen par ses paroles et sa musique, prix Nobel qui, de plus, a eu le mérite d'alimenter le débat entre

³ L'état de l'art de mon mémoire a eu pour objectif de montrer que de nombreux articles, thèses et ouvrages étaient consacrés à cette analyse du lien entre géographie et musique. Parmi les plus importants, citons les travaux de Nicolas Canova et son livre *La musique au cœur de l'analyse géographique*, L'Harmattan, 2014. Citons également Claire Guiu et son article « Musique et géographie : quelles perspectives ? », *Volume !*, n° 5/1, 2006, p. 155-158, ou encore Yves Raibaud et son article « Musiques et territoires : ce que la géographie peut en dire », *Colloque international de Grenoble : Musique, territoire et développement local*, organisé par le laboratoire PACTE, novembre 2009, Grenoble, France.

culture populaire et culture savante ; la tournée mondiale de Bruce Springsteen, « The River Tour », en 2016-2017, à laquelle j'ai assisté à Paris-Bercy le 11 juillet 2016, et qui souligna l'activité encore florissante de l'artiste ; enfin, et surtout, la sortie de l'autobiographie de Springsteen, *Born To Run*, en octobre 2016, et qui alimenta assez largement mon étude. Cette autobiographie devint immédiatement un *best-seller*, l'artiste revenant, sur plus de six cents pages, sur sa jeunesse dans les villes industrielles de la Jersey Shore, sur ses influences musicales, ses inspirations, sur la relation avec son père, sur la dépression qui le touche depuis des années.

LE CORPUS MUSICAL : CHOIX ET ÉTUDE DES CHANSONS ET ANALYSE SÉMANTIQUE

Mais par analyse sémantique des textes, qu'entendons-nous vraiment ? Mon étude s'est inscrite dans l'analyse des chansons et des paroles qui les composent, non pas une analyse littéraire, ni une analyse « cinématographique » des clips ou des concerts, mais bel et bien une analyse que nous pourrions qualifier de « sémantique », c'est-à-dire étudier le sens des textes, le sens spatial, social, politique, afin de voir en quoi le corpus de Springsteen, en tout cas en grande partie, contient une représentation particulière des lieux, des espaces et aussi des époques. Il s'agissait donc de relever les références spatiales, sociales, historiques, politiques, ainsi que le lexique utilisé, et d'analyser le tout sous un prisme singulier, celui de la géographie culturelle, de la géographie sociale, de la géographie humaine.

Mais alors comment mon corpus de texte a-t-il été constitué ? Quels sont les critères utilisés ? En réalité, un seul et unique élément, absolument essentiel, majeur et central, doit être mis en exergue dans la sélection des chansons que j'ai analysées : le respect de la règle de ce que j'ai nommé la « géographie tripartite » du « *place, people and things that happen* », autrement dit, toutes les chansons sélectionnées respecteront ces trois éléments essentiels en géographie humaine, « un lieu, des gens et des choses – des actions – qui se passent, qui s'y passent ». Cette vision géographique tripartite, d'influence anglo-saxonne, m'a été transmise par Louis Dupont, directeur de mon mémoire et spécialiste des analyses culturelles et sociales, notamment en Amérique du Nord, et qui s'intéresse à la manière dont « les lieux prennent sens ». J'ai alors repris et approfondi cette vision de la géographie pour l'appliquer à mon sujet d'étude. Et c'est précisément cela qui est intéressant dans l'œuvre de Springsteen : cette propension que les chansons de cet artiste ont à fixer, à planter un décor, à décrire les gens qui y évoluent et réalisent des actions, gens et actions qui, *in fine*, donnent véritablement sens au lieu. Car sans individus ni actions, un lieu n'existe pas, en tout cas du point de vue de la géographie humaine. Ce sont les hommes et leurs actions qui fabriquent un

lieu, tout comme, inversement, un lieu « façonne » les hommes, les communautés, les groupes sociaux qui y vivent, qui y évoluent.

Par conséquent, il ne s'agissait pas d'analyser les musiques de Springsteen pour le simple plaisir de les analyser ou pour leur qualité poétique et littéraire qui, du reste, est indubitable, mais plutôt dans cette optique précédemment explicitée d'un critère central de sélection : sélectionner des chansons qui entrent dans le cadre de cette géographie du « lieu, des gens et des choses qui se passent ». L'analyse des chansons sélectionnées a donc été sémantique, nous l'avons dit, mais aussi réalisée de manière thématique, c'est-à-dire que les musiques ont été rattachées à des thèmes et vice-versa. Cependant, notre dessein n'était pas de réaliser une analyse fixe : il ne s'agissait pas de dresser une simple liste de thèmes illustrés à l'aide de chansons, encore moins de sélectionner des chansons et de les rattacher systématiquement à un thème. Il s'agissait plutôt d'une analyse dynamique des chansons de l'artiste et de son corpus musical dans son ensemble, c'est-à-dire créer des liens, des ponts, des fils conducteurs entre les chansons afin de rendre le tout plus cohérent et de dégager ainsi un véritable « univers » spatial, social, politique.

« Now Main Street's whitewashed windows and vacant stores
Seems like there ain't nobody wants to come down here no more
They're closing down the textil mill across the railroad tracks
Foreman says these jobs are going boys
And they ain't coming back to your hometown »⁴
My Hometown, Bruce Springsteen, 1984, album *Born in the USA*

Terrain d'étude et recherche de l'information

Il s'agissait donc d'aller « chercher l'information » dans les textes de Springsteen, dans ses prises de paroles, dans ses photographies, mais aussi et surtout de rattacher cette information à des enjeux, à des problématiques, à des thèmes socio-spatiaux, culturels, économiques, politiques, et ce à travers les différentes époques traversées.

D'une certaine façon, et puisque nous sommes en géographie, nous pouvons dire que le corpus musical de Springsteen a constitué véritablement notre « terrain d'étude », mais ce terrain est un « construit » : il fut réfléchi, borné, cohérent, comme si nous prenions un terrain d'étude physique à l'intérieur d'une ville par exemple. Notre terrain est donc un regroupement de

⁴ « Maintenant, les vitrines lavées à blanc de la rue principale et les magasins vides / Semblent montrer qu'il n'y a plus personne qui veuille s'installer ici / Ils ferment l'usine textile de l'autre côté de la voie ferrée / Le contremaître dit que ces boulots vont ailleurs, les gars / Et qu'ils ne reviendront pas dans ta ville natale », traduction Raphaël Mollet, 2017.

« textes » dont il a fallu dégager une sémantique et un fil conducteur, et ce dans le cadre d'une analyse en géographie humaine. Bien évidemment, les textes existent, nous ne les avons pas inventés, mais il s'agissait de construire un « terrain cohérent » avec ses textes, c'est-à-dire sélectionner telle chanson, telle photographie, telle prise de parole, selon nos critères préalablement explicités afin d'en effectuer une analyse.

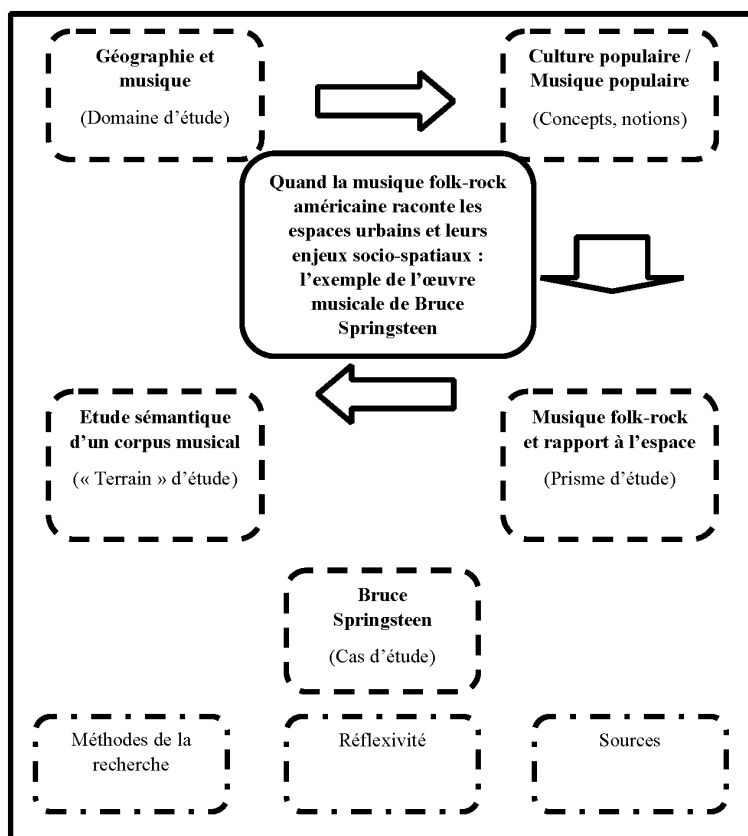


Figure 2 – La carte conceptuelle de mon mémoire d'étude

LE MÉMOIRE, CHEMIN DE TRAVERSE

DE L'ÉLÈVE AU CHERCHEUR-E

Salomé VINCENT

Master Culture, Politique, Patrimoine

(Université Paris-Sorbonne)

salomev@hotmail.fr

Ce texte se veut une contribution à la mise en perspective du rôle du mémoire dans le devenir chercheur et dans le processus de production de la connaissance. Pour ma part, mais aussi de manière générale, le fait de boucler un mémoire de recherche m'a autorisée à dire à la fois « je suis une chercheuse » et « je suis géographe ». J'ai découvert la géographie en classe préparatoire au lycée Fénélon. Mon parcours universitaire est venu se dessiner en fonction de cette appétence, sans confiance mais avec passion. J'ai accédé au Master Culture, Politique et Patrimoine (CPP) après une troisième année de Licence de Géographie à Paris Sorbonne. Pour mon mémoire de fin de Master CPP, j'ai travaillé sur la nuit à Paris, et plus particulièrement sur les stratégies de détournement des personnes non-hétérosexuelles dans l'espace public nocturne. J'ai voulu voir comment les personnes non-hétérosexuelles voyaient et vivaient l'espace public urbain nocturne. La nuit nuance les binarités visible/invisible, activité/inactivité, normal/déviant, elle combine les facteurs urbains et nocturnes qui révèlent les marges. La marginalité et l'expérience sensible de la ville la nuit se lient au travers de la notion de stratégies qui déjouent l'organisation dualiste de l'espace public et les insécurités qui en découlent. Alors, des tactiques collectives ou individuelles de contournement et d'adaptation ou de subversion des normes ouvrent à une nouvelle manière de vivre et de penser la nuit à Paris.

Aujourd'hui, je continue à nourrir ce sujet avec des apports sociologiques qui viennent compléter mon approche. En effet, le mémoire a été pour moi l'occasion de tester des méthodes qualitatives pour une approche féministe intersectionnelle¹ queerisante². J'ai notamment effectué des entretiens, des parcours commentés, un atelier collage participatif et une carte mentale, pour tenter de cerner en quelles mesures la nuit bouscule le régime normé de

¹ L'intersectionnalité est une notion forgée par K. Crenshaw (1989), et qui permet d'étudier les dominations par le prisme de liens qui les relient : la classe, la « race » et le sexe ne peuvent être expliqués entièrement séparément.

² « Queeriser » désigne le processus qui consiste à rendre *queer*, comme une alternative subversive au patriarcat hétéronormatif et cisnormatif.

l'espace public et produit ses propres codes. L'intitulé initial de notre projet d'ouvrage : « La recherche, mon mémoire et moi » évoque trois entités à trois échelles différentes. Identifier et cerner précisément les trois entités pour apprendre à faire de la recherche fait devenir chercheur-e. Or, au cours de la réalisation d'un mémoire de recherche, ces échelles et ces sujets s'imbriquent intrinsèquement. Il s'agit alors de ne pas subir cette situation, d'en tirer parti, de transformer la désorientation en puissance.

De plus, et de ce fait, le mémoire est une expérience métamorphosante, un moment d'apprentissage protéiforme. En effet, il semble que le processus de fabrication du savoir et de production de la connaissance au sein du mémoire soit multiple : lire, rencontrer, écrire, réfléchir, douter, et recommencer, c'est apprendre au contact du terrain, creuser son sujet, mais aussi apprendre de soi, évoluer, si ce n'est grandir. Le mémoire est alors, à plusieurs titres, un terreau qui laisse éclore un-e chercheur-e. Pour y aboutir, il s'agit de parvenir à réunir les conditions permettant de neutraliser les différents enjeux induits par la production d'un mémoire de recherche et d'en faire des atouts, porteurs d'*empowerment*³, en les identifiant et en désamorçant les risques.

Ainsi, les perturbations potentielles liées à la création du mémoire de recherche proviennent dans un premier temps de l'expérience de recherche inédite qui transforme, à un moment donné, le parcours universitaire en confrontation. Dans un second temps, faire du travail émotionnel une force au sein du mémoire revient à accepter que le mémoire laisse des traces, qu'il ne laisse pas indemne. Le mémoire produit des émotions, mais les émotions produisent à leur tour le mémoire. Enfin, voir la réflexivité comme un antidote, comme une clef de la recherche permet d'accéder à une valorisation du travail universitaire et personnel mis en place dans la construction du mémoire.

COMPRENDRE LE BOULEVERSEMENT D'UNE PREMIÈRE EXPÉRIENCE DE RECHERCHE EN AUTONOMIE

La démarche de recherche se découpe en moments : le choix du sujet, la lecture, le terrain, l'écriture. Il s'agit d'apprendre à déconstruire, à déconnecter, pour comprendre. Il faut découvrir et chercher des perspectives polycentriques, et c'est une chose que je crois inédite dans un parcours universi-

³ L'*empowerment* est une notion récemment traduite en français par « empouvoirement » (ou « insertion » ou encore « autonomisation »). Les chercheur-e-s anglophones en sciences sociales l'utilisent depuis la fin des années 1970 pour désigner un processus d'acquisition ou de renforcement du pouvoir. Cette notion puise ses racines dans une vision philosophique donnant la priorité au point de vue des opprimés et dans la critique radicale du modèle de développement vertical des années 1970 (Calvès, 2009). Il s'agit pour les féministes d'un processus de transformation multidimensionnel qui permet de prendre conscience individuellement ou collectivement des rapports de domination qui marginalisent.

taire en France. Si un itinéraire universitaire classique laisse entrevoir ce qu'est la recherche en Licence, *via* quelques expériences sur le terrain la recherche reste pour les étudiant-e-s en fin de Licence une terre, encore en friche, et relativement obscure. Le Master de recherche donne des clefs pour comprendre la recherche dont le mémoire est un cas pratique. Il s'agit d'ouvrir et de franchir des portes, aux conséquences parfois inattendues. Pour autant, les pistes s'ouvrent et se referment, les étapes se franchissent au gré des aléas de la recherche, d'un cheminement individuel, personnel et universitaire, des émotions qui franchissent des montagnes.

Ainsi, le mémoire de Master est une recherche particulière dans un contexte particulier : il constitue la première réelle expérience de recherche en autonomie, où chaque étape et chaque avancée sont une découverte totale. Un mémoire, peut-être davantage que toute autre expérience de recherche, ne laisse pas indemne, car il est lourd d'enjeux et constitue la première expérimentation et la première preuve du caractère bouleversant de la recherche et de sa puissance. Cela permet de comprendre pourquoi le mémoire tend à être vécu plus intensément par les masterant-e-s. Dans cette conjoncture, l'évolution et la fabrication du mémoire influent sur les émotions et la routine quotidienne. L'accepter est un enjeu clef, d'autant que les relations sociales se jouent et se vivent avec les émotions. Les frontières sont poreuses entre la recherche académique que sont le mémoire et les va-et-vient du personnel et de l'intime.

ACCUEILLIR LA SUBVERSION ÉMOTIONNELLE

Pour faire un mémoire, il faut identifier ses attentes et ses désirs, mais aussi ses peurs et ses zones d'ombre. L'identification des désirs permet de cerner le sujet préféré, mais aussi l'angle pour l'aborder, le type de méthodologies voulues. De plus, un mémoire de géographie fait se confronter à certaines craintes : la peur de déranger pendant la pratique du terrain, la peur de changer d'avis, de virer de bord, la peur d'être *out of place*, ou la peur de ne pas faire de géographie par exemple. Ces peurs peuvent se transformer en frustration : la frustration de ne pas trouver ce que l'on cherche, de ne pas rencontrer les bonnes personnes... Or le terrain c'est le contact. Il s'agit d'être au contact des personnes, de l'espace, des pratiques. Se mettre dans cette situation de contact implique une sortie – même relative – de sa zone de confort ; et ce, quel que soit le terrain, puisque, de manière inédite, on habite un corps de chercheur-e. Pour mon terrain de mémoire, je me suis rendu compte que je parlais de manière différente et nouvelle à des personnes que je connaissais très bien, ou que je relisais mes propres pratiques et représentations de l'espace à la lumière de ce que je découvrais petit à petit. Car explorer le terrain et construire le mémoire fait aussi découvrir des choses sur soi. Ainsi, neutraliser ses craintes, prévoir et cerner l'écart potentiel entre les attentes et

la réalité rentre dans une démarche *empowering* de maturité multiforme et résonnante. Toutefois, le mémoire se construit dans un cadre universitaire qui ne parle que d'excellence. Or, les angoisses comme les échecs font partie intégrante de la recherche, se confronter à l'imprévu fait partie du travail de mémoire. L'accepter, et accepter ses émotions est, une partie importante du travail. L'étape du choix du sujet a été pour moi un moment difficile, de confrontation entre mes désirs de chercheuse et divers sentiments qui, sous le joug des rapports sociaux, se transforment en freins. Choisir ce sujet c'était refuser de rentrer dans le cadre qu'on avait prévu pour moi, et la rébellion me faisait peur. Au final, travailler sur les personnes non-hétérosexuelles s'est révélé être un accélérateur de liens sociaux : les personnes qui se sont éloignées de moi sont moins nombreuses que celles qui se sont rapprochées, et ces dernières sont de bien meilleure qualité.

C'est aussi la raison pour laquelle le mémoire constitue également une confrontation avec l'ego puisqu'il ne cesse de questionner le sentiment de légitimité ou d'illégitimité. Une remise en questionnement de la légitimité est attendue lorsque l'on effectue un travail inouï et extraordinaire pour soi, au sens propre de ces termes. Il s'agit donc de contrer tout sentiment d'illégitimité à faire de la recherche, à se mettre au contact du terrain, et à écrire sur un sujet.

TIRER PARTI DU TRAVAIL RÉFLEXIF

Or, le positionnement permet d'apprivoiser ces sentiments et ces situations de recherche. Commencer à écrire sur sa réflexivité gomme peu à peu toute impression d'illégitimité. Se replacer par rapport à sa recherche, expliciter son positionnement personnel, la manière dont s'est tissé le lien avec le positionnement scientifique éclaire et met en perspective tout le travail du mémoire, ses résultats autant que ses choix méthodologiques. En effet, la part personnelle dans la recherche est aussi ce qui rend le mémoire intéressant : montrer que le choix du sujet n'est pas anodin, qu'il n'a pas un sens, mais des sens très puissants. Ainsi, identifier la personne qui cherche éclaire la recherche. L'usage de la première personne traduit cette implication forcée du personnel : dire « je » c'est s'appuyer sur une personne et une posture qui définissent le positionnement et la réflexivité, pour découvrir l'endroit où vont se croiser les récits personnels et conceptuels. Cela vient aussi recouper la notion de responsabilité de celle ou celui qui produit la recherche.

Le plus grand écueil que j'ai rencontré pendant mon travail de mémoire est la manière de répondre à la question suivante : comment éviter de reproduire dans ma recherche, les rapports de domination que mon mémoire veut dénoncer ? Par exemple, pour moi, l'appellation non-hétérosexuel-le-s reste problématique. C'est une appellation que j'ai choisie pour mon mémoire, faute de mieux. Elle semblait pouvoir permettre de se situer au-delà des ca-

tégories, comme la boîte la plus large possible. « Non-hétérosexuel-le-s » c'est une non-catégorie, ou plutôt une catégorie en creux, parce qu'il est moins difficile de se définir par rapport à ce que l'on n'est pas, plutôt que par rapport à ce que l'on est. Néanmoins, ce terme inscrit dans mon travail, dans la recherche, dans le texte et dans le langage une binarité inébranlable. Or, mon mémoire est construit sur un socle théorique qui ambitionne de démonter cette construction sociale, et même, il se veut vecteur militant de cette idée. Pour sortir de l'inconfort de cette situation j'ai décidé d'excaver et de dévoiler mon positionnement. J'ai travaillé longuement l'explicitation de mon positionnement, et je me suis rendu compte que les postures personnelles et scientifiques communiquent via un sas qu'est la recherche de réflexivité. Le sas entre posture personnelle et posture scientifique permet à la personne du/de la chercheur-e de faire ainsi transition entre le terrain et les notes, entre le vu et l'interprétation. J'ai donc développé au cours de l'écriture un récit réflexif que j'ai travaillé, et j'ai aussi voulu qu'elle s'incarne sur le terrain, pour me voir dans ma méthodologie, et permettre aussi un réel engagement théorique. J'ai ajouté aux parcours commentés nocturnes que j'ai effectués avec les enquêté-e-s mon propre parcours commenté. J'ai été très déroutée par le fait de mener mon parcours commenté et par les réflexions qui en sont ressorties. Après une longue période passée à éviter d'y penser, j'ai finalement décidé de retranscrire mon expérience de manière brute et très transparente. Faire ce choix c'était se livrer, c'était admettre et exposer largement mes appréhensions et mes limites ; il s'est révélé être une véritable libération et un moyen d'*empowerment* dans l'institution. J'ai, en effet, fait le choix d'un sujet résolument politique et foncièrement personnel. Ce sujet venait de mes entrailles, exigeait de moi que j'aie du cran. Il s'agissait de transgresser l'histoire, de me prouver qu'il y avait autre chose que la peur, et que pour cela, la science est un outil. C'est une épreuve personnelle évidente ainsi qu'une épreuve scientifique et universitaire épineuse. Pour autant, elle a été une réponse et une ressource. Elle a changé ma vie, m'a permis d'effectuer de grands pas en avant dans la gestion d'un traumatisme. Travailler sur la réflexivité peut ainsi résoudre les problèmes, à la condition toutefois de se détacher, de gérer les distances entre sa vie personnelle et son sujet, entre le sujet et l'objet.

Ainsi, cette place importante accordée au positionnement est un des caractères les plus transformateurs du mémoire. Le sentiment de solitude et de vulnérabilité est rapidement surpassé par le constat d'*empowerment* qu'il débloque ; d'autant que cela résout aussi mécaniquement tous les nombreux questionnements autour de la légitimité. Affronter et creuser jusqu'à épuisement le positionnement est une ressource, un moyen d'éviter la peur. Ainsi, construire un mémoire c'est accepter de se confronter à soi, pour changer et faire grandir l'individu et l'universitaire.

Le processus de construction du mémoire est métamorphosant à plus d'un titre. Le mémoire m'a changée parce qu'il m'a apporté tout un bagage scientifique, mais aussi parce qu'il m'a permis d'avancer, de gérer mes émotions et mes souvenirs. La construction du mémoire m'a aussi fait porter des lunettes féministes, attentives à la bienveillance, que je n'enlèverai jamais. Les entretiens m'ont rendue sensible à la posture de l'alliée et au *care* (Prieur, 2015) : l'adoption d'une position d'écoute bienveillante et horizontale, attentive au consentement m'a fait acquérir des notions dont je n'avais pas conscience auparavant, et que je trouve aujourd'hui essentielles.

Je suis d'ailleurs en train de parler d'une chose que je suis en train de faire : l'expérience incongrue de mettre en mots une rétrospective critique sur une expérience universitaire. Ce travail en temps réel me permet, au moment même où je parle, de lire les choses différemment, de révéler de nouvelles analyses possibles, de poser de nouvelles questions, et donc d'apprendre encore. Le mémoire est une expérience d'apprentissage et de maturité sur le long terme qui dépasse son propre cadre. C'est un enjeu pour soi et le pari d'aller d'une réflexion pour soi à une réflexion pour les autres.

Le mémoire fait changer et continue de le faire : il s'agit d'accepter que l'on soit toutes et tous dans un état constant de transformation. Au final, le lien entre mémoire, construction personnelle et connaissance de soi-même permet de comprendre que faire un mémoire, c'est apprendre des choses sur soi. Faire un mémoire de recherche, et à plus forte raison un mémoire de géographie, c'est faire l'expérience que la recherche change la vie.

BIBLIOGRAPHIE

BLANCHET P., 2009, « La réflexivité comme condition et comme objectif d'une recherche scientifique humaine et sociale », *Cahiers de sociolinguistique* n° 14, p. 145-152.

BOURDIEU P., 2001, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 240 p.

CALVÈS A.-E., 2009, « "Empowerment" : généalogie d'un concept clé du discours contemporain sur le développement », *Revue Tiers Monde*, n° 200, vol. 4, p. 735-749.

CRANG M., 2005, « Qualitative methods (part 3): there is nothing outside the text? », *Progress in human geography*, n° 29, p. 225-233.

CRENSHAW K., 1989, « Demarginalizing the intersection of race and sex: a black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics », *Critique University of Chicago Legal Forum*, vol. 1989, n° 1, art. 8, p. 139-167.

DUPONT L., 2014, « Terrain, réflexivité et auto-ethnographie en géographie », *Géographie et cultures*, n° 89-90, p. 93-109.

ENGLAND K., 1994, « Getting personal: reflexivity, positionality, and feminist research », *The professional geographer*, vol. 46, n° 1, p. 80-89.

GELINAS PROULX A., RUEST-PAQUETTE A.-S. SIMOES FORTE L. A., FALLU C., BARTOSOVA L., COTNAM-KAPPEL M., 2012, « La réflexivité : exercice pédagogique et outil d'accompagnement aux cycles supérieurs », *Revue internationale de pédagogie de l'enseignement supérieur*, n° 28-2, 25 p. <<http://journals.openedition.org/ripes/672>>

PATUREL D., 2008, « L'implication au cœur d'un processus de recherche », *Pensée plurielle*, n° 19, p. 51-61.

POPOVENIUC B., 2014, « Self reflexivity. The ultimate end of knowledge », *Social and Behavioral Sciences*, n° 163, p. 204-213.

PRIEUR C., 2015, *Penser les lieux queers, entre domination, violence et bienveillance. Étude à la lumière des milieux parisiens et montréalais*, thèse de doctorat en géographie, sous la dir. de L. Dupont, Université Paris Sorbonne, 515 p.

SULTANA F., 2007, « Reflexivity, positionality and participatory ethics: negotiating fieldwork dilemmas in international research », *ACME*, n° 6, p. 374-385.

ET SI MON MÉMOIRE N'INTÉRESSAIT QUE MOI ?

ASSUMER SON SUJET DE MÉMOIRE OU LA PEUR CONSTANTE DE L'ILLÉGITIMITÉ

Julie BIDI

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)*

*Diplôme universitaire en Littérature pour la
Jeunesse (Université Paris Ouest-Nanterre)*

julie.bidi@gmail.com

Pour certains, choisir un sujet de mémoire est une entreprise laborieuse, pour d'autres, au contraire, c'est presque une évidence. Je fais partie de cette deuxième catégorie : ceux qui suivent une trajectoire linéaire, c'est-à-dire ceux pour qui le mémoire est l'aboutissement d'un projet initial. Après une double Licence histoire-géographie, je manifestais déjà l'envie de faire une recherche géographique portant sur la littérature de jeunesse. Dès lors, afin de réaliser ce projet, je me suis presque naturellement dirigée vers un Master mettant la géographie culturelle au premier rang. Dès le début, les enseignants du Master GAELE, spécialité culture, politique, patrimoine proposé par l'Université Paris Sorbonne, ont tout de suite accepté et témoigné un véritable enthousiasme pour mon projet de recherche. Parallèlement à ma première année de Master, j'ai suivi et obtenu un Diplôme Universitaire de Littérature Jeunesse à l'université Paris X Nanterre. Les cours dispensés par cette formation ne s'inscrivaient pas directement en lien avec la géographie, mais me permettaient d'appréhender la littérature de jeunesse sous un angle analytique en me fournissant des bases de connaissances dans ce domaine.

Soutenu en juillet 2017, mon mémoire de fin d'étude porte sur les représentations cartographiques dans les albums jeunesse. Le choix d'un tel sujet est le fruit d'un intérêt personnel affirmé pour la littérature de jeunesse mais aussi d'une fascination pour les cartes géographiques. Basé sur l'analyse de cinquante et une cartes extraites d'albums iconotextuels narratifs, mon travail de recherche s'interroge sur le statut des représentations cartographiques insérées dans les albums jeunesse. Véritables récits iconiques d'espaces, les cartes jeunesse permettent à l'enfant de s'appropriier les territoires de l'album tout comme elles témoignent des modes d'appropriation de l'espace et de territorialisations. Les héros prennent possession d'un espace que la carte va matérialiser. Bien plus que de simples représentations spatiales, elles sont de véritables illustrations de l'« habiter » des protagonistes. Tout comme elles vont aider le personnage à se construire, elles participent à la construction de la pensée spatiale chez les enfants. Lecteurs et auteurs partagent alors des modes d'habiter. Les représentations cartographiques dans les

albums pour enfants, en participant à la formation du capital spatial des enfants, leur donnent des clés pour se structurer dans l'espace. Les cartes offrent des possibilités plastiques tout comme elles permettent des dérives fonctionnelles, ce qui ne manque pas de séduire les artistes jeunesse qui peuvent alors détourner les procédés cartographiques pour faire des cartes jeunesse de véritables illustrations à la frontière entre cartographie et dessin artistique.

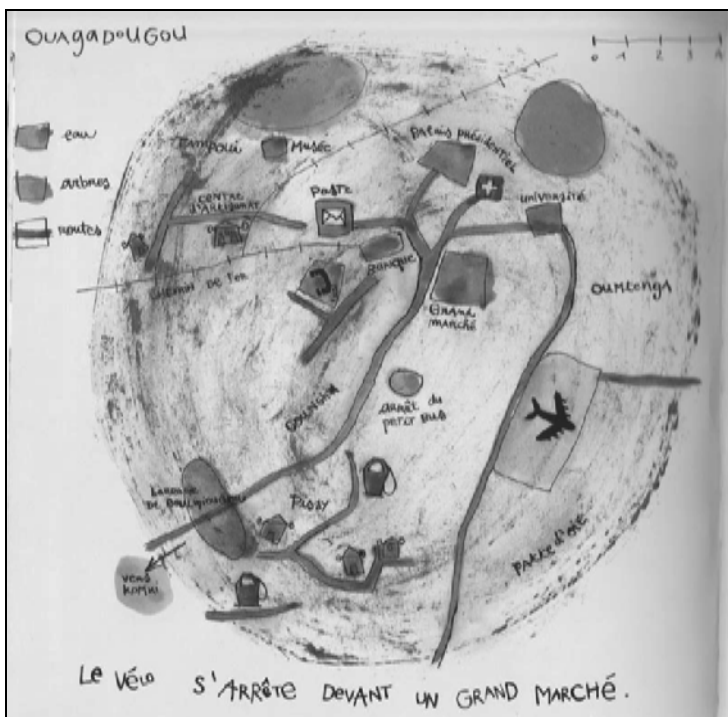


Figure 1 – Exemple d'une carte jeunesse

Source : Véronique Vernet, *Cocorico Poulet Piga*, 1999, p. 20

Mon expérience de mémoire se traduit par un questionnement constant sur la légitimité de mon sujet de recherche. Du choix du sujet jusqu'à la soutenance, je me suis constamment demandé si mon mémoire pouvait intéresser quelqu'un d'autre que moi. Le présent article se propose de revenir sur mes doutes en tant que jeune chercheuse et plus particulièrement sur cette question de la légitimité d'un sujet de recherche sortant de l'ordinaire. Dans un premier temps, je reviendrai sur ma posture de chercheuse mais aussi et avant tout de passionnée de littérature de jeunesse. Puis, une deuxième partie sera l'occasion d'évoquer les difficultés de travailler en tant que géographe sur un terrain d'étude qui ne s'inscrit pas spatialement.

LE « JE » DANS LA RECHERCHE

L'exercice du mémoire est particulièrement enrichissant et stimulant car il offre la possibilité de travailler sur un sujet de notre choix : un sujet qui peut réellement nous passionner et aller au-delà de la simple curiosité ou du simple intérêt. Ainsi, travailler sur un sujet pour lequel on témoigne un véritable attachement nécessite une réflexion sur sa posture et son positionnement en tant que chercheur.

« [...] le terrain n'existe pas sans l'individu qui l'observe. Il dépend de celui qui l'appréhende, de sa culture, de son histoire, de son éducation ; à peine perçu, il est déjà construit, façonné, délimité, théorisé [...] il nécessite, dès qu'on l'approche, de prendre en compte simultanément ses caractères objectifs et subjectifs. Son caractère objectif dépend directement de sa matérialité, et sa nature subjective dépend de l'expérience individuelle, que celle-ci situe sur un plan sensible, affectif ou symbolique. » (Vicillard-Baron, 2006, p. 133)

L'objectif premier visé en écrivant mon mémoire était de montrer que la littérature de jeunesse mérite d'être légitimée au même titre que la littérature « classique », dans une perspective d'analyse géographique. En prenant pour objet d'étude les albums jeunesse, thème marginal de la recherche universitaire, je voulais montrer que ces derniers peuvent être de vrais supports pour une étude sérieuse et qu'ils peuvent éclairer à la fois sur la façon dont les enfants pensent l'espace et sur celle dont les adultes pensent l'espace pour les enfants. En partant du postulat que la littérature de jeunesse véhicule des représentations spatiales que les enfants s'approprient, je me plaçais dès lors du côté de ceux qui reconnaissent déjà les nombreuses qualités de la littérature de jeunesse. Mon regard sur les albums était – et est toujours – celui d'une passionnée pour qui cette littérature n'a pas à prouver son intérêt. Indéniablement cet attachement pour la littérature de jeunesse s'est ressenti à la fois dans la manière dont je me suis confrontée à mon terrain mais aussi dans la manière où j'ai exposé les résultats de ma recherche. Mon mémoire est le fruit d'une passion individuelle pour la littérature jeunesse mais il est aussi en quelque sorte le résultat d'un militantisme éventuel dans la mesure où ma volonté était de la faire reconnaître comme digne d'intérêt. Dans la constitution du corpus d'albums analysés, mais aussi dans les choix méthodologiques opérés, mon affect et mon expérience en littérature de jeunesse sont indéniablement rentrés en ligne de compte.

« En effet, familiarisée dès mon plus jeune âge à la littérature de jeunesse, certains auteurs ou illustrateurs ont pour moi déjà gagné leurs lettres de noblesse au sein de la littérature de jeunesse, et c'est donc instinctivement que je me suis tournée vers des auteurs et illustrateurs dont je reconnaissais déjà la grande qualité de leurs œuvres. » (Bidi, 2017, p. 47)

La question de la légitimité de ma recherche s'est alors posée : un travail fait avec passion peut-il être objectif ? Face à cette première interrogation sur la légitimité de ma recherche, j'ai dans un premier temps fait le choix de me maintenir à distance de mon objet d'étude afin d'adopter une posture objective. Le premier écueil possible en analysant les représentations cartographiques dans les albums était de ne pas suffisamment se détacher de l'affect qu'elles présupposent et c'était là ma principale crainte. L'idée était alors d'étudier les cartes jeunesse sans y faire intervenir des éléments affectifs ni des facteurs personnels liés à mon intérêt pour cette littérature enfantine. La méthode retenue pour l'analyse des cinquante et une cartes jeunesse composant mon corpus d'étude a dès lors privilégié l'aspect quantitatif afin de tenter d'échapper à des interprétations trop empreintes d'une dimension personnelle. Ainsi, j'ai dans un premier temps décrit les représentations cartographiques via la collecte de données numériques : fréquence d'apparition d'éléments sur les cartes (eau, forêt, protagoniste, route...), nombre de cartes avec une légende, type d'espace représenté... Ce premier temps m'a permis de récolter des données chiffrées mettant à jour des invariants représentés sur les cartes jeunesse. Or, il faut rappeler que les cartes jeunesse sont des productions artistiques fortement teintées d'une valeur esthétique. Elles doivent tout aussi bien plaire à celui qui les fait, qu'aux enfants à qui elles sont destinées et aux adultes qui participent à l'acte d'achat des albums. Comme toutes productions artistiques, ces dernières font appel aux sens de ses récepteurs. Or la question du beau, de ce qui plaît ou non est subjective et dépend avant toute chose d'un jugement personnel propre à chacun-e. Dès lors, sans analyse, les données chiffrées recueillies n'apportaient aucune piste d'interprétation et ne présentaient que peu d'intérêt.

« La pure description quantitative d'un corpus est un garde-fou rassurant pour la scientificité de l'approche ; cependant, toute plus-value intellectuelle implique une analyse qui, pour approfondir les niveaux de réflexion, devra sans doute faire appel à des critères d'ordre qualitatif [...] » (Comby *et al.*, 2016, p. 170)

Plutôt que de parler d'une opposition entre méthode quantitative et qualitative, il faut voir les deux approches comme complémentaires. Les méthodes qualitatives, telles que les entretiens ou les *focus groups* offrent la possibilité d'interpréter les données chiffrées tirées des méthodes quantitatives ; et ainsi permettre de gagner en profondeur dans l'analyse de l'objet d'étude. Une stricte analyse quantitative des cartes jeunesse ne présentait que peu d'intérêt dans la mesure où ces dernières sont de véritables œuvres d'art dont il ne faut exclure ni l'esthétique ni la subjectivité de ses créateurs. Les représentations cartographiques dans les albums jeunesse sont avant tout le fruit de divers ressentis : celui du créateur, de la créatrice et celui des enfants. Ainsi, ce n'est pas nécessairement ce qui va être numériquement le plus important qui va interpeller l'œil des enfants. La façon dont ils vont recevoir et lire les

cartes échappe à la quantification. Plutôt que de faire office de véracité, le quantitatif va venir étayer des intuitions en leur apportant plus de crédit. Dès lors j'ai réalisé de l'impossibilité pour le chercheur de se maintenir totalement à distance de son objet d'étude surtout lorsque ce dernier résulte d'une passion. Ainsi il est nécessaire de remettre en question l'« *absolu de l'objectivité* » (Dupont, 2014, p. 107). Le mémoire est le fruit d'un chercheur qui doit assumer sa posture et son positionnement.

LA PEUR D'UNE ÉTUDE NON-PRISE AU SÉRIEUX

Une fois le problème de la légitimité de ma recherche en tant que passionnée de littérature de jeunesse résolu, j'ai dû faire face au problème de la légitimité de mon sujet d'étude. Le risque pris en faisant un travail sur les albums jeunesse était que l'objet d'étude ne soit pas reconnu comme digne d'intérêt et de fait que l'étude ne soit pas considérée comme sérieuse. Si je croyais en mon sujet de mémoire, je ne pouvais néanmoins m'empêcher d'imaginer qu'il pourrait peut-être paraître frivole pour ses lecteurs. La frivolité, c'est ce qui est futile, jugé peu important. Alors que certains de mes camarades traitaient de sujets tels que la radicalisation, les *smart cities*, ou la reconstruction patrimoniale à Sarajevo, j'avais l'impression de proposer un sujet paraissant bien dérisoire voire presque inintéressant. D'autre part, travailler sur les représentations cartographiques dans les albums jeunesse, c'est se pencher sur le monde de l'enfance. Dès lors, la connotation sérieuse légitimement accordée à un sujet de mémoire pouvait, dans mon cas, n'être pas crédibilisée par l'appartenance de ce dernier au monde enfantin. De plus, les enquêtes sont des enfants, ce qui peut poser des problèmes notamment dus au fait qu'une idée largement répandue voudrait que plus les enfants sont jeunes, plus l'enquête est difficile que ce soit d'un point de vue méthodologique ou éthique. Il est indéniable que faire une recherche avec des enfants nécessite de prendre en compte les spécificités liées au jeune âge des sujets. Prendre en compte la parole et les impressions d'un jeune public comme supports d'analyse, c'est accorder du crédit et une importance scientifique à des sujets jeunes et en pleine construction identitaire. Les cartes offrent des possibilités plastiques tout comme elles permettent des dérives fonctionnelles, ce qui ne manque pas de séduire les artistes jeunesse qui peuvent alors détourner les procédés cartographiques pour faire des cartes de véritables illustrations à la frontière entre cartographie et dessin artistique. Travailler sur ces supports artistiques laissant une grande place à l'imaginaire et pouvant paraître simples m'inquiétait dans la mesure où je craignais que les lecteurs ne puissent aller au-delà de ces premières impressions. Les cartes jeunesse peuvent s'affranchir des codes cartographiques : non-respect des proportions, des couleurs conventionnelles, et à ce titre, seraient-elles prises aussi au sérieux ?

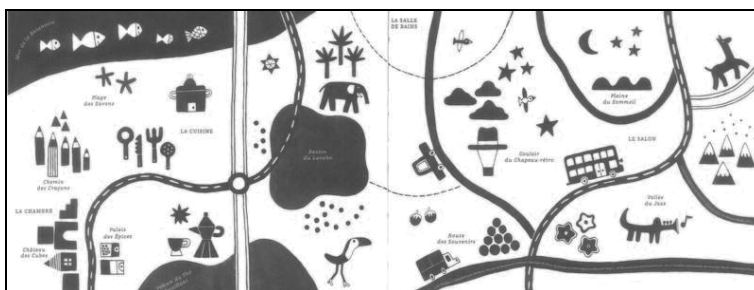


Figure 2 – **Un dessin cartographique s'affranchissant des codes cartographiques traditionnels**

Source : Florie Saint Val, *Mon voyage dans la maison [excipit]*, 2011, éditions MeMo.

En prenant pour objet d'étude les albums jeunesse, support marginal de la recherche universitaire, il allait de soi que je devrais prouver que ces derniers étaient davantage que de simples livres illustrés pour enfants. Véritables médias combinant texte et illustrations invitants de fait à une lecture croisée, ces derniers créent de l'espace. L'enjeu était alors de proposer une analyse qui aille au-delà de l'anecdotique et de la description. En travaillant sur ces cartes, j'avais constamment la crainte de ne pas aller plus loin que ce que les images montraient déjà et de me contenter de faire un simple exposé de mon corpus. Dès lors, j'ai voulu multiplier les méthodes d'analyse des cartes jeunesse. Ainsi dans mon mémoire, j'ai combiné une analyse des représentations cartographiques dans les albums, une mise en confrontation des cartes avec des enfants, et des discussions avec des auteur-e-s-illustrateur-trice-s. Toutes aussi intéressantes furent-elles, je peux néanmoins dire *a posteriori* que cette multiplication des techniques d'analyse est révélatrice de ma peur que les lecteurs trouvent mon sujet frivole. Avec le recul aujourd'hui, je ne pense pas que toutes les méthodes employées pour légitimer mon propos aient été utiles. Par exemple, j'ai mené une séquence avec une classe de CE1 afin de recueillir les paroles, les impressions, les questionnements que les enfants pouvaient formuler en regardant des cartes issues des albums que j'ai pu collecter. Toutes les réactions spontanées qu'ils ont eues en voyant une carte jeunesse m'ont éclairée sur la façon dont ils reçoivent et comprennent les représentations cartographiques que les adultes, auteurs ou illustrateurs leur donnent à voir. J'ai aussi, lors de cette séquence, demandé aux élèves de produire leurs propres cartes afin de mettre en confrontation productions cartographiques enfantines et productions cartographiques pour des enfants. Avec le recul, je constate aujourd'hui que cela n'était pas nécessaire et m'a en quelque sorte éloignée de mon sujet initial qui était d'analyser les cartes tirées des albums jeunesse. À vouloir multiplier les méthodes d'analyse le risque encouru est de récolter trop de matériel et donc de demeurer dans des analyses superficielles des différents résultats obtenus.

Le problème de la légitimité de mon sujet était inextricablement relié au fait que je travaillais sur un terrain que j'ai moi-même mis du temps à reconnaître comme géographique. Alors que la plupart de mes camarades de promotion quittaient progressivement la bibliothèque pour partir à la découverte puis à la conquête de leur terrain d'étude, mon cas était différent : je devais me confronter à un terrain qui ne pouvait être délimité spatialement. Dès lors, j'ai longtemps pensé que je n'avais pas de terrain à proprement parler dans la mesure où il ne nécessitait aucun déplacement physique. Je n'ai alors eu de cesse que de vouloir justifier l'absence d'ancrage spatial de mon terrain. Davantage que de convaincre mes lecteurs, cette recherche incessante de justifications donnait ainsi l'impression de n'être moi-même pas convaincue de la pertinence et de la légitimité de mon terrain. Il est possible de faire un mémoire géographique sur un sujet ne nécessitant pas de déplacement physique dans un lieu. Si justifier le choix de son terrain est une étape incontournable dans son mémoire, il faut le faire non pas en exprimant ses craintes mais davantage en exposant, justifiant et assumant pleinement ses choix. Mon mémoire s'inscrit dans la discipline géographique malgré l'absence de terrain localisé dans la mesure où les albums jeunesse, en proposant aux enfants des représentations, constituent un des médias de masse par lequel ces derniers découvrent le monde. En faisant appel aux albums jeunesse vus comme des objets culturels pouvant éclairer sur la façon dont les enfants pensent l'espace et sur celle dont les adultes pensent l'espace pour les enfants, mon sujet s'inscrit dans une géographie culturelle qui place les perceptions de l'homme et ses représentations au cœur de la discipline.

Mon intérêt à la fois pour la littérature de jeunesse et la géographie s'accompagnait de la crainte d'inscrire davantage ma recherche dans une perspective littéraire que géographique. Si au départ j'ai naïvement pensé que parler de représentations cartographiques suffirait à inscrire mon mémoire dans le domaine de la géographie, j'ai par la suite compris que cela ne suffisait pas. L'enjeu de mon travail était alors double : il devait pouvoir intéresser un spécialiste de littérature de jeunesse par son côté géographique ; tout comme il devait interpeller un géographe par l'originalité du support d'étude. Cette crainte de ne pas pouvoir réussir à atteindre ces deux objectifs a été inhérente tout au long de ma recherche et a perduré jusqu'au moment de la soutenance.

L'exercice du mémoire est particulièrement enrichissant car il permet de s'investir dans un champ de recherche voulu et pour lequel le jeune chercheur peut témoigner un véritable attachement. Plus que dans tout autre travail universitaire, l'étudiant met un peu de sa personne, de ses idéaux dans ce devoir. Dès lors que la possibilité est donnée de faire « ce que l'on veut, ce que l'on aime » le risque de ne pas intéresser, d'être le seul à trouver son sujet intéressant est omniprésent. Ainsi toute rédaction de mémoire, et d'autant plus lorsque ce dernier a été fait avec passion, s'accompagne selon

moi d'un sentiment d'incertitude. Le mémoire, c'est à la fois un sujet choisi et défendu par un étudiant et l'évaluation d'un travail de recherche qui ne tourne pas à l'évaluation de la personne du chercheur : ce que l'on produit n'est pas ce que l'on est. La question de la légitimité se pose à un moment ou un autre et d'autant plus lorsque le sujet abordé sort de l'ordinaire. En soutenant un mémoire sur les cartes jeunesse, j'ai conscience de présenter un sujet pouvant paraître frivole et désuet. Si dans un premier temps, mon principal souci était d'assurer une scientificité à mon propos, je ne parvenais pas de cette façon à retrouver ce qui m'intéressait dans les œuvres pour enfants, c'est-à-dire une simplicité, une spontanéité et une forte dimension esthétique. Paradoxalement, j'ai pendant longtemps eu du mal à reconnaître la légitimité de mon travail dans le cadre d'un mémoire de géographie. Mais j'ai finalement pris conscience que simplicité ne voulait pas dire stupidité et qu'un travail géographique porté sur un objet artistique ne s'opposait pas à rigueur scientifique. Plutôt que de cacher la dimension artistique et enfantine de mon sujet, j'ai fait le choix de l'assumer et de le revendiquer. Davantage que de craindre sans cesse un manque de reconnaissance ou de légitimité, l'important est d'exposer clairement ses choix à son lectorat et de les assumer.

BIBLIOGRAPHIE

BIDI J., 2017, *Les représentations cartographiques dans les albums jeunesse*, mémoire de Master 2 GAELE, Culture, Politique, Patrimoine, Université Paris Sorbonne, 164 p. [non publié]

COMBY É., MOSSET Y., DE CARRARA S. (dir.), 2016, *Corpus de textes : composer, mesurer, interpréter*, Lyon, ENS Éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps », 192 p.

DUPONT L., 2014, « Terrain, réflexivité et auto-ethnographie en géographie », *Géographie et cultures*, n° 89-90, p. 93-109.

VIEILLARD BARON H., 2006, « Entre proximité et distance, quelle place pour le terrain ? », *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 20 p.

ENQUÊTEURS ET ENQUÊTÉS EN DANGER RÉFLEXIONS MÉTHODOLOGIQUES ET ÉTHIQUES À PARTIR DE L'EXPÉRIENCE DE DEUX « TERRAINS À RISQUE »¹ : LES VILLES DU CAIRE ET D'AMMAN POST-PRINTEMPS ARABES

Laura MONFLEUR

Master Sciences des Territoires-Géoprisme

(Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

lauramonfleur@dbmail.com

Diplômée d'un Master de recherche en géographie, je m'intéresse aux pratiques spatiales et à leur contrôle par le pouvoir politique dans les espaces publics des villes arabes. Cet intérêt, renforcé par l'apprentissage de l'arabe, a motivé deux de mes enquêtes de terrain. L'une de ces enquêtes a été conduite au Caire en 2014 et en 2015 et porte sur les dynamiques de sécurisation gouvernementale et militaire dans le centre-ville. L'autre a été menée en 2016 et porte sur les manifestations à Amman, plus particulièrement celles des étudiants de l'Université de Jordanie (UJ). Amman est un espace périphérique des Printemps arabes², dans les pratiques et dans les imaginaires. Les manifestations de rue, rassemblant cependant de nombreux Jordaniens entre 2011 et 2013, n'ont pas abouti à un changement de régime comme en Égypte. Néanmoins, ces deux capitales ainsi que les deux types d'espaces étudiés, respectivement les espaces centraux et les espaces universitaires, ont pour point commun d'être aussi bien des théâtres de contestations politiques que des espaces de représentation et d'exercice d'un pouvoir politique auto-

¹ Notons que les risques évoqués ici ne sont pas uniquement des spécificités des pays arabes ou encore des pays dits « en développement » et que certains des questionnements menés dans cet article pourraient être conduits dans le cadre de travaux de recherche portant sur d'autres espaces. Ces risques sont néanmoins l'objet de représentations spécifiques aux terrains étudiés et aux contextes des enquêtes.

² Les « Printemps arabes » constituent l'ensemble des contestations menées dans les pays arabes à partir de décembre 2010. Cette expression est néanmoins à utiliser avec précaution. Elle regroupe des situations hétérogènes dont les temporalités et les spatialités sont différentes selon les pays. Ces contestations comprises principalement entre 2011 et 2013 doivent être replacées dans une temporalité plus longue en lien avec les contestations précédentes. En Égypte, dès 2005, le mouvement Kefaya [« Assez »] mène des contestations contre le régime par le biais de manifestations. De plus, cette expression fait souvent référence aux cas extrêmes auxquels les médias et les chercheurs se sont tout d'abord intéressés telles que les révolutions égyptiennes et tunisiennes qui ont mené à un changement de régime ou les contestations syriennes, libyennes et yéménites qui ont abouti à des guerres civiles. Dans d'autres pays, des manifestations de grande ampleur ont aussi eu lieu et ont conduit à des répressions ou à des réformes comme en Jordanie, en Algérie, au Maroc ou au Bahreïn.

ritaire renouvelé après ces contestations (Larzillère, 2013 ; Abaza, 2013 ; Gregory, 2013).

Des réticences venant de mon cercle de proches et du cercle universitaire ont accompagné ce choix. Le Moyen-Orient est vu comme une « poudrière » (Singerman & Amar, 2006) du fait du terrorisme, des instabilités politiques et de la violence d'État. Cette représentation s'est renforcée avec les révolutions de 2011. En Égypte, la révolution de 2011 n'a pas constitué uniquement un processus pacifique de réappropriation politique des espaces publics et de démocratisation des institutions. Il s'agissait également d'une « lutte des places » (Stadnicki, 2014) et d'une « guerre urbaine » (Abaza, 2014) entre les révolutionnaires et les forces de sécurité. Cette révolution a conduit à une période d'instabilité politique durant laquelle deux régimes autoritaires ont été renversés, celui de Hosni Moubarak en février 2011 et celui de Mohammed Morsi en juillet 2013. L'arrivée au pouvoir des militaires en 2013 et l'élection d'Abdel Fattah el-Sissi en 2014 se sont accompagnées d'un renforcement de la répression des opposants politiques. À Amman, toute opposition est réprimée et l'expression politique est très contrainte. Entre 2011 et 2013, certaines manifestations ont été réprimées. Ces discours et événements m'ont fait remettre en question la possibilité d'enquêter dans ces terrains. Contrairement aux chercheurs « qui n'osent plus chercher » (Becker, 2011) ou aux laboratoires de recherche qui ne donnent plus les autorisations pour aller sur ces terrains, le caractère risqué de mes terrains n'a pas été dissuasif dans mon cas et a plutôt renforcé la pertinence de mes sujets de recherche. J'ai pu terminer mes enquêtes qui ont abouti à deux mémoires de Masters 1 et 2 (Monfleur, 2015 ; 2016). Néanmoins, l'impression d'être une chercheuse « en danger » (Agier, 1997 ; Boumaza & Campana, 2007) m'a accompagnée dans toutes les étapes de mes travaux de recherche, de la préparation du terrain à la rédaction d'un écrit scientifique. Cet article vise à restituer de manière sensible et personnelle ces expériences de terrain influencées par la confrontation à un terrain perçu et vécu comme risqué.

Il s'agit tout d'abord de définir les spécificités de ces risques selon les espaces. Quels sont ces risques et à quels espaces sont-ils attachés ? Cet article vise ensuite à expliciter ma « politique du terrain » (Olivier de Sardan, 1995). Comment mettre en place une méthodologie d'enquête qualitative rigoureuse lorsque le chercheur est limité dans sa pratique de recherche ? Enfin, je n'étais pas la seule à être en danger. Les enquêtés sont aussi les cibles de menaces terroristes ou de répression politique. Comment dévoiler des mécanismes sociaux et spatiaux de contestation du pouvoir politique, au contrôle militaire et policier sans toutefois remettre en cause la sécurité des enquêtés ? Cet article est donc l'occasion de mener une approche éthique des pratiques d'enquête.

LE CAIRE ET AMMAN : DES TERRAINS À RISQUES ?

Le terrorisme : des représentations alarmantes et globalisantes

Le Moyen-Orient est considéré comme une région dangereuse du fait des attaques terroristes. La perception d'un risque terroriste en Égypte a été amplifiée après la déclaration du ministère des Affaires étrangères français, en septembre 2014, à la suite de la décapitation d'un Français pour l'État islamique en Algérie. Ce ministère conseillait aux ressortissants français de renforcer leur vigilance dans de nombreux pays dont l'Égypte et la Jordanie. Des cartes sont apparues dans la presse montrant les pays déconseillés. En Jordanie, les attentats de 2005 contre des hôtels de luxe à Amman sont dans tous les esprits. Durant mon séjour, des raids ont été menés à Irbid, une ville au nord-ouest d'Amman, contre des personnes affiliées à Daesh. Les médias contribuent au façonnement de représentations alarmantes et globalisantes des pays arabes comme en témoigne la figure 1. Ces représentations reposent en particulier sur une vision orientaliste de ces pays qui diabolise la figure de l'Arabe et l'Islam (Saïd, 1978).



Figure 1 – Murs de béton bloquant la rue pour protéger l'ambassade américaine dans le quartier de Garden City au Caire. On pourra remarquer la présence de militaires assis. Source : L. Montfleury, 2014.

Ce risque a eu des conséquences sur la manière dont ces pays sont appréhendés dans le domaine scientifique français. Je n'ai eu une autorisation de recherche de la part de mon institution de rattachement que pour le Caire et Amman. En effet, le Caire et Amman, en tant que capitales, sont jugées plus sûres que les régions périphériques. Ces dernières sont périphériques d'un point de vue spatial, étant à la frontière de pays en guerre comme la Libye ou la Syrie. Elles le sont également d'un point de vue politique et touristique, la sécurité par le pouvoir politique étant moins assurée comme au Sinaï où la

situation politique et sécuritaire est instable. Si les représentations de la sphère scientifique dessinent une géographie du risque dans ces pays plus fine en distinguant le degré de risque selon les régions, elles ne constituent pas moins un découpage résultant d'une distance cognitive et spatiale à la réalité du terrain. Le Caire reste par exemple un espace où des attentats se produisent notamment du fait de la présence des institutions politiques. Au contraire, Amman semble plus sûr, les derniers attentats notables datant de 2005.

Ma pratique du terrain a permis de résorber ces images globalisantes et alarmantes. J'ai pu pratiquer les espaces du Caire et d'Amman quotidiennement pour réaliser des activités ordinaires (aller boire un café, faire ses courses, etc.), loin des images catastrophiques et dramatisantes de villes chaotiques et dangereuses. Je ne me suis donc pas sentie constamment en danger ou menacée. La présence d'interlocuteurs privilégiés – chercheurs, urbanistes, autres étudiants – a été une manière de relativiser les difficultés attendues au début de mon séjour. Ils ont su m'apporter une connaissance du Caire et d'Amman qui dépasse le portrait que les médias et la sphère scientifique française peuvent en faire.

La violence aux personnes après 2011 à Amman et au Caire

En Égypte, la révolution de 2011 a constitué une rupture dans la situation sécuritaire (Nagati & Stryker, 2013 ; Stadnicki, 2014), les forces de l'ordre s'étant retirées des rues dès janvier 2011. Cette période d'instabilité a provoqué une hausse de l'insécurité. L'ONU rapporte une élévation du taux d'homicides en Égypte en 2011 (UNODC, 2013). Les violences spécifiques aux femmes telles que les agressions sexuelles et le harcèlement de rue semblent également en hausse au Caire (Stryker, Nagati & Mostafa, 2013). Si la Jordanie n'a pas connu de révolution, le harcèlement de rue reste très prégnant dans les espaces publics où la présence masculine est dominante. En tant que chercheuse femme, je me suis donc retrouvée confrontée à ces risques qui ont influencé ma manière de percevoir et de pratiquer les espaces publics. Marcher seule la nuit me paraissait être dangereux ; certains lieux me semblaient plus dangereux du fait d'une prédominance masculine. Cependant, de nouveau, ma familiarisation avec mes terrains m'a permis de repousser ces limites temporelles et spatiales faites aux femmes dans les pratiques et les discours. Mais cela a été parfois aux dépens de mon autonomie puisque je demandais à quelqu'un de confiance de m'accompagner pour faire certaines de mes observations.

La répression politique et une violence d'État territorialisée : vers des espaces à risques

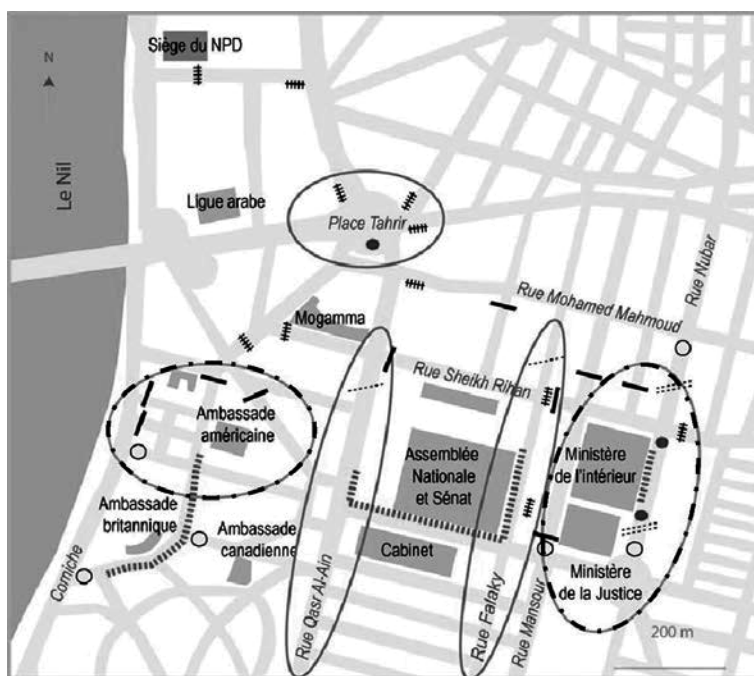
En Égypte et en Jordanie, les régimes politiques sont respectivement une dictature militaire et une monarchie constitutionnelle, mais tous deux constituent des gouvernements autoritaires. Deux jours avant mon départ, cette

répression a provoqué la mort d'une manifestante et celle d'une dizaine d'habitants du Caire en janvier 2015 lors de la commémoration de la révolution de 2011. Depuis 2011, les forces de l'ordre sont omniprésentes dans le centre-ville du Caire. Le gouvernement a mis en place des murs, des portes et des checkpoints (figure 1).

Ces infrastructures servent à protéger les institutions politiques d'attaques terroristes mais aussi des contestations. Elles permettent un contrôle et un filtrage des circulations pour empêcher les manifestations dans des lieux comme la place Tahrir. Ces espaces ont constitué en effet les principaux lieux de la contestation en 2011 et en 2013. Ces espaces sont plus ou moins sécurisés selon leur importance stratégique et politique et selon leur rôle dans les contestations de 2011 : les quartiers autour du ministère de l'Intérieur et des ambassades américaine et canadienne sont sanctuarisés, les circulations sont particulièrement filtrées voire interdites ; les rues adjacentes comme les Falaky et Qasr el-Ayni sont plutôt surveillées par la présence des forces de l'ordre (figure 2).

Ces espaces sécurisés peuvent être vécus comme des espaces à risque pour le chercheur. Les risques comme les attaques terroristes constituent une possibilité qui n'est pas forcément réalisée. Les infrastructures en sont un rappel tangible dont l'aspect agressif et militarisé renforce le sentiment d'insécurité dans ces espaces. De plus, cette sécurisation est au profit d'un pouvoir autoritaire et répressif. La présence des forces de sécurité constitue un risque pour le chercheur. Le chercheur gêne le pouvoir politique, le secoue en produisant un discours qui peut remettre en cause le discours officiel développé par le pouvoir politique. Mes travaux de recherche cherchaient en particulier à dresser des « contre-géographies » (Graham, 2011, p. 351) des pratiques spatiales, politiques ou ordinaires, des espaces de contestations, en dévoilant les processus invisibles de contrôle et en donnant la parole à ceux qui n'ont pas accès à la production du discours officiel. La sensibilité politique de mes travaux pouvait me conduire à être arrêtée et interrogée. La possibilité d'être réprimée est restée de l'ordre du discours et des représentations dans mon cas. Cependant, elle s'est avérée être un risque réel dans le cas de Giulio Regeni. Ce dernier était un doctorant travaillant sur les syndicats des travailleurs de rue. Il a été arrêté et torturé par la police égyptienne au début de l'année 2016 du fait de la sensibilité politique de ses travaux³.

³ La raison et la cause de sa mort n'ont pas été officiellement déclarées par le gouvernement égyptien. Ce dernier a tout d'abord annoncé qu'il s'agissait d'un accident de voiture, puis s'est rétracté en disant que des prisonniers l'avaient tué dans une cellule d'une prison égyptienne. L'enquête est en cours et les avancées actuelles sous la pression du gouvernement italien ont montré une implication de la part de policiers égyptiens. Une émission sur France Culture intitulée « Monde arabe : les chercheurs sont-ils en sécurité » évoque les effets de cet



Carte réalisée par Laura Monfleur sur Adobe Illustrator, 2015
Source: OpenStreetMap et observations réalisées entre février et mars 2015

Légende

Un espace stratégique à défendre

■ Bâtiment politique

Des espaces à risques pour le chercheur

○ Des espaces sanctuarisés où l'accessibilité est limitée et la surveillance forte

○ Des espaces contrôlés accessibles mais surveillés

La sécurisation des espaces publics

— Mur de ciment

▄▄▄ Barbelés

⋯ Portes

○ Checkpoint

▄▄▄ La fortification des bâtiments politiques (murs de béton)

● Véhicule des forces de l'ordre

Figure 2 – Une sécurisation territorialisée et matérialisée dans le centre-ville du Caire en 2015, créant des espaces où le risque de la violence et de la répression policière est accentué.

À Amman, la présence d'un gouvernement autoritaire est plus discrète mais reste dans tous les esprits. Plusieurs personnes m'ont déconseillé d'étudier les manifestations puisque je pouvais être contrôlée par les *mukhabarat*, les services de sécurité qui ont de nombreux appuis parmi les habitants d'Amman. Le chercheur, dans ce cas, peut être assimilé à un espion ou à un

événement sur la pratique et les représentations de certains chercheurs : <<https://www.franceculture.fr/emissions/la-fabrique-de-l-histoire/la-fabrique-de-l-histoire-vendredi-20-mai-2016#>>

journaliste. Un avocat m'a ainsi indiqué qu'un chercheur avait déjà été expulsé de Jordanie pour avoir travaillé sur des questions politiques sensibles telles que les manifestations. Les espaces de manifestations sont particulièrement surveillés par les forces de l'ordre comme *Douar Dakhiliyya*, un rond-point près du ministère de l'Intérieur qui a été le théâtre des manifestations en 2011. D'autres espaces ont été fermés par des barrières comme la place près de la mosquée Kalouti, lieu principal des manifestations pro-palestiniennes. Le campus de l'Université de Jordanie (UJ) est surveillé par des gardes de sécurité mais aussi par le gouvernement (figure 3). Ainsi, une personne de l'ambassade française a évoqué le fait qu'il existe peut-être un membre des *mukhabarat* pour cinq étudiants de l'UJ. L'expression politique des étudiants est contrôlée, les étudiants n'ayant pas le droit d'appartenir à une organisation politique en dehors du campus.



Figure 3 – Les gardes de sécurité de l'Université de Jordanie, présents lors d'une manifestation étudiante contre la hausse des frais de scolarité.

Source : L. Monfleur, 2016.

ÉVITER, CONTOURNER OU VIVRE LES DANGERS ? UNE MÉTHODOLOGIE FACE AUX RISQUES

La pratique du terrain m'a permis de réduire les représentations globalisantes de l'Égypte et de la Jordanie comme pays à risques. Cependant, j'ai été confrontée à des espaces à risques à une échelle plus fine, notamment du fait de la présence des forces de l'ordre et de dispositifs sécuritaires qui actualisent un pouvoir autoritaire. Ces risques ont façonné mon protocole

méthodologique qui reposait principalement sur des entretiens qualitatifs⁴ et sur des observations ethnographiques.

Le risque comme facteur de biais et d'autocensure : des stratégies d'évitement

La surveillance par les autorités gouvernementales a limité ma pratique des espaces urbains ainsi que la possibilité d'interroger certaines personnes. Au Caire, je souhaitais observer et prendre des photos des infrastructures sécuritaires comme les murs ou les checkpoints. Or, l'accessibilité à ces infrastructures a parfois été compromise. Voulant prendre une photographie du mur près du ministère de l'Intérieur, j'ai été arrêtée dans la rue par un policier en civil qui m'a demandé où je me rendais. N'ayant pas de raison de m'y rendre, il m'a obligé à faire demi-tour. J'ai évité les lieux les plus à risques et où la surveillance était trop forte, en particulier la rue Sheikh Rihan près du ministère de l'Intérieur au Caire, et le quartier nord de Garden City près de l'ambassade américaine.

Dans les lieux qui m'étaient accessibles mais sécurisés, j'ai plutôt évité certaines pratiques de collecte des données. Il m'était impossible de prendre des notes dans la rue au fil de mes observations et d'interroger les gens dans la rue. Je n'ai pas pris de photos dans certains lieux, la photographie étant associée à une pratique d'espionnage ou de journalisme (Lambert, 2015). À Amman, je n'ai pas directement participé aux manifestations, les observant d'un espace distant. La présence d'une étrangère qui n'aurait aucune raison de manifester, car ne partageant pas les mêmes conditions sociopolitiques que les Jordaniens, aurait pu éveiller les soupçons des autorités. Dans l'UJ, les gardes de sécurité auraient pu vouloir contrôler une carte d'étudiant que je n'avais pas, ce qui aurait pu conduire à mon expulsion du campus en « grillant » (Beaud & Weber, 2010 [1997], p. 252) mon terrain pour la suite.

Je n'ai pas cherché à interroger des gardes de sécurité, des policiers ou des gendarmes anti-émeutes à Amman. J'ai réalisé mes entretiens principalement avec les étudiants de l'UJ. Au Caire, je n'ai pas interrogé les autorités ni les membres du régime car cela pouvait remettre en cause ma présence sur le territoire égyptien. Je me suis donc concentrée sur les habitants du centre-ville qui expérimentaient les contraintes du dispositif sécuritaire dans leurs pratiques quotidiennes. Cette autocensure a constitué des biais dans mon enquête. Le discours des autorités a été étudié à partir de sources indirectes

⁴ Quinze entretiens ont été menés au Caire auprès d'usagers du centre-ville, habitants et urbanistes, militants ou non, révolutionnaires ou non. Une vingtaine d'entretiens a été menée à Amman auprès principalement d'urbanistes, de membres de partis ou d'organisations politiques et d'étudiants, participants à des manifestations ou n'y participant pas.

comme les articles de presse. Même parmi les populations cibles de mon enquête, certains ont refusé de répondre à mes questions. À Amman, une étudiante a refusé d'y répondre car j'ai évoqué la question de l'affiliation des étudiants à des partis politiques. Au Caire, une habitante m'a demandé les raisons de mon intérêt pour la sécurisation et si je travaillais pour quelqu'un. Ces refus constituent des biais puisque certaines catégories de population ne font pas partie de mon panel d'enquêtés.

Le risque comme facteur d'innovation méthodologique : mes méthodes de contournement du danger

Ces difficultés m'ont obligée à adapter mon protocole méthodologique afin de les contourner. Les refus de certains enquêtés ont constitué un processus d'apprentissage nécessaire pour me familiariser avec un terrain dont les conditions sociopolitiques sont différentes de mon environnement quotidien. Ainsi, le refus de l'étudiante de l'UJ a été l'occasion de discuter de la sensibilité de mon sujet avec une autre étudiante. Il m'a permis également de reformuler certaines questions et de modifier l'ordre des questions de mon canevas d'entretien, en commençant par des questions plus simples et moins politisées. Les questions plus sensibles étaient posées en fin d'entretien. J'espaçais mes entretiens dans le temps, parfois en interrogeant à plusieurs reprises un même enquêté. Ces stratégies d'enquête permettaient d'aborder les sujets sensibles de manière progressive lorsqu'une relation de confiance s'était créée avec l'enquêté.

J'ai adopté des stratégies de discrétion pour la collecte de mes données. J'ai décidé de prendre des photographies avec un petit appareil compact ou avec mon téléphone portable, en vérifiant l'absence des autorités. Si les photographies n'étaient pas de grande qualité, ces appareils avaient pour avantage d'être discrets et de ne pas ressembler à ceux des journalistes. J'étais ainsi prise pour une touriste dans les rues du Caire ou pour étudiante de l'UJ. J'ai pris des notes et réalisé des croquis dans mon carnet de terrain, non directement dans les rues mais après coup en m'arrêtant dans un café.

Pour mener des observations plus statiques, j'ai œuvré de stratégies inventives telles que trouver un point d'observation à l'abri des regards. J'ai pu mener des observations dans une rue très surveillée du Caire depuis la terrasse d'un hôtel. Pour éviter une trop grande visibilité dans les espaces publics, les lieux des entretiens, laissés à l'appréciation des enquêtés pour qu'ils se sentent à l'aise pour parler, ont souvent été des lieux privés comme le domicile de l'enquêté ou semi-publics comme des cafés fermés. Il m'a fallu donc adopter une méthodologie « bricolée » faite de « petits arrangements » (Guyot, 2009) pour assurer discrétion et sécurité.

Le risque comme facteur de connaissance : les apports de l'observation participante

L'expérience de ces contraintes n'est pas uniquement un facteur bloquant la pratique du chercheur. Elle a constitué en soi une source de connaissance et l'élément principal de ma méthodologie : l'observation participante. J'ai pu ainsi me « frotte[r] en chair et en os à la réalité » (Olivier de Sardan, 1995) que je voulais étudier. J'ai quitté mon rôle d'observatrice pour devenir une usagère de ces espaces expérimentant les contraintes auxquelles les enquêtés sont confrontés quotidiennement (Gobe, 2014). Cette expérience a donc fait l'objet dans mes recherches d'une analyse réflexive devenant une donnée en soi. Elle m'a permis de dresser des hypothèses sur le contrôle des espaces de contestation ainsi qu'une typologie des lieux selon le type de sécurisation et de risques : des espaces stratégiques, cibles de risques terroristes ou contestataires qui sont sanctuarisés, des espaces adjacents où les risques sont moindres et le contrôle plus faible, des espaces considérés comme non risqués et qui ne sont pas sécurisés. Cette typologie a été ensuite vérifiée avec les différents entretiens que j'ai menés. En effet, le chercheur n'est qu'un usager parmi d'autres et son expérience ne peut faire sens que mise en regard avec celles d'autres usagers.

DES ENQUÊTÉS EN DANGER : VERS UNE ÉTHIQUE DU DÉVOILEMENT

Je n'étais pas uniquement la cible du danger mais une source potentielle de risque pour les enquêtés. Certains des enquêtés ne souhaitaient pas répondre à mes questions de peur que je ne sois un « indic » du gouvernement local ou d'un gouvernement étranger. Si je n'étais pas véritablement un « indic », mes recherches pouvaient être instrumentalisées par le pouvoir politique. Le dévoilement des pratiques de contestation par la carte, par la restitution des entretiens et par une analyse critique des discours, pouvait devenir un outil de contrôle pour ces autorités. Il a donc semblé nécessaire de réfléchir à un positionnement éthique permettant avant tout de ne pas mettre en danger les enquêtés dans un contexte de forte répression. Si la discrétion était de rigueur face aux autorités, j'ai adopté le choix de la transparence envers mes enquêtés. J'annonçais clairement mon sujet. Je leur indiquais qu'ils pouvaient, à tout moment, refuser de répondre. L'enregistrement de l'entretien était conditionné à l'accord de l'enquêté. Cette transparence me paraissait essentielle, afin de construire un pacte avec l'enquêté qui avait alors connaissance de la sensibilité de mon sujet. La question de l'anonymat a été posée aux enquêtés eux-mêmes, chacun pouvant choisir d'être cités nommément ou anonymement. À Amman, la volonté de ne pas participer aux manifestations s'expliquait également par la volonté d'assurer la sécurité des étudiants qui manifestaient dans l'UJ : les manifestants risquaient d'être accusés de

faire venir une étrangère ou une espionne, ce qui aurait donné des arguments à leurs opposants.

L'intérêt d'une analyse des risques à Amman et au Caire est double. Ces réflexions permettent de déconstruire une vision globalisante et alarmante du Moyen-Orient en questionnant la spécificité des risques selon les espaces observés et selon les appartenances sociales du chercheur. Elles permettent également de mener une réflexion épistémologique et méthodologique sur les difficultés perçues et vécues sur le terrain à travers le cas limite de deux espaces du monde arabe où le risque semble prononcé. En effet, la possibilité de se confronter au danger est vue souvent comme un biais, une expérience dissuasive ou bloquante. Or, elle peut être la source de connaissance, de résultats scientifiques et un « facteur de renouveau méthodologique » (Guinard, 2016). Le danger peut donc être une épreuve intellectuelle et humaine stimulante. Néanmoins, prudence et discrétion restent de rigueur, surtout lorsqu'il s'agit d'assurer sa propre sécurité et celle des enquêtés. Ces expériences de terrain m'ont sensibilisée à la nécessité de mener un travail réflexif sur ma pratique du terrain, sur ma méthodologie et sur mon éthique en tant que chercheuse. Cette réflexivité me semble nécessaire même pour des terrains qui ne paraissent pas risqués.

BIBLIOGRAPHIE

ABAZA M., 2013, « Walls, segregating downtown and the Mohammed Mahmud street graffiti », *Theory, Culture and Society*, vol. 1, n° 30, p. 122-139.

ABAZA M., 2014, « Post January revolution Cairo: urban wars and the reshaping of public space », *Theory Culture Society*, vol. 31, n° 7-8, p. 163-183.

AGIER M. (dir.), 1997, *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*, Paris, Jean-Michel Place, 128 p.

BECKER H., 2011, « Quand les chercheurs n'osent plus chercher », *Le Monde diplomatique*, n° 684, p. 4-5.

BOUMAZA M., CAMPANA A., 2007, « Enquêter en milieu "difficile". Introduction », *Revue française de science politique*, vol. 57, p. 5-25.

GOBE E., 2014, « Enquêter sur les avocats dans la Tunisie de Ben Ali : les arts de faire et leurs limites », in Mohamed Almoubaker et François Pouillon (dir.), *Pratiquer les sciences sociales au Maghreb*, Casablanca, Centre Jacques Berque, Fondation du Roi Abdul-Aziz Al Saoud pour les Études Islamiques et les Sciences Humaines, coll. « Description du Maghreb », p. 99-109.

GRAHAM S., 2011, *Cities under siege. The new military urbanism*, Londres/New York, Verso, 402 p.

GREGORY D., 2013, « Tahrir: politics, publics and performance of space », *Middle East Critique*, vol. 22, n° 3, p. 235-246.

GUINARD P., 2015, « De la peur et du géographe à Johannesburg (Afrique du Sud) », *Géographie et cultures*, n° 93-94, p. 277-301.

GUYOT S., 2009, « Une méthodologie de terrain “avec de vrais bricolages et plein de petits arrangements” », communication au colloque *À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie*, Arras, 18-20 juin 2008.

LAMBERT L., 11 mars 2015, « Militarized architectures. Beirut and Cairo; the dangerousness of the photograph », *The Funambulist*. <<http://thefunambulist.net/2015/03/11/militarized-architectures-beirut-cairo-the-dangerousness-of-the-photograph/>>

LARZILLERE P., 2013, *La Jordanie contestataire. Militants islamistes, nationalistes et communistes*, Arles, Actes Sud, 242 p.

MONFLEUR L., 2015, *À l'épreuve des murs. Sécurisation et pratiques ordinaires dans le centre-ville du Caire*, mémoire de Master 1 en géographie sous la dir. d'É. Denis, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne.

MONFLEUR L., 2016, « *La jeunesse ne fatiguera pas.* » *Manifestations et espace du campus : le cas de l'Université de Jordanie (Amman)*, mémoire de Master 2 en géographie sous la dir. d'É. Denis, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne.

NAGATI O., STRYKER B., 2013, *Archiving the city in flux: Cairo's shifting urban landscape since the January 25th Revolution*, Le Caire, Cluster, 79 p.

OLIVIER DE SARDAN J.-P., 1995, « La politique du terrain », *Enquête*, n° 1, p. 71-109.

SAID E., 1978, *Orientalism*, New York, Pantheon Books, 368 p.

SINGERMAN D., AMAR P. (dir.), 2006, *Cairo cosmopolitan. Politics, culture, and urban space in the new globalized Middle East*, Le Caire/New York, The American University in Cairo Press, 542 p.

STADNICKI R., 2014, « Le Caire : territoires de révolte », *Carto*, n° 21, p. 32-33.

STRYKER B., NAGATI O., MOSTAFA M., 2013, *Learning from Cairo. Global perspectives and future visions*, Le Caire, Cluster et The American University in Cairo, 180 p.

UNODC, 2013, *Global study on homicide*, 166 p.

ACTIVISTE-CHERCHEUR, ACTIVISTE-DÉMOTIVÉ ET ACTIVISTE-DOCTORANT

RÉFLEXIONS ET DOUTES SUR UNE RECHERCHE ENGAGÉE

Simone RANOCCHIARI

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)
simone.ranocchiari@unil.ch*

En sortant du lycée je me suis inscrit à la faculté d'architecture de Rome, ma ville natale. À sept ans de distance de ce premier contact avec le monde universitaire, je peux dire avoir enfin compris ce qui m'a amené à suivre un parcours aussi sinueux que le mien. Ma passion pour l'« espace », entendu comme cette surface hétérogène sur laquelle on vit et on se déplace, était la raison pour laquelle je me suis retrouvé à étudier les différentes couches qui composent un mur ou à dessiner – guidé par des calculs maladroits – les cages d'escalier qui auraient connecté le rez-de-chaussée et le premier étage de mon bâtiment imaginaire.

Il n'a pas fallu longtemps pour que je me rende compte que ce n'était pas cela qui m'intéressait, mais une tout autre échelle ou – surtout – une tout autre approche. Écœuré par une formation qui nous transformait en dessinateurs numériques, maîtres de lignes infinies sur des logiciels hypnotisants, je me suis retrouvé à m'intéresser à différents champs du savoir que je n'avais pas considérés auparavant. Une série d'événements personnels allaient m'ouvrir des perspectives que je n'aurais jamais imaginées, coïncé comme je me sentais dans la trappe du monde de l'architecture. Ainsi, guidé plus par l'exigence de comprendre mes troubles relationnels que par une prévoyance académique, j'ai découvert le féminisme et les « études du genre ». Ma capacité à transgresser les règles en rédigeant un mini-essai graphique sur la dimension spatiale de la « *Queer Theory* » – que j'ai tiré naïvement de ma propre expérience – m'a donné la confiance nécessaire pour m'inscrire en troisième année de Licence en Sociologie, à l'Université de Paris 8 – Vincennes-Saint-Denis. C'est là que j'ai eu le premier contact avec les sciences sociales et leurs méthodes, notamment dans le champ de la recherche de terrain et les méthodologies qualitatives. Cependant, malgré la satisfaction que m'avait procurée cette expérience je sentais que quelque chose me manquait. Une rencontre fortunée avec une jeune maîtresse de conférences – qui est par la suite devenue ma co-directrice de mémoire – m'a ainsi orienté vers la géographie, en me faisant comprendre que ce qui me manquait, c'était l'espace.

L'expérience du Master Culture Politique Patrimoine (CPP) à l'Université Paris Sorbonne s'est conclue de la manière que j'espérais le plus. En effet, après des années à rêver de faire une recherche sur les centres sociaux, au deuxième semestre de mon Master 2 j'ai pu partir dans ma ville natale avec un bagage théorique et méthodologique adapté pour étudier le monde de l'autogestion romain. Par monde de l'autogestion j'entends cet ensemble d'espaces occupés et autogérés, parfois depuis plus de trente ans, par des collectifs politiques, notamment composés de jeunes ou issus de la population active des quartiers. Ces lieux – connus sous le nom de *centri sociali* (centres sociaux) – animent depuis des années à la fois des quartiers oubliés et isolés par la mauvaise planification urbaine comme aussi des quartiers centraux, offrant les services – sportifs, légaux, psychologiques et culturels – que la mairie n'a jamais su offrir aux habitants. Si pour mes amis ces centres sociaux étaient des lieux de liberté, pour s'amuser ou s'engager, pour moi ils étaient aussi une manière radicalement différente de vivre la ville, de vivre l'espace et d'être ensemble. Leur portée allait – d'une manière ou l'autre – au-delà des quatre murs de l'immeuble occupé ; pour moi, ces lieux extraordinaires donnaient de l'énergie vitale à une ville qui jusque-là me paraissait provinciale, égoïste et endormie. J'ai commencé à fréquenter ces lieux plus tard que d'autres amis, vers 18-19 ans et j'ai tout de suite ressenti le fait que la raison d'être de ces lieux était bien différente que celle de la plupart des lieux que j'avais fréquentés avec mes amis. En effet, peut-être plus pour idéalisme que pour une réelle prise de conscience, j'ai eu l'impression de ressentir tout de suite que la logique qui était derrière ces expériences n'était pas celle du profit mais – et cela m'intriguait énormément – la finalité affichée était la « sociabilité ».

Des années après, quand, en quête d'une compréhension plus sereine de mes troubles relationnels, j'ai découvert le féminisme et les études de genre, je n'ai pas pu éviter de repenser à cette sensation, à cette fascination pour des lieux censés créer, au milieu d'une inhumaine métropole, une socialité nouvelle, différente et dissidente.

Je suis arrivé sur mon terrain, à Rome, avec l'idée d'étudier tout cela, de mettre ensemble les réflexions que j'avais menées au cours de ces années. Cependant, si, grosso modo, c'était le rapport entre l'autogestion et la ville qui m'intéressait, je me suis vite rendu compte que quelqu'un avait commencé à théoriser tout cela sans que je n'en prenne tout le mérite. En effet, depuis deux ans environ, un réseau réunissait différentes expériences de l'autogestion sous le nom de *Rete per il Diritto alla Città* (DaC – Réseau pour le droit à la ville). Les *espaces sociaux* mêmes étaient en train de produire collectivement la réflexion que je voulais produire singulièrement avec ma recherche. À travers le *Réseau pour le Droit à la Ville*, en effet, chaque espace projetait d'aller au-delà de sa propre situation spécifique pour sortir de ses propres murs afin de réfléchir et agir ensemble sur la ville. J'ai donc

décidé de suivre toutes les réunions de ce réseau inter-espaces et j'ai commencé à connaître aussi les activistes des autres espaces sociaux que je connaissais seulement de vue ou que je ne connaissais pas du tout.

Avec le passage à *Roma Non Si Vende* (RNSV) et par la suite à *Decide Roma Decide la Città* (DR), la mobilisation autour des thèmes qui étaient d'abord soulevés exclusivement par le DaC a atteint une ampleur et une ambition inattendue. À ce moment-là, il était devenu clair pour moi que cette mobilisation n'était pas seulement un des nombreux projets menés par les espaces sociaux, mais quelque chose qui, si bien conduit, aurait pu véritablement marquer une étape historique pour les expériences de l'autogestion à Rome. Le fait que ce processus s'était accéléré sous mes yeux, pendant mon terrain, et qui avait tout d'un coup acquis beaucoup de centralité dans l'activité de tout le monde – même des autres de Communia, *mon* espace social depuis quatre ans – m'a *de facto* convaincu que je devais profiter de ce moment et regarder de près, sinon de l'intérieur, le déroulement d'une métamorphose historique du monde de l'autogestion romaine. C'est cette conscience qui a produit mon travail de recherche et qui a abouti au mémoire *De l'autogestion d'un espace à l'autogouvernement de la ville : étude de la mobilisation « Decide Roma Decide la Città »*.

Écrire enfin ce qui se passe dans le monde de l'autogestion n'a pas toujours été facile, et cela pour différentes raisons qui n'ont cessé d'évoluer au fil des différentes étapes qui m'ont conduit au bout de cette expérience de recherche.

Pendant ce terrain j'étais à la fois activiste et à la fois chercheur, pris par les flux accélérés de réunions, assemblées et événements politiques. Au moment de me mettre à rédiger le mémoire j'étais épuisé. Une fois passée la soutenance j'étais écœuré, tant par la recherche sur ce sujet que par l'activisme en tant que tel. Aujourd'hui je me trouve sur le point de déménager en Suisse pour une thèse de doctorat dont le point de départ est mon mémoire de Master et plein d'autres réflexions me poussent à questionner à nouveau cette expérience.

Dans ce texte nous allons donc réfléchir aux « sensations » provoquées par cette expérience de recherche, articulant le discours autour de deux phases qui correspondent à des modes de « sentir » et de concevoir ce travail. Tout d'abord nous verrons comment une immersion aussi intense que celle que j'ai vécue a modifié mon rapport au sujet d'étude, dans ce cas l'activisme dans le monde de l'autogestion. Ensuite, il s'agira de comprendre les questionnements qui ont surgi quand je me suis retrouvé à étendre cette expérience de recherche dans une thèse de doctorat, projetant donc dans le futur cette expérience qui, pourtant, m'avait provoqué des sensations contradictoires.

PASSION ET ÉCŒUREMENT : L'ENGAGEMENT MILITANT À L'ÉPREUVE DE LA RECHERCHE

Si j'ai choisi ce cas d'étude, c'est parce que j'ai toujours aimé être dans ce milieu, « faire la politique », ou du moins c'était ce que je croyais. Après avoir passé presque sept mois sur le terrain, entre réunions, assemblées, actions, rencontres informelles et/ou opérationnelles, je dois avouer que je me suis senti épuisé par ce « faire politique » aussi intensément. Je me suis rendu compte de cet « écœurement » après la rédaction de mon mémoire, au moment où je n'avais plus besoin de suivre tout et n'importe quoi par « devoir » pour la recherche. Plutôt que passer de 18 h à 23 h enfermé avec vingt personnes à discuter de manière parfois infructueuse, j'ai rapidement commencé à sortir, à profiter du temps libre.

Cependant, cette phase de détente m'a poussé à me poser quelques questions. Qu'est-ce qui m'avait amené à choisir ce cas d'étude ? Et pourquoi avais-je tant voulu faire de la politique ? Est-ce que j'aime vraiment l'activisme ? Pourquoi faire de cette passion militante non seulement mon « *hobby* » mais aussi mon « travail » ?

Cet écœurement m'a effectivement poussé à élaborer des théories psychologiques visant à démontrer la bonne foi tant de mon engagement militant que de mon intérêt scientifique pour la question. C'était comme si après avoir mené à bien la recherche que je voulais faire depuis si longtemps, je ne me reconnaissais plus dans cette création, dans cette vie, dans ce quotidien militant que j'avais autant désiré pendant ces années d'université en France.

Cependant, en parlant avec d'autres personnes je me suis rendu compte que cela est tout à fait normal. Le style de vie militant a des rythmes difficiles, durs à tenir, qui requièrent une grande force de volonté mais également une constance et une patience remarquables. Pendant mon terrain, une des personnes enquêtées avait critiqué ce mode de vie militant, souvent trop exigeant pour que tout le monde soit disponible, prêt ou capable de cela. Pour lui, le style de vie « monastique » que l'activisme comporte est une véritable limite à la généralisation de l'engagement politique, à l'activation de tranches toujours plus vastes de la population dans la production de discours et pratiques collectives. Cependant, malgré les critiques, « bosser à temps plein » pour ces projets s'avère nécessaire, parce qu'autrement, étant approximatifs, non professionnels, on risquerait d'être moins efficaces, voire de ne pas avoir du tout d'impact en tant que sujet politique.

Faire de la politique requiert donc un grand effort que certaines personnes assument plus que d'autres. Les personnalités plus connues et expertes, par exemple, souvent plus âgées et donc avec un emploi du temps souvent plus régulier, tendent à se charger de tout et à rappeler la dissymétrie d'engagement avec les « camarades » plus jeunes lors des réunions internes à un

collectif ou un espace – dans mon cas Communia. Devenir un vrai militant requiert donc un certain stakhanovisme, un effort à se charger des tâches plus ou moins agréables afin d'accumuler ce que certains appellent ironiquement des « points militants ».

Conscient de cette logique, pendant mon terrain j'étais prêt à me donner à 100 %, par peur de ne pas être légitimé à enquêter sur ce sujet. Cependant, après le mémoire, dans ma quête éternelle de « que faire de ma vie ? », le fait de dédier trois, quatre, voire cinq jours ou plus par semaine à la politique me paraissait injuste. Mais les « experts », les grands, les militants les plus âgés n'arrêtaient jamais de demander plus d'engagement, plus de collaboration, plus de disponibilité. Tant aux autres camarades qu'à moi.

Par exemple, en même temps que j'écris cet article, je m'oblige à verrouiller mon portable pour ne pas voir les mails auxquels je dois répondre pour réaliser des affiches, trouver un moyen pour donner une meilleure visibilité aux services publics de *Decide Roma* dans les médias, car l'association peine à se faire entendre, occultée par les autres événements politiques.

Considérant le fait que *Decide Roma* était le « parcours » sur lequel j'avais concentré ma recherche, c'était normal que ce soit celui qui m'avait écœuré le plus. J'ai ainsi décidé de me consacrer davantage à d'autres arguments, d'autres thématiques. Mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas un problème d'arguments mais de pratique. Le problème était le fait d'être assis, à écouter des choses qui se répètent et se répètent avant d'évoluer, à fumer des cigarettes pour faire passer le temps, pour attendre la fin toujours lointaine d'une incroyable succession de réunions dues, selon la justification la plus courante, à l'« accélération » de telle ou telle mobilisation.

Quand j'ai parlé avec Claudia, la fille qui a choisi le même cas d'étude que moi pour son mémoire en anthropologie à l'Université de Rome, je me suis rendu compte que je n'étais pas le seul à me retrouver dans cette situation. Elle m'a avoué qu'elle aussi se sentait un peu désillusionnée par *Decide Roma*, mais qu'elle ne croyait pas qu'il s'agissait d'une question d'écœurement, même si cela est légitime après une période *full-immersion*. Elle m'a dit que la mobilisation vivait une période de déclin, de fatigue, due probablement à l'incapacité de tenir le coup après une période aussi intense comme celle que j'ai vécue sur le terrain. La mobilisation se perd, ou au moins elle est en train de perdre l'énergie que lui avait permis de se développer et s'étendre dans les derniers mois.

Mais si même nous, les activistes – et moi, activiste-chercheur – sommes si rapidement lassés de militer et relâchons nos efforts dès que la tension baisse un peu, comment peut-on impulser une mobilisation citoyenne dans toute la population ? Comment peut-on croire qu'à coups d'assemblées et réunions on pourra donner l'envie à la citoyenneté inactive de s'activer ?

Je n'ai pas de réponses sinon celle de souligner, encore davantage, l'importance de réfléchir sur les pratiques, de les questionner et les critiquer afin de contribuer et nourrir ce débat fondamental. C'est pour cela que je retiens qu'il est important d'étudier les mouvements sociaux, notamment en tant qu'activiste. Si on ne critique pas ce que l'on fait, si on ne le décrypte pas dans ses réussites et ses échecs, dans ses points positifs et dans les dynamiques plus controversées, comment prétendre qu'on peut parler à tout le monde ? Cette conscience m'a donné un peu de confiance en moi et dans cette recherche : si on ne questionne pas les pratiques, il n'y a pas moyen de les transformer et les adapter au contexte.

Effectivement, plutôt que me torturer sur l'honnêteté de mon engagement, je devrais davantage assumer ces doutes et contradictions afin de les rendre des points de force. Le décryptage conscient et partagé de ces « points négatifs » pourrait être effectivement le moment le plus déterminant pour impulser cette fameuse (auto)-critique que je retiens aussi nécessaire pour que militer ne soit pas juste une routine mais un moyen efficace de sensibiliser et activer le plus possible la population autour d'enjeux collectifs.

PROJETER LE TERRAIN DE MASTER DANS LE FUTUR ET DANS LE TRAVAIL : DU MÉMOIRE AU DOCTORAT

La situation a encore changé quand j'ai eu une réponse affirmative à ma candidature pour un poste d'assistant doctorant à l'Université de Lausanne, en Suisse. C'est une grande chance parce que, considérant le moment de profonde crise économique qu'on vit dans la plupart des pays, le fait d'avoir un salaire et un support pour mes recherches est quelque chose d'absolument remarquable et inattendu.

Cependant, cette nouvelle perspective n'a pas résolu tous les doutes que j'avais concernant la recherche et le militantisme. J'avais prévu de postuler dans différentes universités et de réfléchir en même temps à un projet de recherche alternatif.

Mais un hasard a voulu que de l'autre côté des Alpes – par rapport à Rome bien sûr – un professeur cherchât exactement quelqu'un pour une thèse sur les luttes urbaines. J'ai donc postulé et j'ai été pris.

Vous pouvez imaginer dans quel état de confusion j'étais lorsqu'on m'a proposé un financement de thèse pour cinq ans alors même que j'étais en train de remettre en cause la pertinence de ce sujet.

D'un côté je dois avouer que cette nouvelle m'a aidé à me dire que ce type de recherche a plus de légitimité scientifique que ce que j'aurais pu croire avant. Mais le problème a juste évolué. La question qui m'obsède depuis est plutôt : de quel droit est-ce que je gagne ma vie juste en étudiant les réflexions et pratiques de mes camarades activistes ?

Il est clair que la question de mon amour pour la politique reste centrale mais acquiert également une toute nouvelle dimension. Si je suis payé pour le faire – exploitant le savoir produit par mes camarades – et en plus je ne suis même pas vraiment convaincu d'aimer faire la politique... Pourquoi est-ce que je le fais ? Pourquoi j'accepterais ce poste ?

L'ouverture que l'équipe de Lausanne a démontrée envers mon activité d'enseignement et de recherche m'a sûrement tranquilisé et fait comprendre que le temps m'aidera à définir les détails de cette recherche et cet engagement. Cependant, la question de l'asymétrie se posera davantage quand je serai en Suisse, et même s'amplifiera à la vue de mon salaire en francs suisses.

La question de l'éthique de ma recherche a alors émergé de manière inattendue, vu que je pensais l'avoir résolue lors de ma recherche de Master à travers une implication constante dans l'activité militante et grâce à la création d'une relation de confiance avec les camarades.

Mais la situation actuelle n'est-elle pas radicalement différente ? Comment pourrait réagir un activiste quand je lui dirai que je suis payé l'équivalent d'un cadre italien pour raconter ce qu'on fait de manière gratuite et avec beaucoup de stress et de fatigue ici à Rome ? Ce n'est pas moi qui ai produit ces savoirs, je les ai peut-être juste ordonnés. Je ne suis pas payé par l'UNIL (Université de Lausanne) parce que j'ai écrit un beau roman, une belle poésie... mais parce que j'ai eu la « bonne » idée de raconter « nos » pratiques à des institutions bien équipées en ressources financières.

Comment affronter cette question ? Je n'ai pas encore trouvé de réponse, même si les réflexions menées autour de la notion d'éthique de la recherche – développée notamment en contexte anglophone et plus en général américain mais qui commence petit à petit à faire son apparition également dans les universités françaises – m'ont donné des *inputs*¹ par lesquelles j'ai commencé à comprendre comment me sortir de cette question épineuse (Chatterton, 2009 ; Collignon, 2010 ; Houston, 2016 ; Morelle & Ripoll, 2009).

Pourrais-je « payer » avec des donations les espaces et les activistes qui se rendent disponibles pour l'enquête ? C'est une manière juste pour compenser à la fois le fait que j'exploite « leur » savoir et la différence de pouvoir d'achat qui existe entre Italie et Suisse ? Ou ce serait seulement une manière pour afficher encore davantage cet écart ? (Center for Bioethics – University of Minnesota, 2003 ; CPHS – University of California – Berkeley, 2016 ; Grant & Sugarman, 2004 ; Neumann, Lütz, Schüpbach, & Szerencsits, 2009).

¹ On peut traduire *inputs* par « indices ».

Sinon je pourrais tout simplement profiter de mon rôle académique pour diffuser les savoirs produits par ces mouvements, ces pratiques, afin de faire la « publicité » à ces expériences ?

Ou encore profiter des choses que j'apprendrai, des milieux différents que je connaîtrai pour produire des articles, animer le débat et continuer de loin à aider et contribuer à la mobilisation ?

Ou tout simplement me sentir légitimé par le fait de raconter et analyser une histoire qui – pour sa nature autogérée et autonome – risquerait de se perdre dans l'oubli et la fragmentation ? En autres mots, me sentir légitime pour le fait qu'au pire, l'apport de cette recherche serait celui de mettre noir sur blanc une histoire que les médias et les chroniques des historiens auraient probablement ignorée.

Peut-être qu'étudier les réflexions sur l'éthique de la recherche ne sera pas suffisant pour me rassurer et me sentir légitime sur cette question, même si ce sera certainement utile. La chose qui m'aidera le plus sera sûrement de parler avec les camarades. Discuter avec eux pour leur faire part de mes doutes – tant sur le militantisme que sur ce rôle particulier d'activiste-doctorant – et comprendre en quoi cette recherche pourra être – comme j'ai dit plusieurs fois – à la fois une brique dans le chantier colossal de la connaissance et une boîte à outils, une occasion d'(auto)-critique pour les mouvements étudiés.

Dans ce texte j'ai voulu faire part de mes doutes concernant à la fois la condition particulière d'activiste-chercheur, la pratique militante et les questions éthiques qui dérivent du financement sur une recherche de ce type.

Ce qui émerge avec force est que la confrontation et la discussion sont les outils privilégiés pour répondre à ces questions. Effectivement, le fait d'assumer de manière sereine ce rôle d'activiste-chercheur permet de cerner avec les intéressés en quoi cette condition pourrait être utile à tous les acteurs concernés : l'institution universitaire, les activistes et moi-même. Avec la première, j'ai bien discuté ; mes doutes seront toujours difficiles à résoudre. Ce qui me reste à faire est de parler clairement avec les autres activistes. Mais ce n'est pas si facile.

Cependant qui pourrait mieux savoir en quoi toute cette recherche pourrait être utile aux mouvements sinon les mouvements mêmes ? Comment faire en sorte que le succès de mon embauche en Suisse ne soit pas juste quelque chose qui me profite à moi mais également aux « sujets » de ma recherche ?

En outre, qui devrait discuter et réfléchir sur la manière d'améliorer la « vie militante », la rendre accessible à tout le monde ? En effet, ce sont toujours les mêmes personnes, ces enquêtés que je n'ai jamais assez interpellés sur ces

questions qui pourront m'aider à comprendre les raisons de ma perte d'envie, de ma paresse concernant l'activisme et comment l'éviter.

Enfin, chercher et comprendre *avec* les activistes ne doit jamais compromettre ma volonté de rechercher la « vérité », ni l'approche critique qui est une *conditio sine qua non* de mon activité de recherche. Bien sûr, les livres et les articles aident, mais une recherche de terrain comme je l'entends nous rappelle qu'on ne doit jamais oublier que l'on n'enquête pas *sur* des « objets » de recherche, mais plutôt *avec* des « sujets » de recherche.

BIBLIOGRAPHIE

CHATTERTON P., MAXEY L., 2009, « Introduction : whatever happened to ethics and responsibility in geography ? », *ACME: An International E-Journal for Critical Geographies*, vol. 8, n° 3, p. 429-439.

COLLIGNON B., 2010, « L'éthique et le terrain », *L'information Géographique*, vol. 74, p. 63-83. <<https://doi.org/10.3917/lig.741.0063>>

GRANT R. W., SUGARMAN J., 2004, « Ethics in human subjects research: do incentives matter? », *Journal of Medicine and Philosophy*, vol. 29, n° 6, p. 717-738. <<https://doi.org/10.1080/03605310490883046>>

HOUSTON M., 2016, « The ethics of research in the social sciences: an overview », document PowerPoint, University of Glasgow, 29 sept. 2016, 34 p. <https://www.gla.ac.uk/media/media_487728_en.pdf>

MORELLE, M., RIPOLL F., 2009, « Les chercheur-es face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique », *Annales de Géographie*, n° 665-666, p. 157-168. <<https://doi.org/10.3917/ag.665.0157>>

NEUMANN B., LÜTZ M., SCHÜPBACH B., SZERENCSITS E., 2009, Spatial modelling for the development of agri-environmental programs, *Regional Environmental Change*, vol. , n° 3, p. 197-207. <<https://doi.org/10.1007/s10113-009-0090-z>>

University of California : Committee for Protection of Human Subjects , 2017, *CPHS Guidelines – Compensation of research subjects*, Berkeley, University of California, 6 p. <<https://cphs.berkeley.edu/compensation.pdf>>

University of Minnesota : Center for Bioethics, 2003, *A guide to research éthiques*, University of Minnesota, Center for Bioethics, 54 p. <<http://hdl.handle.net/11299/193>>

LE MÉMOIRE, L'OCCASION DE L'APPRENTISSAGE DU CHOIX ET DE LA REDÉFINITION DE L'ÉCHEC

Joanne VONLANTHEN

*Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)
vonlanthen.joanne@gmail.com*

Je suis issue d'une formation en géographie et aménagement du territoire. Au terme de deux années de classe préparatoire littéraire à Nantes, avec un enseignement majeur en philosophie, je choisis finalement d'intégrer une troisième année de Licence en géographie et aménagement, à Lille. L'année suivante, je réalise ma première année de Master¹ professionnel en aménagement et urbanisme au Canada, dans la ville de Québec, *via* le programme de mobilité des étudiants CREPUQ². C'est à la fin de cette année à l'étranger que je m'oriente vers un parcours en recherche. Si l'urbanisme (en tant que champ professionnel) peut correspondre à mon projet, c'est avant tout le phénomène urbain (en tant que champ disciplinaire et scientifique) qui captive mon intérêt : la géographie urbaine, l'histoire et la morphologie urbaine, les dynamiques socio-spatiales, le développement des territoires et la préservation des écosystèmes. Je diffère alors mon entrée dans un Master de pré-professionnalisation par un parcours d'un an en recherche à l'Institut de géographie de Paris, au sein du Master GAELE CPP³.

Mon mémoire de recherche est l'occasion d'étudier l'appropriation de l'espace urbain lors de manifestations de rue. Il interroge l'espace urbain à la fois comme moyen privilégié d'expression des manifestants et comme limite physique à leur action transgressive. C'est, en effet, par l'appropriation de l'espace que les manifestants ancrent leur contestation (perturbation de l'usage fonctionnel de la ville, détournement du mobilier urbain, présence de corps manifestant dans l'espace public, visibilité et audibilité par l'écrit – pancartes, tags, graffitis – et le son – musique, cris, applaudissements, etc.) ; toutefois, la ville en tant que *urbs* (entité urbaine physique qui s'inscrit dans le temps long) ne parvient pas toujours à traduire fidèlement les manifestations de la *civitas* (vie politique de la cité), notamment dans une société toujours plus numérique aux flux particulièrement dynamiques et éphémères

¹ Au Canada, l'appellation « maîtrise » est utilisée pour désigner le niveau de second cycle.

² Conférence des Recteurs et des Principaux des Universités du Québec.

³ Master de Géographie Aménagement Environnement et Logistique des Échanges parcours Culture Politique Patrimoine (CPP) à l'Université Paris Sorbonne.

(rôle des réseaux sociaux, utilisation des nouvelles technologies, etc.). Il s'agit d'enquêter sur les nouvelles spatialités des manifestations, historiquement associées à l'entité urbaine de la rue et à l'ancrage dans un espace physique identifié (et donc contrôlable par le pouvoir politique et les forces de l'ordre). Le corps trouve une résonance forte dans le questionnement des nouvelles spatialités puisque la manifestation existe d'abord par l'immédiateté des corps des manifestants dans l'espace urbain qui occupent, s'approprient, habitent la rue (ou la place publique) et se confrontent dans un rapport de force aux corps policiers, représentants symboliques du pouvoir en place.

Mon expérience du mémoire se traduit par beaucoup d'indécision et d'hésitation concernant le choix du sujet, puisque j'ai changé de sujet de mémoire au mois de mai 2017⁴. Après quelques mois de travail et de difficultés rencontrées sur le terrain, un premier sujet en rapport avec l'espace domestique perd peu à peu de son intérêt à mes yeux. Difficile de construire et de développer un projet de recherche, puis de le défendre devant un jury, lorsqu'on n'y croit pas soi-même. C'est plus tard, en envisageant la possibilité d'arrêter ma dernière année de Master, que je m'engage finalement dans un nouveau sujet, celui des manifestations urbaines. Commencer un travail de mémoire de recherche en mai 2017 soulève évidemment des défis particuliers qu'il s'agit ici d'éclairer.

Dans un premier temps, l'article précise les raisons de mon indécision quant au choix du sujet. Pour ce faire, je tente d'énoncer les différentes étapes du processus de construction de mon projet et, de façon plus large, de la construction du projet de mémoire. Un second temps vient souligner les inconvénients d'un changement de sujet de mémoire en cours d'année, ainsi que les bénéfices d'une telle démarche (parce qu'ils existent aussi). Il s'agit ici de s'interroger sur l'apport de cette expérience pour la suite du parcours personnel et professionnel. Hésiter, douter, être indécis-e, abandonner, recommencer : comment peut-on justifier cette posture personnelle pour la transformer en une posture scientifique de la déconstruction du sentiment du « raté » ?

DU CHOIX DIFFICILE DU SUJET DE MÉMOIRE : ENTRE EXIGENCE ET TERGIVERSATION

Dès la rentrée de septembre 2016, la plupart des étudiants de ma classe ont déjà une idée, même approximative, du sujet qu'ils souhaitent aborder dans leur mémoire de recherche. La réflexion débute, en effet, pour eux dès la

⁴ Le mémoire devant être soutenu début juillet 2017.

première année du Master. Même si des premières pistes de recherche existent bel et bien puisqu'elles m'ont permis d'intégrer le Master GAELE CPP en cours de route, pour moi tout ne commence véritablement qu'en deuxième année. En novembre 2016, je n'ai toujours pas d'idée précise concernant mon projet de mémoire. L'intervention en classe d'une ancienne étudiante quant à ses propres difficultés (notamment la période tardive à laquelle elle décide de son sujet définitif) me rassure, mais les semaines s'enchaînent ensuite sans pour autant fluidifier le processus d'élaboration du mémoire. Je pense travailler sur la notion de patrimoine naturel, sur le tourisme et le postcolonialisme (notion découverte au cours d'un enseignement cette même année), sur la publicité en ville ou encore sur le logement et l'habitat participatif. Je ne parviens pas à me décider, malgré les nombreux conseils de mes professeurs. À plusieurs reprises, je m'engage dans un sujet avant de rebrousser chemin pensant que ce sujet ne m'épanouira peut-être pas ou qu'un autre sera plus pertinent à étudier. En parallèle, je rencontre d'autres difficultés sur la méthodologie du mémoire de recherche : issue d'une première année en Master professionnel, ma démarche diffère souvent des attentes d'une recherche scientifique universitaire (identifier la posture personnelle et la posture scientifique, faire un état de l'art afin de cerner l'avancée de la recherche sur une thématique donnée, définir une entrée dans le champ de la recherche, etc.) Ou je brûle les étapes, ou je ne les exécute pas dans le bon ordre. Avec le recul, je comprends qu'au vu du nombre d'heures de cours imposées en deuxième année, suivre en plus un cours de méthodologie de première année est tout à fait envisageable et devrait être vivement conseillé aux étudiants qui intègrent directement la deuxième année d'un parcours recherche.

En février 2017, bon gré mal gré, mon choix de sujet se porte finalement sur le logement et le partage de l'espace domestique. J'étudie les pratiques habitantes au sein des espaces partagés du logement (*coliving*), notamment dans le cas des colocations, de l'habitat participatif et des chambres chez l'habitant (location d'une chambre étudiante chez l'habitant, location de type *Airbnb*⁵, hébergement chez un proche, hébergement de type *Couchsurfing*⁶).

⁵ Plateforme communautaire en ligne qui permet à des particuliers de proposer des logements à travers le monde et à des voyageurs de les réserver pour une ou plusieurs nuits. Il peut s'agir de chambres chez l'habitant ou de logements entiers. Dans sa rubrique « À propos de Airbnb », la plateforme met surtout en avant les logements entiers et promeut l'aspect lucratif de la démarche (« [...] Airbnb est le moyen le plus facile de monétiser un espace inoccupé et de le mettre en avant auprès de millions d'utilisateurs ». <<https://www.airbnb.fr/about/about-us>>

⁶ Plateforme communautaire en ligne qui permet à des personnes de partager leur logement avec des voyageurs de passage (dans l'idée d'offrir le canapé pour passer la nuit, d'où le nom *Couchsurfing*). Aucune contrepartie financière n'est demandée mais la relation s'articule autour des principes de l'échange, du partage et de l'expérience sociale du voyage.

Si, d'emblée, j'avance efficacement et si les premiers pas m'enthousiasment (lectures, états de l'art, etc.), mon terrain me confronte à une difficulté qui me fait grandement hésiter sur la suite du projet. Travailler sur l'habitat implique de travailler sur l'espace domestique. Je réalise de premiers entretiens avec des colocataires et des personnes inscrites sur les plateformes *Airbnb* et *Couchsurfing*, mais je me trouve dans l'impossibilité de mettre en place une méthode d'observation directe sur le terrain. Entrer dans l'espace domestique nécessite une certaine proximité avec les enquêtés qu'il est difficile de créer par un entretien et quelques courriels (hormis dans le cas du *Couchsurfing* qui vise justement à provoquer ces échanges et ces rencontres entre inconnus). Je peux évidemment solliciter des personnes de mon entourage, mais ce raccourci se limite quasi-exclusivement à la colocation. J'ai également pensé à l'observation participante : louer moi-même une chambre *Airbnb* ou demander l'hébergement sur *Couchsurfing*. Cette approche ne me permet toutefois pas d'accéder à l'espace domestique de la colocation et de l'habitat participatif. Je crains de biaiser ma recherche si je n'aborde pas les enquêtés des différentes catégories de la même façon. Au premier abord, puisque nos professeur-e-s nous expliquent que le doute et les hésitations sont à la base de la recherche, je pense mettre à profit cette difficulté : par exemple, l'obstacle à la sollicitation des personnes de *Airbnb* contrairement à la facilité de rencontre des personnes de *Couchsurfing* peut révéler une façon différente de vivre et pratiquer l'espace partagé au sein de l'espace domestique, cette différence pouvant être mise en relation avec la dimension lucrative de *Airbnb*, absente chez *Couchsurfing*. Ou encore, l'accès à l'espace domestique de la colocation grâce à mon entourage indique peut-être que les pratiques habitantes au sein des colocations sont plus proches de mes propres pratiques que celles de personnes vivant au sein de l'habitat participatif, ce qui apporte des indices sur les profils habitants (âge, activités, etc.). Néanmoins, le blocage s'affirme puisque les entretiens apportent de nombreuses hypothèses de recherche sans que je puisse les suivre et les vérifier sur le terrain par un travail d'observation.

S'ensuit une période de remise en question sur ma volonté de poursuivre mon mémoire, voire de continuer l'année au sein de la formation. C'est finalement cette prise de recul qui me guide vers mon sujet définitif. Cette fois, le début de la démarche de construction du sujet n'est pas explicitement consciente : elle se fait spontanément, alors que je délaisse peu à peu l'exercice du mémoire. Durant mon temps libre, je lis beaucoup sur les débats sociaux, politiques et écologiques ; et je me rends compte que le sujet des manifestations est très présent dans l'actualité. N'étant pas proche d'un milieu militant, et n'ayant que peu manifesté par le passé, les manifestations de rue, bien que quelque peu familières, gardent pour moi un aspect obscur

et inexploré. Je me rends donc à la manifestation du 8 mai 2017⁷ à Paris pour me faire une image plus étoffée de la situation. Sur place, je pose un regard géographique sur cet espace urbain et manifestant, puis je réalise que cette manifestation du 8 mai 2017 s'avère être l'occasion d'un pré-terrain avant de commencer par la suite un travail d'enquête. À cette période de l'année, la situation est la suivante : soit j'arrête le Master (ce que je souhaite profondément éviter), soit je m'investis dans un nouveau sujet malgré la période tardive. Le second choix l'emporte et je choisis comme terrain la ville de Paris, d'une part pour sa spécificité par rapport aux autres villes de France dans le champ des manifestations et, d'autre part, pour la proximité et la facilité de l'accès au terrain. En effet, je ne commence ce travail de recherche qu'à partir de mai 2017, aussi un terrain géographiquement proche et accessible est une condition quasi nécessaire pour mener à terme mon projet. Dès le début, les lectures et le terrain sont simultanés : si la contrainte du temps est la première raison à ce choix méthodologique, cette interpénétration se révèle être un atout enrichissant pour la réflexion théorique et la compréhension du terrain, l'un apportant un éclairage sur l'autre.

DÉCONSTRUCTION-RECONSTRUCTION DE LA NOTION D'ÉCHEC DANS LE MÉMOIRE : QUAND L'ÉCHEC DEVIENT UN ATOUT POUR SA RECHERCHE ET POUR SOI-MÊME

Malgré les encouragements de mes professeur-e-s suite à mon changement de sujet, je ressens cette situation comme un échec. Pour moi, ne pas savoir dès le début dans quelle direction me lancer témoigne d'une faiblesse. Mes professeur-e-s relèvent plutôt le courage que nécessite la démarche du recommencement (s'interroger sur son travail et prendre le temps de réfléchir à un éventuel changement, choisir un nouveau sujet et se rendre sur un autre terrain, etc.). Me pensant en retard par rapport à l'avancée du travail de mes camarades de classe, on m'explique que la question du temps dans le mémoire est très relative, à l'inverse de la prise de conscience et de la motivation qui sont les véritables facteurs de réussite d'un projet de recherche.

Autre point notable : le mémoire de Master est aussi peut-être la première fois dans mon cursus post-bac que je fais face à un choix libre. Le choix est, en effet, rarement laissé dans les différents enseignements universitaires : au mieux, il est possible de choisir parmi plusieurs propositions (par exemple, le choix des options et des enseignements facultatifs) ou bien une liberté est accordée mais dans un cadre de consignes à respecter (par exemple, un pro-

⁷ Au lendemain du second tour des élections présidentielles, quelle que soit l'issue du scrutin, les citoyens sont appelés à manifester contre le Code du travail d'Emmanuel Macron et contre la politique d'exclusion de Marine Le Pen.

jet libre sur une thématique imposée). À l'inverse, le mémoire de recherche, c'est l'occasion de choisir pleinement. L'étudiant construit un travail scientifique à partir de choix : le choix du sujet, le choix du terrain, le choix de la méthodologie, etc. Lorsqu'on est habitué à être guidé, au moins dans les grandes lignes, être invité à bâtir un projet libre peut faire perdre ses moyens. L'étudiant n'est que peu préparé à choisir. Le mémoire se présente alors comme un apprentissage du choix et, par là même, un apprentissage du sentiment de l'échec, puisqu'en choisissant on peut se tromper. Le bon travail ne réside donc pas nécessairement dans un projet droitement mené depuis le choix du sujet jusqu'à la soutenance, mais aussi, et surtout, dans la façon dont l'étudiant accepte et analyse l'échec (qui, dès lors, n'en est plus un) en cours de route, puis rebondit à sa suite. C'est bien cet aspect de la recherche qu'il m'a été difficile d'intégrer : penser la difficulté et le renoncement comme une partie du processus de recherche à inclure dans la démarche scientifique implique de déconstruire la notion d'échec comprise comme le résultat négatif d'une tentative et le manque de réussite. Dans l'exercice du mémoire, il s'agit d'appréhender ses propres « symptômes » ressentis sur le terrain comme une source d'information supplémentaire qui renseigne sur l'état du terrain et qui permet de mieux le saisir, plutôt que comme un échec entendu dans son sens courant (Barrelet, 2017). Ainsi, l'échec n'est plus une action subie (subir un échec) mais se dote d'une dimension pleinement active et réflexive.

Le terrain du second sujet ne se déroule évidemment pas pour autant sans difficulté ni encombre. La menace de « ratés en devenir » (Barrelet, 2017) flotte au-dessus du travail de recherche : le terrain, ou tout autre aspect de la démarche scientifique, risque-t-il de me contraindre à tout reprendre une nouvelle fois encore ? L'impression d'échouer invite à penser et anticiper d'autres ratés potentiels, alors que ceux-ci n'advieront probablement jamais. L'enjeu est donc de distinguer le sentiment du raté, d'un raté effectif (ce qui, même dans ce dernier cas, traduit pourtant encore quelque chose du terrain) (Barrelet, 2017). Le doute persiste souvent, mais ma réaction semble cette seconde fois plus souple et réflexive. Cette façon de réagir est peut-être liée à l'apprentissage et au travail réflexif réalisé en amont, ou bien au fait qu'il serait de toute façon infructueux, au vu de la date butoir du rendu du mémoire, d'amorcer de nouveau un autre travail. Impossible de donner une explication claire aujourd'hui : pour ce faire, la démarche réflexive sera probablement à reprendre dans quelques mois, avec un regard décentré et distancié. Si une première prise de recul est aujourd'hui déjà possible quant aux difficultés rencontrées en début d'année, l'exercice du mémoire reste, toutefois, encore trop actuel au moment où je rédige cet article pour réaliser un retour d'expérience pleinement pertinent sur l'ensemble du travail. Je note, cependant, une piste : la construction de ce second projet de recherche est venue par le terrain, alors que la tentative de construction du premier part

de la théorie et de réflexions coupées de l'immédiateté du terrain. Un pré-terrain se dote alors d'une grande utilité pour éclairer son propre engagement dans un travail de recherche.

Face au défi du mémoire, j'ai tout d'abord cherché à construire artificiellement un sujet à partir des grandes thématiques qui m'intéressent (la géographie urbaine, les débats sociaux et les défis écologiques) pour finalement aboutir à un projet qui m'a évidemment plu, mais dont j'ai rapidement trouvé les limites, notamment sur le terrain ; la seconde fois, le sujet s'est construit de façon plus concrète, en contact avec le terrain. Déstabilisée par mon travail, j'ai pris mes distances vis-à-vis du mémoire ; je me suis alors spontanément tournée vers ce qui me rend curieuse et active. Un nouveau sujet s'est peu à peu précisé et la réflexion s'est libérée de l'impératif de devoir à tout prix et rapidement construire « quelque chose », ce qui m'empêchait d'être vraiment créative.

Cette difficulté à laquelle m'a confrontée le mémoire m'a néanmoins permis d'explicitier un intérêt sous-jacent, commun aux deux sujets, ce qui m'a éclairée et rassurée quant aux perspectives de l'après-mémoire. Si les sujets des espaces partagés au sein de l'espace domestique d'une part, et des manifestations urbaines d'autre part, paraissent, *a priori*, éloignés l'un de l'autre, chacun d'eux aborde finalement des questionnements sociétaux, de l'ordre des alternatives sociales, économiques et environnementales. Mon envie de travailler sur les espaces partagés au sein du logement relève d'un intérêt pour les nouvelles pratiques habitantes tournées vers le partage et la recherche de modes de vie alternatifs à l'usage individuel et fonctionnel de l'espace. Ensuite, mon choix d'étudier les manifestations de rue à Paris traduit une curiosité pour les mouvements sociaux et leur façon de s'exprimer à travers l'espace urbain. Les deux sujets invitent à explorer les nouveaux comportements sociétaux dans le contexte d'une remise en question du fonctionnement des modes de vie moderne actuels. L'exercice de réflexivité se révèle ici primordial : si un travail réflexif est l'occasion de mettre à jour les convictions et les motivations d'un chercheur et, ainsi, de situer et légitimer son travail par une subjectivité assumée (Blanchet, 2009), ce temps d'analyse critique sur son propre travail permet aussi de ramener le chercheur vers ses motivations premières, au début évidentes mais peu à peu oubliées au fil de la complexification du processus de recherche. Cette prise de recul me permet donc de relativiser ce sentiment d'égarement et du « raté », c'est-à-dire de ne pas être capable de discerner ce qui stimule mon intérêt personnel pour la recherche ainsi que, de façon plus générale, mon parcours universitaire et mon projet post-études. Avancer en imaginant que nous ne savons même pas ce qui nous intéresse, non seulement professionnellement mais aussi, et surtout, personnellement, déstabilise très fortement la construction du projet de mémoire. Cette réflexivité, nécessaire pour relancer la motivation du travail de recherche, est intervenue au moment du changement

de sujet en mai 2017 : c'est en définissant mon nouveau sujet que j'ai réalisé qu'il soulevait certaines problématiques communes à mon premier sujet. Ce temps de redéfinition m'a permis d'assimiler le fait que mon intérêt ne porte pas (seulement) sur des sujets d'urbanisme et de spatialités urbaines, mais sur l'ensemble des questions qui se frottent aux renouvellements des pratiques et comportements au sein de la société postmoderne.

BIBLIOGRAPHIE

BARRELET C., 2017, « Sentiment de rater sur un terrain ethnographique: de la "prise" à la "reprise" », *SociologieS*. <<http://journals.openedition.org/sociologies/6135>>

BLANCHET P., 2009, « La réflexivité comme condition et comme objectif d'une recherche scientifique humaine et sociale », *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, p. 145-152.

PATUREL D., 2008, « L'implication au cœur d'un processus de recherche », *Pensée plurielle*, n° 19, p. 51-61.

LA RECHERCHE, LE MÉMOIRE ET « NOUS »

Collectif Des Rives et d'espaces

Master Innovation et territoire (Institut de Géographie Alpine à Grenoble)

desrivesdespaces@gmail.com

L'écriture d'un mémoire de recherche relève d'un exercice particulier dans la vie des étudiants. Poser des mots sur un raisonnement demande d'aller jusqu'au bout de celui-ci. Nous nous ouvrons quelques mois à un ou plusieurs champs de la pensée et de la méthode scientifique, nous forgeant nous-mêmes un avis et une vision du réel. La tête dans le guidon, nous ne nous posons pas de question sur l'action même de l'écriture du mémoire. Une fois celui-ci terminé, un grand nombre d'interrogations nous viennent alors : dans quelle mesure un mémoire est « utile » ? Comment mettre en valeur ce travail ? À qui ce travail peut-il servir ? Il y a aussi les questionnements qui concernent la mise en écriture : pourquoi les étudiants éprouvent-ils autant de difficultés à se mettre à écrire ?

Se pose aussi la question de l'influence de ce travail sur notre vision du monde : qu'est-ce que la recherche a produit en moi ? Une rigueur ? Une curiosité ? Une manière de raisonner ? Ou encore, une faille ? Une compréhension accrue qui donne une forme de pouvoir ? Un pouvoir qui se caractérise par une compréhension des imaginaires, d'une mise à distance et d'une remise en question de ceux-ci. Il y a ainsi des interrogations liées à notre prise sur la recherche : encore une fois, à qui sert notre recherche ? Ou encore, une recherche engagée (dans le champ politique) est-elle possible ? Dans quelles conditions peut-il émerger une nouvelle forme de recherche ? Est-ce réalisable dans un autre cadre que l'université ? Une écriture à plusieurs mains est-elle possible ? Peut-on envisager l'écriture collective comme un des lieux de l'interdisciplinarité ?

Ces questions et bien d'autres sont notamment celles que l'on partage au sein du collectif Des Rives et d'espaces. Nous sommes essentiellement de jeunes diplômés d'un Master recherche et développement en géographie, avec pour chacun d'entre nous des bagages universitaires et professionnels divers et variés (économie, urbanisme, architecture, philosophie, droit, éducation populaire, etc.). L'essence du collectif repose sur cette volonté de pousser l'innovation sociale, de créer l'étincelle qui fera émerger l'énergie nécessaire à l'élaboration de projets territorialisés et en co-construction. Si le collectif évolue avec ses membres et ses expériences, l'exercice du mémoire reste une épreuve récente commune à chacun.

L'objet commun que forment nos questionnements, et qui fera l'objet de l'article, est le « pouvoir de l'écriture ». Par « écriture », on peut entendre l'action de poser les mots donnant un sens à la recherche et une forme à notre pensée. On peut aussi l'entendre comme étant le savoir lui-même qui est délivré puis diffusé. Le « pouvoir » de l'écriture peut alors représenter l'action bénéfique que procure ce temps où l'on formule notre raisonnement ; mais dans un autre registre, il peut aussi sous-entendre une interrogation éthique sur le rôle de la recherche.

Ici nous sommes quatre membres du collectif à témoigner, chacun avec ses mots, ses façons de s'exprimer, ses imaginaires et l'écume des affects et émotions éprouvés lors du travail du mémoire.

Nous allons consacrer la première partie de cet article à la présentation du parcours, du mémoire et des aspirations de chacun des auteurs. Les parties suivantes seront consacrées à la réflexion de chacun.

INTRODUCTION DES AUTEURS

Nous vous présentons tout d'abord Angélique, dont le mémoire fut une aventure à la fois passionnante et torturante et qui n'hésite pas à pousser la recherche aux lisières de l'engagement politique. L'image que l'on peut avoir d'Angélique, c'est la nana assise sur son canapé, entourée de ses bouquins et de ses milliers de notes parce qu'elle dit ne pas avoir de mémoire. Pourtant, en l'écoutant, on comprend que toutes ses notes sont inscrites dans son cerveau dans un ordre toujours juste et éclairant !

« Depuis 13 ans, mon parcours universitaire a été dicté par un seul motif viscéral : le plaisir inlassable d'apprendre et d'interroger, au gré des échanges, des lectures et des observations. J'ai d'abord obtenu une Licence en histoire des arts et archéologie à l'Université Toulouse II Le Mirail ; puis après quelques années passées en dehors du circuit universitaire, oscillant entre voyages et expériences professionnelles, j'ai repris mes études avec une Licence professionnelle en aménagement du territoire et urbanisme. Ce fut l'occasion de réaliser un premier mémoire. Cette expérience a ravivé et aiguisé mon intérêt pour la recherche et pour cet exercice. Souhaitant le réitérer de manière plus approfondie, j'ai intégré le Master Recherche Innovation et territoire à l'Université Joseph Fourier de Grenoble. Mon travail de fin d'études¹ s'est attaché à caractériser la transition énergétique et à saisir ses enjeux et conditions d'opérationnalisation au sein des

¹ Sauret A., 2015, *Transition énergétique : enjeux et conditions de réalisation – l'exemple des intercommunalités ardéchoises*, mémoire de Master 2 de Géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble, 139 p.

territoires ruraux. Les figures de l'improvisation et de l'ancrage ont été mobilisées pour mieux en rendre compte.

La réalisation de ce mémoire a fait naturellement émerger de nombreux questionnements. Mais elle m'a surtout amenée à reconsidérer la recherche universitaire. Si bien que moi qui avais fait des études pour le plaisir, pour nourrir ma curiosité puis par goût pour la Recherche, j'en suis venue, suite à cette déroutante expérience, à abandonner toute envie de faire un doctorat. Aussi, dans le cadre de ce travail réflexif, j'ai souhaité évoquer d'une part la (sur)production de mémoires, et d'autre part le côté pernicieux que peut engendrer la publication. » (Angélique)

Laëtitia s'interroge pour sa part sur les relations et sur les pouvoirs qui se créent entre la production écrite universitaire et le lecteur. À partir de son vécu, elle explicite dans quelles mesures l'inclusion réelle (le tuteur/correcteur) ou fictive (les futurs lecteurs) d'un tiers au cours du processus de rédaction influe sur l'écriture et le devenir d'un mémoire universitaire.

« J'ai une formation en géographie. J'ai tout d'abord suivi une Licence en géographie, environnement, aménagement à l'Université de Bourgogne, et j'ai continué au sein du Master Innovation et territoire (IGA, UJF). J'ai réalisé deux Masters 2 pour pouvoir avoir une année supplémentaire pour ré-écrire un mémoire. Jusqu'en Master, je n'avais pas de sujets de prédilection, mais très rapidement le concept d'imaginaire m'a interpellée. C'est un concept qui est arrivé il y a un certain temps en géographie mais qui n'est pas encore totalement saisi contrairement aux disciplines comme la philosophie, la littérature ou encore la psychologie. Cela y est pour quelque chose dans l'écriture de mon second mémoire. Mon premier mémoire parlait des imaginaires périurbains avec une réflexion théorique importante sur l'imaginaire. Cette réflexion a ensuite évolué vers l'analyse du concept de "référentiel politique", point central de mon second mémoire². Je me suis attelée à l'intention première d'une politique en émergence, la politique "montagne" de Grenoble-Alpes Métropole, et aux imaginaires qui la sous-tendent. Dans ma partie ci-après, je ne parle pas directement de ces imaginaires mais du rapport entre l'étudiant et les possibles lecteurs. Le mémoire, comme tout objet, produit un imaginaire au sein de chacun d'entre nous. Le lecteur a mis à mal cet imaginaire que j'avais en fin de Master 1 et dans mon premier Master 2. La lecture de nos travaux de recherche a aussi soulevé en moi un certain nombre de réflexions : à qui cela sert-il ? Moi, les potentiels lecteurs, ceux qui financent (le cas échéant) ? » (Laëtitia)

² Sommella L., 2016, *Explicitation de l'élaboration du sens d'une politique en émergence : la politique montagne métropolitaine*, mémoire de Master 2 de Géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble, 159 p.

Je vous présente à présent Paul, aspirant « géo-philosophe », qui est bien à l'origine de cet intérêt que j'ai pour le concept d'imaginaire.

« À la suite de mon mémoire en 2015 portant sur le thème de l'adaptation aux changements climatiques³, je souhaitais commencer une thèse en contrat ministériel. Après deux tentatives je ne suis pas parvenu à convaincre le jury. Ces échecs s'expliquent par un ensemble de raisons : une difficulté toute personnelle à “vendre” mon projet dans le contexte d'oraux, un sujet pour le moins atypique mêlant des éléments de biologie et de philosophie au sein de la recherche en géographie environnementale. Mon projet est centré sur trois pôles de réflexion : l'autonomie/l'immunité territoriale, la métaphore (plus précisément la métaphore organiciste) et la pensée écologique. Ma bibliographie repose en partie sur l'œuvre de Peter Sloterdijk, philosophe allemand contemporain, et sa trilogie *Sphères*. Le troisième volume, baptisé *Écumes*, propose une géodicée de l'être humain qui aboutit sur une interprétation métaphorique du monde contemporain comme “sociétés des écumes”. Je trouve cette image absolument remarquable et pour le moins originale. Son principal atout selon moi est la façon dont l'auteur fait circuler les concepts d'une discipline à l'autre, de la biologie au politique en passant par la psychologie, de la géographie à l'anthropologie et à la philosophie. Bref, la sphérologie est interdisciplinaire, et la métaphore une méthode.

On pourrait croire, dans le contexte grenoblois, avec la récente fusion des trois universités en une seule nommée Université Grenoble Alpes, où l'interdisciplinarité est un maître mot, qu'un sujet comme celui-ci a sa place dans cette nouvelle maison de l'interdisciplinarité. Pourtant, j'ai pu voir combien il était quasi inconséquent de vouloir transcender les frontières disciplinaires dans la mesure où tout est compartimenté, aussi bien les laboratoires et les écoles doctorales que les contrats, qui sont toujours alloués pour une discipline spécifique, et qui plus est de manière inégalitaire entre d'un côté les sciences mathématico-physiques avec beaucoup de moyens et de l'autre les sciences humaines et sociales avec peu de moyens.

Par la suite, je souhaite revenir sur le statut de la métaphore dans la recherche scientifique, car elle suscite de vives désapprobations au sein de la communauté de chercheurs. Or, il y a selon moi un véritable enjeu heuristique autour de cette forme particulière du discours, dans la mesure où elle permet de rassembler en une vision unique des faits aux apparences disparates et sans rapport les uns avec les autres. Il est temps selon moi de reconsidérer son statut, et je propose dans mon intervention des bribes de réflexion dans ce sens. »

³ Marin P., 2015, *La tentation immunitaire de l'aménagement face aux changements climatiques... et aux zadistes*, mémoire de Master 2 de Géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble, 69 p.

Enfin, il y a Lise qui a engagé avec son travail de mémoire⁴ une réflexion autour de la présence à la situation. Son expérience du terrain est une ressource précieuse et sagement mise à profit.

« Qui je suis ? Se présenter n'est jamais chose aisée, que doit-on dire de soi et de juste ? Je suis Lise, j'ai 37 ans et j'ai repris mes études il y a deux ans. Mais avant... J'ai commencé mon cursus universitaire par une Licence de droit, un DEUG de sociologie et une maîtrise en développement social. Animée par ma curiosité de l'être humain, j'ai exercé en qualité d'éducatrice spécialisée auprès des jeunes en situation de délinquance et de maltraitance pendant près d'une dizaine d'années. Une dizaine d'années plus tard, après une brève expérience dans l'humanitaire, j'ai décidé de me former à la direction de structures d'économie sociale et solidaire. J'ai alors dirigé des chantiers d'insertion par l'activité économique en milieu rural en Isère. Usée par des injonctions étatiques enfermant et réduisant trop souvent nos fonctions à des actes techniques et rationnels plus qu'humains, à la recherche d'horizons nouveaux et de temps pour penser, j'ai décidé il y a deux années de reprendre des études en géographie en Master 2 Innovation et territoire à l'IGA.

Pendant ces deux années, j'ai continué à m'investir dans un espace citoyen qui faisait de la rencontre improbable et de la confiance ses finalités, en basant son action sur le fait de ne rien proposer sinon une présence quotidienne dans l'espace public. Mon sujet de recherche s'est tissé autour de la confrontation entre d'une part ma situation d'ancienne praticienne et d'autre part celle de chercheuse initiée. Mon travail d'initiation à la recherche n'est rien d'autre qu'un récit de "mes je(s) qui cherche(nt) à exister dans cette recherche bien cadrée, de la poésie comme écriture qui les aide à avancer, à la manière d'un exil, sur ce chemin de l'*exister* de Maldiney, du *destin* de Benasayag et de l'*étrangeté* de Deleuze". Si l'écriture a toujours fait partie intégrante de ma pratique professionnelle, c'est bien dans l'expérience difficile et longue de rédaction de mon mémoire de recherche universitaire de Master II que j'ai pu faire l'expérience de son "pouvoir". L'écriture a mobilisé et bouleversé mes pratiques, elle est venue modifier mes représentations du monde et des liens qu'elle m'a imposé de tisser avec la poésie et la forme pour trouver aussi un espace pour continuer à exister. L'écriture est un lieu politique et poétique. C'est à ce titre, et toujours avec cette volonté de "faire géographie" questionnant la place de mes "je(s)" dans une juste distance que je me permets de lier ma voix à cet article. »

⁴ Sauvée L., 2016, *Esquisse d'une faille*, mémoire de Master 2 de Géographie, Université Joseph Fourier, Grenoble.

LA (SUR)PRODUCTION DU MÉMOIRE : DE L'INTENSITÉ À L'INANITÉ (ANGÉLIQUE)

À l'issue de mois de recherches bibliographiques pluridisciplinaires, d'explorations de terrains, de stage, d'élaboration de plans de mémoire, de problématiques, je suis enfin entrée en rédaction, pleine d'excitation. Même dans mon travail de géographie, même inscrite dans une démarche requérant une rigueur scientifique, je me prenais à rêver à une rédaction digne des envolées suaves de Cendrars et Whitman. Mais la réalité fut tout autre. Dans sa pratique, l'exercice du mémoire est frénétique, angoissant, tellement intense. Mais cette intensité-là est vraiment particulière. Elle est semblable à un électrocardiogramme et, comme ce dernier, on oscille entre doutes profonds (pour ne pas dire envies d'abandon) et euphories extatiques, évidemment, sans aucune transition entre ces phases. On court contre un chronomètre pour tenter de boucler cette synthèse réflexive, pour soutenir à temps. On lutte contre ce désespoir qui s'empare de nous à chaque nouvelle page blanche, on jubile à chaque page gagnée : c'est ça de moins à faire ! On écrit pour rendre compte, au kilomètre, nerveusement. On souffre en écrivant, surtout lorsque nous ne parvenons plus à écrire ! On apprend à faire abstraction des formulations maladroitement, des mots manquants ; on apprend à écrire, seul, près de vingt heures par jour – par jour et par nuit serait-il plus juste de dire – en espérant être lu par de nombreuses personnes. Et un beau matin, après tant de crampes successives, physiques et intellectuelles, sur la toute dernière page apparaît le tout dernier point, celui qui achève des mois de travail, qui formalise tous les *eurêka* scandés, toutes nos prises de conscience, tous nos revirements et controverses vécus seul. J'ai condensé ce que j'ai appris, fabriqué rigoureusement de toutes pièces mon mémoire, espérant d'une certaine manière que mes étonnements seraient partagés, qu'ils s'intégreraient dans une mémoire et connaissance plus larges, collectives. *In fine*, le travail qu'on restitue est frustrant. Dans sa forme, l'insatisfaction réside surtout dans la date butoir de restitution qui ne permet pas une grande qualité rédactionnelle. Dans le fond, j'ai pu tisser à partir d'un objet, la transition énergétique, une maïeutique extraordinaire vers d'autres disciplines et objets qu'il est rageant de voir s'arrêter en plein vol, presque abattus. Mais il faut rendre ce travail. Soit. Alors une fois cette production difficilement accouchée, la voici officiellement figée sur le papier.

Puis viennent les quarante minutes imparties pour rendre compte oralement de chamboulements internes et externes, pour présenter des mois de travail synthétisés en cent trente-neuf pages.

Soutenance passée. Et après ? Après, la trace qu'on avait laissée disparaît brutalement. Noyée. Notre réalisation vient combler les trous – pour peu qu'il en reste – sur les étagères d'une bibliothèque universitaire, et sur la nôtre. Constat cinglant. Sensation nauséabonde, celle d'une perte de temps,

d'impuissance. Alors j'ai soudain repensé à ce qu'avait écrit bien des années auparavant Milan Kundera :

« Les liasses de papier noirci s'accumulent dans les archives qui sont plus tristes que des cimetières parce qu'on n'y vient même pas à la Toussaint. La culture disparaît dans une multitude de productions, dans une avalanche de phrases, dans la démence de la quantité. Crois-moi, un seul livre interdit dans ton ancien pays signifie infiniment plus que les milliards de mots que crachent nos universités. » (Kundera, 1987, p. 151)

Combien sommes-nous à engranger des connaissances, en Master, thèses, et à voir ce travail avorté par sa non-diffusion, ou sa diffusion restreinte au sein de cercles scientifiques spécialisés et fermés (comme me l'ont confié des amis désabusés après avoir soutenu leur thèse) ? Tout ça, pour ça. Tout ça, pour qui et pour quoi ? J'ai investigué la transition par curiosité et intérêt personnel, mais j'ai écrit pour les autres : chargés de missions, étudiants, ingénieurs, citoyens, politiciens... J'ai écrit et réfléchi pour partager, pour permettre aux autres d'agir, de solutionner et re-questionner. Je n'ai pas « produit » pour accumuler des savoirs car – du moins pour moi – la recherche ne doit pas être capitaliste. Pourtant, de tout mon travail, j'en suis aujourd'hui la seule détentricice, la seule connaisseuse. Face à cet écueil, j'en suis venue à penser que je ne voulais pas poursuivre en thèse tant que je n'aurai pas diffusé ce que j'ai appris jusqu'ici. L'université nous donne les moyens de créer de la réflexion et de la connaissance avec un Master, qu'il soit « recherche » ou « professionnel ». À sa sortie, possesseurs de tout cela, nous manquons de moyens pour les diffuser. Mais nous manquons aussi de légitimité. Ce manque-là s'observe aussi bien parmi les scientifiques que les professionnels. C'est du vécu : par mon réseau, j'ai été informée d'un programme réunissant artistes, collectivités et un géographe autour de la transition énergétique. Ils recherchaient un « scientifique » qui maîtrisait cette question. Un géographe, docteur, m'a recommandée auprès d'eux. Pas de réponse de leur part. En *off*, on m'a expliqué qu'ils recherchaient un docteur ou docteur... pour une question de légitimité, parce que le niveau « Master 2 » ne leur suffisait pas à être suffisamment crédible auprès des experts, des politiques et de tout autre public. Voilà.

Nombre d'étudiants sortent d'un Master 2, sans poursuivre en thèse, avec de solides connaissances et un véritable regard d'expert et d'analyste. Il reste à inventer les moyens de transmission pour qu'ils deviennent enfin de vrais passeurs et contributeurs, pour qu'ils ne ressentent ni ne fassent l'expérience de ce « tout ça, pour ça ?! » Car à quoi sert un tel travail s'il n'est pas transmis ?

LA PLACE DU LECTEUR, EN DEUX MÉMOIRES (LAËTITIA)**La place du lecteur : de l'écriture à la lecture**

L'acte d'écrire, de poser les mots, procure certainement un accomplissement à celui qui s'en donne la peine. Dans le cadre du mémoire, écrire peut être ressenti comme l'action indispensable à la démarche de recherche. C'est en cela qu'elle peut avoir une forme de pouvoir sur notre réflexion et nos capacités de recherche.

Ce « pouvoir » peut aussi être ressenti comme une force extérieure qui est « l'autre », le récepteur, le lecteur. À l'inverse du journal intime, le mémoire est fait pour être lu ainsi que critiqué et corrigé. Selon notre intention et selon le sujet, il peut aussi faire l'objet d'un intérêt par des possibles lecteurs qui n'entreraient pas dans le processus de correction. Nous parlerons alors ici du pouvoir du lecteur sur notre travail mais aussi du pouvoir de ce que l'on pourrait écrire au vu de qui serait susceptible de nous lire.

Le pouvoir du lecteur/correcteur

Pourquoi parler du lecteur ? Jusqu'à mon premier Master 2 en géographie, j'avais un parcours scolaire « sans faute ». Lors de ma dernière année de Master, j'ai réalisé un mémoire sur les imaginaires périurbains qui fut radicalement réprouvé par celui que j'appellerai le lecteur/correcteur. Ce fut une épreuve particulière à dépasser et je vis alors le mémoire comme un exercice ambigu. Il est à la fois la continuité voire l'apogée de l'exercice scolaire mais aussi le début d'une recherche faisant l'objet de ses propres choix, de ses idéaux, valeurs et engagements. Beaucoup d'étudiants comparent la fin de l'écriture du mémoire à l'accouchement. Ce mémoire c'est un peu de nous, le voir critiquer fortement en soutenance laisse alors un goût amer. Je n'acceptais pas de finir ma scolarité avec ce ressenti et recommençai alors un autre mémoire, cette fois sur le référentiel politique de la politique montagne de Grenoble-Alpes Métropole. Je me rapprochai alors de mon lecteur/correcteur, je travaillai d'autant plus avec lui pour que ses règles du jeu s'appliquent au plus près de mon travail. J'appris à réduire un maximum l'ambiguïté que procure le travail du mémoire. Certes le choix du sujet, du terrain et les mots qui sont sur le papier sont les miens mais le lecteur/correcteur a une influence sur le résultat. Il a quelque peu le même statut que nos premiers lecteurs/correcteurs que sont les instituteurs, eux qui s'attachaient à corriger la forme de nos lettres, nos structures de phrases et fautes en tous genres. Alors que je me sentais pleinement habiter le premier mémoire, je me détachai personnellement du second : mon mémoire ce n'est pas moi.

Un rapport ambigu avec le sujet de la recherche

Le second mémoire était aussi imbriqué avec une mission de travail que je réalisais avec Grenoble-Alpes Métropole. Au sein de cette collectivité, j'appris d'autant plus à me détacher de mon écriture, notamment à l'écriture de notes diverses. Écrire des notes requiert davantage de se mettre dans la peau du lecteur qui ici était incarné par la rationalité institutionnelle. Le mémoire était ainsi écrit pour le lecteur/correcteur mais aussi pour les lecteurs potentiels de Grenoble-Alpes Métropole. Ce second type de lecteurs a eu une influence sur mes choix faits en ce qui concerne le contenu. L'objectif de mon mémoire était de comprendre l'intention première de la politique montagne métropolitaine en émergence car elle n'était pas clairement énoncée, et aussi de comprendre les influences de cette intention et de ses possibles devenir. Si l'intention d'une politique n'est pas dite explicitement, c'est peut-être qu'elle ne doit ou ne peut l'être. Faire ce mémoire peut alors avoir certaines conséquences. Si mon travail de mémoire, qui s'est révélé être une réelle démarche d'enquêteur, avait révélé des éléments de l'ordre du secret politique, quel en aurait été l'impact ? De plus, la première partie du mémoire est formulée tel un carnet de bord. Tout ne pouvait être dit.

Quand l'écrit donne du pouvoir au lecteur...

L'exemple de mon travail de recherche aurait pu servir à Grenoble-Alpes Métropole comme il aurait pu lui faire du tort (ce qui ne fut le cas ni pour l'un ni pour l'autre). Dans d'autres cas de recherche, nous pouvons imaginer que ce n'est pas le chercheur qui tient les ficelles de ce qu'il va dévoiler ou non mais le commanditaire. En effet, cette réflexion sur le lecteur et la diffusion de données introduit la question de notre responsabilité à développer une recherche. Si notre démarche se prolonge en thèse, il se pose le problème de l'adéquation entre mes intentions et celui à qui va servir la thèse. Aujourd'hui, beaucoup de thèses sont financées au sein de programmes. Est-ce que ces programmes sont en phase avec mes valeurs ? Avec ma recherche je gagne du pouvoir sur ce que j'étudie et je donne surtout du pouvoir au commanditaire de la recherche qui souhaitait en savoir davantage sur des sujets qui lui échappent. Cela ne concerne pas l'ensemble des disciplines, l'ensemble des sujets ou encore l'ensemble des contextes de recherche, mais exposer des données qui étaient jusqu'alors « aveugles » pour le commanditaire peut avoir des conséquences non minimes sur le sujet étudié. Pour éviter d'énoncer un exemple dans la discipline géographique qui est la mienne, on va en prendre un au niveau des sciences dures. Il peut s'agir de la récupération de la science par la technique ou de la science par le capitalisme. Prenons par exemple les astrophysiciens étudiant la planète Mars. Ils cherchent à comprendre sa composition et peut-être la comparer avec la Terre. Or, aujourd'hui, Mars devient une véritable terre de conquête ; peut-être que dans un jour prochain elle sera une cible d'extraction de métaux et de gaz.

Était-ce l'intention des astrophysiciens ? Moi j'étudie les territoires, les gens, les comportements, et dévoiler des données qui pourraient faire du tort à mon sujet est évidemment une préoccupation.

Éléments de conclusion partielle sur le rôle du lecteur

L'énonciation de l'ensemble de ces lecteurs potentiels dévoile un questionnement sur l'autonomie et l'indépendance de la recherche. Le lecteur/correcteur qui est le directeur du mémoire ou de thèse peut avoir le rôle d'encadrant méthodologique et conceptuel mais peut aussi dépasser cette limite en conditionnant trop fortement le raisonnement. De même que pour le lecteur qui pourrait être le commanditaire de la recherche. *A contrario*, l'étudiant ou le jeune chercheur peut avoir une forme de pouvoir avec sa recherche notamment sur le sujet qu'il étudie. Ces sujets peuvent bénéficier de cette recherche comme ils peuvent pâtir du dévoilement de données.

ÉCRITURE ET PUBLICATION :

POUVOIRS ATTENDUS ET POUVOIRS PERNICIEUX (ANGÉLIQUE)

Un des points importants de mon mémoire fut de mettre en évidence l'impensé que constituaient la transition énergétique en France et les nombreux manques inhérents aux mesures mises en place par le gouvernement. Loin de constituer un handicap, ces incohérences et carences ont permis à certains territoires ruraux de bénéficier de marges de manœuvre suffisantes pour mettre en œuvre des actions de transition énergétique et de s'inscrire dans des programmes et appels à projets dont ils étaient écartés. Si mettre au jour de tels hiatus et stratégies s'avère être particulièrement intéressant pour comprendre cette transition en train de se faire, je me suis très vite interrogée sur le devenir de ce que je venais de démontrer. Autrement dit, pointer des manques n'encourage-t-il pas leurs producteurs à les combler s'ils en prennent conscience ? Et dans ce cas, quelles failles resterait-il aux territoires ruraux pour agir ? En définitive, publier un tel travail et la révélation de tels constats servirait qui... et desservirait qui ? Comme le rappelait si justement Edgar Morin, tout travail scientifique se doit d'être objectif, mais il n'est pas neutre pour autant.

Une fois publiée, notre production ne nous appartient plus. Et dans ses effets, elle peut aussi bien créer du bon comme du mauvais.

Il me semble que tout chercheur, faiseur de connaissances, doit s'interroger sur le devenir de ses productions. Je reste aujourd'hui convaincue que le travail des étudiants ne s'arrête pas à la soutenance, mais qu'ils sont responsables de ce que devient, ou non, leur travail. Il s'agit d'être véritablement responsable jusqu'au bout. Et penser le côté pernicieux de la science leur incombe donc. Il m'incombe. D'une manière générale, en écrivant et publiant, qu'est-ce que je permets de créer, de faire avancer, de détruire ? À qui

ces outils vont-ils servir, à quel dessein ? J'en suis venue à penser que si un mémoire est un acte universitaire, une fois publié, il devient un outil sociétal et politique, donc « instrumentalisable » et potentiellement nuisible.

À la question, que d'évidence je me pose et qui me taraude, à savoir, « tout est-il bon à dire et à documenter ? », je n'ai pas de réponse tranchée à offrir. Chacun, en tant qu'« esprit subjectif », doit se la poser et y apporter sa propre réponse, conformément à son système de valeurs. Et en repensant aux travaux des ethnologues, puis aux disparitions de certains peuples et cultures qu'ils ont décriées par la suite, j'en viens finalement à me dire que n'avons assurément pas de contrôle sur ce que générera notre recherche, ni aujourd'hui, ni ultérieurement...

Toute la question est de savoir si nous sommes prêts à prendre le risque. Écrire et exister en tant que chercheur valent-ils la peine de courir certains risques ? Pour ma part, il est certains sujets pour lesquels je ne le suis pas.

LA MÉTAPHORE (PAUL)

La métaphore, c'est d'abord une figure rhétorique qui consiste à mettre en rapport deux espèces d'objets, au point de les confondre. De nombreuses expressions courantes sont établies à partir de métaphores. Par exemple, il est courant de parler du « pied » de la table, comme si cette dernière était un animal ou un être humain. En réalité, par « pied » on sous-entend : le point d'appui qui, partant du sol, supporte le plan supérieur de la table et le place à une hauteur convenable pour la manipulation d'outils en position assise.

La première remarque à propos de cet exemple, c'est que la métaphore permet une économie remarquable d'éléments de définition. Il est plus aisé de parler de « pied de table » que d'une expression à rallonge et qui plus est approximative comme « le point d'appui qui, partant du sol, supporte le plan supérieur de la table et le place à une hauteur convenable pour la manipulation d'outils en position assise ». En ce sens, la métaphore constitue un raccourci de langage. En second lieu, cette simplification fournit l'avantage de se rendre aisément appropriable par l'auditorat, lequel voit tout de suite de quoi on parle même si le discours est évasif de par sa forme imagée.

Pourtant, dans le champ de la recherche, la métaphore reçoit un vif discrédit. Par la suite, je questionnerai ce rapport entre la connaissance scientifique et la métaphore, en tant que forme particulière du discours. Mais tout d'abord, il s'agit d'évoquer des éléments de critique à l'égard de la métaphore et de son usage dans le processus de production de connaissance. Ensuite, partant du thème célèbre en sciences sociales de la métaphore organiciste, j'interroge la notion d'organisme chez son « inventeur ». Enfin, à partir du contexte actuel en sciences sociales, je tente de revaloriser le discours méta-

phorique et son usage, que je vois comme un levier du renouvellement des imaginaires scientifiques.

La métaphore, un usage non scientifique du discours

Dans *La formation de l'esprit scientifique*, Gaston Bachelard analyse les processus psychologiques par lesquels la science se fait. Le véritable esprit scientifique, c'est celui qui se décharge intégralement de tous les poids contextuels qui l'accompagnent (le fait que ce sont des femmes et des hommes doués de sensibilité et à une époque donnée qui découvrent, qui expliquent) pour s'élever vers l'abstraction totale, le discours vrai. Dans le quatrième chapitre, Bachelard évoque un cas dans l'histoire des sciences où un seul mot constitue un frein à la connaissance abstraite. Il analyse le vocable « éponge » employé par Réaumur (physicien du XVIII^e siècle) pour exprimer le cas de la dissolution de l'air dans l'eau, autrement dit la question de la compression de l'air. Selon le physicien, il suffit de considérer que l'air a les propriétés de l'éponge pour expliquer qu'il peut, selon la pression, apparaître plus ou moins comprimé, plus ou moins volumineux.

Ainsi, cette propriété particulière de l'air s'exprime par sa « spongiosité ». Ce qu'accuse le philosophe des sciences, c'est la façon dont avec la seule image de l'éponge on croit expliquer et connaître les phénomènes, alors qu'on ne fait que les exprimer et les reconnaître. Une seule image, dans la mesure où elle affecte autant l'esprit rationnel que l'imagination et la sensibilité, ne permet pas le niveau d'abstraction nécessaire à l'acquisition de connaissances objectives, abstraites. En définitive, la métaphore est un obstacle épistémologique en cela qu'elle généralise imprudemment une image particulière. La métaphore se rapporte à l'intuition et au vraisemblable et non à la connaissance et au vrai. Elle ne produit pas de connaissance en tant que telle, elle permet au mieux d'exprimer des intuitions pré-scientifiques.

L'organisme, un concept indéterminé

Mon interrogation initiale porte sur la métaphore organiciste. Je souhaite interroger ici plus particulièrement le concept d'organisme. Dans l'histoire des idées, on peut dire que la notion est relativement récente. C'est au XVIII^e siècle que Kant pose les bases conceptuelles qui rendront possibles les sciences du vivant, la biologie notamment. Dans la *Critique de la faculté de juger téléologique*, l'auteur s'interroge sur la question des « fins naturelles » des choses (*télos* signifie en grec « fin », « achèvement », « but »).

Des deux types de finalités...

Poursuivons son raisonnement de manière schématique. Dans la nature, il y a un principe objectif qui régit l'ensemble des interactions entre les choses : c'est le régime mécanique des lois de la nature. Le régime mécanique indique ici les lois universelles de la physique, ce qui tombe sous le règne du

lien de causalité (cause à effet) entre les choses : la causalité descendante ou linéaire. On parle également de finalité externe dans la mesure où l'existence d'un objet « effet » est déterminée par l'objet « cause » qui lui est extérieur. Par exemple, la montre que je porte « est là » parce que je voulais avoir l'heure à mon poignet, elle n'existe pas par elle-même. Cependant, et c'est le constat problématique posé par l'auteur, certaines expériences particulières (ou observations), laissent à penser qu'il existe des objets naturels pour lesquels le seul principe de cette causalité linéaire ne suffit pas pour rendre compte de la possibilité de ces objets. C'est le cas de l'être vivant, qui est cause et effet de lui-même, d'après une forme de causalité circulaire. Prenons l'exemple de l'arbre : premièrement, un arbre produit un autre arbre, lequel est de la même espèce et ainsi de toutes les générations d'arbres issues du premier, donc à l'échelle de l'espèce, l'arbre est à la fois cause et effet de lui-même ; deuxièmement, l'arbre se produit lui-même au cours de sa croissance d'après des « plans » inconnus, ce qu'on observe aujourd'hui sous le principe de différenciation cellulaire ; et troisièmement l'être organisé se caractérise par une conservation réciproque des parties, si bien que lorsqu'une partie fait défaut, les autres compensent ce manque et conservent le tout.

De ce troisième point on peut déduire formellement que le mécanisme se distingue de l'être vivant ou l'organisme : dans le premier, le tout est strictement la somme des parties (si j'enlève un seul rouage à une montre, elle cesse immédiatement de fonctionner) alors que dans le second, le tout est plus que la somme de ses parties (si une partie manque ou est défaillante, il y a auto-compensation ou auto-réparation).

... à leurs modalités de connaissance

Ces deux types de finalités, externe et interne, appellent deux modalités différentes de jugement : le jugement déterminant qui donne la connaissance objective de l'objet d'après des lois universelles, et le jugement réfléchissant qui ne donne pas une connaissance objective, mais seulement un fil conducteur pour orienter la pensée. Dans ce second cas, la connaissance est subjective, dans la mesure où elle dépend de moi, de l'observateur qui, à la vue d'une chose vivante (un organisme), ne peut s'empêcher de postuler une intention particulière derrière l'auto-organisation perçue.

Dans la suite je m'intéresse particulièrement à cette question de jugement réfléchissant que je trouve porteur pour l'ensemble des sciences humaines et sociales, dans la mesure où leurs objets (les êtres humains et les sociétés) dépassent le statut de mécanisme uniquement soumis au régime des lois de la physique. Mais comment rendre compte de ce « quelque chose en plus » ?

La métaphore, mode particulier du discours interdisciplinaire ?

Dans ce paragraphe je jette en quelque sorte une bouteille à la mer, contenant ce postulat : « la métaphore est le lieu de l'interdisciplinarité ». Il s'agit donc de prendre à rebours les avertissements de Bachelard, pour qui les images sont des obstacles à la compréhension claire et distincte des phénomènes. Mais il faut rappeler que l'eau a coulé sous les ponts depuis les réflexions de l'auteur, menées à l'aube de la Seconde Guerre mondiale.

Premièrement, pour l'auteur, l'utilisation fallacieuse de la métaphore concerne les sciences physiques, c'est-à-dire le champ du mécanisme aveugle des lois de la nature. Ma proposition quant à elle concerne le champ des sciences humaines et sociales, celles dont l'objet est complexe, impalpable, imprévisible : comment expliquer l'Humain, les comportements humains, individuels ou collectifs, les organisations en société, les cultures, le « libre arbitre », etc. ? Autant de questions auxquelles les scientifiques tentent de répondre de manière diverse et variée, en fonction de la discipline au sein de laquelle ils évoluent (psychologie, sociologie, sciences politiques, géographie, philosophie etc.). De fait, la multiplication des disciplines entraîne une multiplication des formes de discours scientifiques, et l'idée de l'interdisciplinarité s'éloigne en pratique.

Deuxièmement, il y a selon moi un fait marquant dans le paysage disciplinaire que Bachelard n'a pas connu : c'est l'avènement des « neuro-sciences sociales ». Au départ, les neuro-sciences s'attachent à la compréhension du cerveau compris comme un réseau électrique (un réseau de neurones) capable d'apprendre de lui-même, c'est-à-dire capable de produire du « nouveau » en sortie (*output*) à partir d'informations connues qui sont données en entrée (*input*). L'énigme, c'est ce qu'il se passe entre l'input et l'output, dans la « boîte noire » ou le réseau de neurones. Or, l'angle d'analyse des neuro-sciences tente de réduire la production de l'« inattendu » à du quantifiable, du mesurable, du prévisible. Je dirais qu'elles participent ainsi d'un réductionnisme mécaniste, qui n'est pas suffisamment questionné et ne déclenche pas de critique au même titre que la métaphore organiciste ou la métaphore en général.

Mais voilà, la question centrale de l'interdisciplinarité aujourd'hui conduit à ce genre d'intersection disciplinaire, où les sciences dures (ici les neuro-sciences) rencontrent les sciences sociales. Il me semble qu'un tel passage conduit au bout du compte à une hyper-spécialisation du discours scientifique là où fait défaut principalement une vision interdisciplinaire globale, comme un principe pour la faculté de juger réfléchissante (et non déterminante). Alors, à quoi tiendrait une telle vision ? Je dirais que de la même manière qu'en astronomie, pour l'observation des objets faiblement lumineux, il convient de regarder légèrement à côté de l'objet souhaité pour finalement mieux l'observer ; les sciences sociales quant à elles, pour

l'observation de leurs objets (l'humain et les sociétés), devraient exercer ce décalage. C'est justement ici que le discours métaphorique se pose selon moi en candidat. Encore faut-il élaborer la bonne métaphore. Celle des *Écumes* ?

ÉCRITURE ET ÉCRITURE UNIVERSITAIRE, DEUX TYPES D'EXERCICES, DEUX INTENTIONNALITÉS (LISE)

Comment entrer dans ce sujet sinon par ce qui a mené ma propre recherche... mon « je » dans la recherche ? Ce n'est pas tant la rédaction d'un mémoire universitaire que j'évoquerai ici mais mon geste de « mise en écriture ». Ce qu'il a provoqué, imposé, proposé. Je mets en lecture ici ce que j'ai pu partager collectivement parfois et éprouver intimement le plus souvent. J'avais déjà écrit bien des lignes dans mes carnets de recherche griffonnés à la main, dans les nombreuses notes en pages Word exposées à l'immédiateté. Le geste d'entrée en « écriture » je le relie pourtant au jour où j'ai décidé pour ma part de poser mes premiers mots sur mon écran pour commencer et terminer ce qui sera la première partie de mon mémoire universitaire. Ce jour où je me suis laissée « aller » à ce que j'appelle mon geste d'écriture.

C'est à ce moment que l'écriture du mémoire a commencé, quand il me semble avoir « concédé » à laisser « enfin » filer l'écriture. Mais quel pouvoir ce geste d'écriture aurait-il alors ? Dans mon geste d'écriture, imprécis, chaque fois retenu, jamais totalement donné, et qui le rend de fait imparfait, j'ai comme noué ma pensée à la réalité.

L'écriture donne corps et chair à ce qui se formule « en dehors de mon existence ». Et paradoxalement, elle permet dans le même temps le chemin inverse de faire advenir à mon esprit des choses restées invisibles à ma réalité.

Cela dit, l'écriture ne fait jamais que manquer à relier ces deux mouvements. L'écriture manque malgré toute l'exigence et l'attention portée aux mots à restituer tant la pensée que la réalité. Écrire, c'est ainsi, manquer et faire avec, manquer à son intention, manquer à sa propre phrase, manquer à faire tenir ensemble la connaissance découverte et son expression.

Écrire, aussi précis que cela soit ne peut jamais exactement raconter ce qui pourtant l'a porté à dire. L'écriture manque dans ce vide qu'elle impose, celui où tombe l'exactitude de ce que je souhaitais mettre pour l'autre en mot.

Sans doute que le geste d'écriture universitaire m'a offert à vivre, dans une impression parfois gracieuse et le plus souvent déstabilisante, celle de ne plus savoir « d'où j'écrivais, d'où je parlais ». Est-ce un pouvoir qu'aurait l'écriture de savoir me perdre sans jamais cesser de m'y retrouver ? Mon geste d'écriture de mémoire m'a obligée à ne pas me détourner des autres. Et pourtant l'écriture elle-même me maintenait toujours à distance de cette

« part des “autres” ». L’écriture, me semble-t-il, a le pouvoir de rendre singulier ce qui s’est fabriqué dans le commun d’auteurs, d’observateurs, de tant de personnes et milieux qui n’ont cessé de l’alimenter. Mais elle ne le peut, que si elle n’est pas assignée à être le simple relais froid et transparent d’auteurs amalgamés, de faits sans poésie, d’objectivité feinte. Un parti pris, qui prend le risque d’engager le lecteur à abandonner l’idée d’être bercé par la clarté du texte. L’écriture éclaire de la connaissance habillée d’un aspect de brume. La brume pour dire à mon sens, un autre pouvoir de l’écriture : celui de créer un espace ouvert où chacun peut s’y glisser, s’y poser, s’y découvrir. L’espace d’altérité rendu à celui qui lira.

L’écriture a eu le pouvoir de me faire rencontrer ce qui était à l’instant « en moi » et non « de moi ». Ce moment arrivait quand ce qui s’écrivait était guidé par d’autres lieux que le mien, par d’autres voix que la mienne. Dans la surprise et l’étonnement de me voir « contenir » autant de mots, de pensées et de connaissances. L’écriture fut un exil où se sont modifiées mes perceptions pour laisser place à l’émergence d’une autre vision. L’écriture est ainsi pour moi une expérience de l’altérité, ce texte écrit et rédigé qui m’est aussi étranger que familier.

Et si pour finir, je pouvais donner un dernier « pouvoir » à l’écriture, c’est celui de sa fragilité. Cette fragilité d’être relié à sa situation. Ce lien qui exige dès lors d’écrire en solitaire au sein même d’une communauté de lecteurs, lien qui autorise à être auteur. Ce lien non plus de pouvoir, mais de « puissance “de pouvoir” » se laisser transformer de et par le monde.

Mon écriture de mémoire fut l’expérience de ce « voyage » en dehors de moi, pour découvrir un lieu « à soi », un point de vue sur le monde. Ce lieu vide et infini que ma recherche n’a de cesse de vouloir combler, et que l’écriture maintient ouvert de toujours manquer à pouvoir le connaître.

CONCLUSION COLLECTIVE

Dans le mémoire, il y a beaucoup de nous, du nous qu’on était *a priori*, et de celui qu’on est devenu pendant et après ce temps d’investigation, de digestion et d’analyse de l’information. L’exercice du mémoire nous pousse à trouver un style d’écriture. Il reflète notre personnalité, dans le ton insufflé, dans les mots bien pesés. Mais comme il est dit dans l’une des interventions, notre mémoire, ce n’est pas nous. C’est la résultante de dialogues : un dialogue entre nous et une approche scientifique, avec la sacro-sainte recherche ; mais aussi un dialogue entre nous et des sujets et terrains familiers ou méconnus ; un autre entre nous et des tiers réels (tuteurs/étudiants) ou fictifs (les futurs lecteurs) ; et enfin, un dialogue entre nous et les disciplines que nous avons précédemment ou parallèlement côtoyées. Tout cet « extérieur » influence fortement l’étudiant. Il l’influence si bien qu’après nous être interrogés ici sur ces différents aspects, il en ressort que

son principal pouvoir, l'écriture l'exerce sur nous-mêmes, nous, étudiants. Elle nous a poussés à nous questionner essentiellement sur la finalité de notre travail et sur notre rapport à la recherche.

Si chacun d'entre nous continue d'exhumer des ouvrages scientifiques des rayons de librairies et bibliothèques, s'il garde toujours les yeux ouverts sur le fil des publications de ses domaines de prédilection, nous n'avons toujours pas répondu à ces deux questions que nous a posées la rédaction d'un mémoire : comment être ce que nous sommes au sein de la recherche (des personnes pluridisciplinaires et des êtres souhaitant respecter leur éthique) ? Comment faire exister nos connaissances et nos écrits une fois l'université quittée ? Ces deux questions semblent plus que jamais chapeautées par une troisième : n'est-ce pas à l'université de proposer les conditions permettant de répondre à ces interrogations ?

BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD G., 2011 [1938], *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie Philosophique J. VRIN, 305 p.

DELEUZE G., GUATTARI F., 1976, *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit, 494 p.

DELEUZE G., GUATTARI F., 1980, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 646 p.

KANT E., 1989, *Critique de la faculté de juger*, [1790], trad. A. Philonenko, Paris, Librairie Philosophique J. VRIN, 308 p.

KUNDERA M., 1987, *L'insoutenable légèreté de l'être*, Paris, Folio Gallimard, 476 p.

MALDINEY H., 2012, *Regard parole espace*, Paris, Les éditions du Cerf, 416 p.

MORIN E., 2005, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Éditions du Seuil, 160 p.

MORIN E., 1990, *Science avec conscience*, Paris, Éditions du Seuil, 320 p.

SLOTERDIJK P., *Sphères III – Écumes*, 2005, trad. O. Mannoni, Paris, Fayard, 790 p.

LETTRE OUVERTE

MÉMOIRE D'UNE PASSION

Pauline FONTAN

Master Culture, Politique, Patrimoine
(Université Paris-Sorbonne)
pauline.fontan@laposte.net

Après mon baccalauréat en filière économique et sociale, j'ai réalisé des études littéraires au sein d'une classe préparatoire avec une spécialité histoire-géographie. J'y suis restée trois ans. C'est durant les cours de spécialité géographie que j'ai découvert la thématique du vignoble... Ce fut le coup de foudre ! Ces cours de spécialité consistaient en des analyses de cartes de la France, et le vignoble était un élément incontournable dans l'étude de la géographie française. Ma première approche du thème fut donc cartographique. Ma passion s'est ensuite poursuivie au travers de lectures personnelles d'ouvrages concernant les différents vignobles des pays du monde, les cépages, les vins... La curiosité est devenue un intérêt, et de l'intérêt est née une passion pour le vignoble et le vin. C'est durant ma classe préparatoire que j'ai décidé de réaliser un mémoire sur ce thème. Ainsi, arrivée en deuxième année de Master, je n'avais plus qu'à mettre mon idée en exécution.

Mon Master étant orienté culture, politique et patrimoine, il m'a fallu trouver sujet me permettant d'accorder ma passion aux exigences de la formation. Le patrimoine était des trois domaines du Master celui qui me plaisait le plus, j'ai donc décidé d'analyser le vignoble dans une dimension patrimoniale. Je me suis documentée sur le vin afin de trouver un sujet précis. Et c'est en lisant la rubrique « Vie de château » de *La revue du vin de France* que j'ai décidé d'articuler vignoble et patrimoine autour de l'objet du château viticole bordelais. Il s'agit d'un monument tenant un rôle tout particulier dans son territoire puisqu'il sert de lieu de production pour le vin, et ce depuis plusieurs siècles. Le château viticole est une invention originellement bordelaise. Autrement dit, il participe à la création de l'identité du vignoble et des vins de la région. Mon mémoire visa donc à analyser le rôle du château dans le vignoble bordelais : comment il participe à définir l'identité de la région tout en la dynamisant, notamment par son ouverture au tourisme et aux loisirs. En plus de la dimension patrimoniale, j'ai également inscrit mon étude dans la géographie culturelle pour approfondir certains aspects du château viticole, tel que son ancrage dans la culture française. Très vite au cours de mes recherches, je me suis rendu compte de la complexité des châteaux viticoles : lieux de production, marqueur d'une identité territoriale, composants de campagnes marketing, lieux de loisirs, d'art... et ce à plu-

sieurs échelles (de locale à mondiale). Afin de les aborder dans leur ensemble et dans leur richesse, j'ai eu recours à un plan thématique tout en m'appuyant sur des notions de la géographie générale et patrimoniale : le haut lieu, le géosymbole et la ressource. Le mémoire analyse tout d'abord l'aspect monumental et patrimonial du château. Puis son insertion dans les politiques marketing pour la vente des vins du Bordelais. Et enfin, son ouverture aux publics via le tourisme et les loisirs.

La réalisation de ce mémoire a été pour moi l'occasion d'approfondir mes connaissances sur le vignoble et le vin, et de confirmer une fois de plus ma passion pour ce domaine. C'est d'ailleurs au début de mes recherches que j'ai décidé que je consacrerai mon avenir professionnel à ce monde vitivinicole.

La passion a donc été le cœur de mémoire. Elle devait être assez visible, puisque c'est ce qu'a principalement retenu ma directrice de mémoire – Édith Fagnoni – de mon travail. À travers cet article je vais donc vous exposer comment une passion peut décider du choix d'un sujet et d'un terrain, comment elle peut se renforcer au fil des découvertes et servir de préparation pour une future vie professionnelle.

Tout d'abord, la passion aide à choisir ! Comme dit ci-dessus, j'ai décidé de mon domaine d'étude très rapidement (avant même mon entrée en Master !), et pour la simple et bonne raison qu'il s'agissait de ce qui me plaisait le plus. Lors de ma première année de Master, une des professeures de la formation nous avait dit « le terrain c'est du désir ! »... J'ai pu ainsi expérimenter la véracité de ses paroles ! En effet, un mémoire demande un investissement personnel important et sur une longue période. Le choix du sujet est donc primordial : une passion peut rendre le travail de recherche encore plus motivant et passionnant que s'il s'agit d'un thème présentant peu d'intérêt pour le chercheur. Il en va de même pour le choix du terrain. Tout comme mon domaine de recherche, j'ai choisi mon terrain selon mes souhaits. Je m'étais rendue une première fois dans le Bordelais – et plus précisément le Médoc et le Saint-Émilionnais – à l'occasion d'un voyage en famille, peu de temps après ma découverte du monde vitivinicole. Après le coup de foudre du vignoble, ce fut le charme de cette région qui me percuta. L'élaboration de mon sujet d'étude s'effectua donc selon les souvenirs que j'avais de ce séjour. Ainsi, tout comme j'étais certaine de vouloir étudier le vignoble, j'étais également certaine de choisir le Bordelais pour mon mémoire. La passion fut donc le point de départ pour toute mon étude !

Grâce à elle, il est aussi possible de considérer que j'ai commencé mes recherches avant même mon entrée en Master. En tout cas, je possédais déjà les bases nécessaires à mon analyse. En effet, outre les visites des châteaux réalisées lors de mon premier séjour, j'avais lu sur le vignoble, le Bordelais, et certains articles de la page du *Monde* dédiée au vin, dans le cadre de tra-

vaux durant ma classe préparatoire ou à titre personnel. Avant ma rentrée en Master 2, j'ai également regardé l'émission *Des racines et des ailes* « En Gironde : des vignobles aux grands lacs » qui abordait, en partie, la question du château viticole. Ces premières données, antérieures à mon mémoire, m'ont permis de déterminer certaines des pistes ou des exemples qu'il me fallait développer dans mon étude. Le visionnage de l'émission fut tout particulièrement important. D'une part, l'émission m'a donné une piste de réflexion autour du château en tant que « vitrine » du produit qui fut au cœur de ma seconde partie. D'autre part, le château que j'ai choisi comme cas d'étude – Château Giscours de l'appellation Margaux – apparaissait. Les commentaires étaient réalisés par le conservateur du patrimoine Alain Beschi que j'ai contacté et rencontré par la suite. Autrement dit, ma passion m'a poussée à lire et voir tout ce qui était en rapport avec mon thème. Parfois, la motivation première n'était pas d'obtenir des données pour mes analyses, mais simplement de satisfaire ma curiosité, et ce n'est qu'après que je liais mes nouvelles connaissances à mon mémoire. Ces découvertes au préalable m'ont permis aussi de savoir quelle documentation je pouvais utiliser pour mes recherches. Celle-ci se composa de divers éléments. Tout d'abord, des ouvrages de géographie patrimoniale et culturelle (recommandés par ma directrice de mémoire pour les recherches théoriques et conceptuelles). J'ai également eu recours à des livres et des travaux sur le patrimoine aquitain et/ou le vignoble bordelais (notamment sur les conseils du conservateur du patrimoine Alain Beschi). Une troisième partie de ma bibliographie est consacrée plus spécifiquement au monde du vin et comprend des guides de dégustation et de sélection du vin, des dictionnaires du vin, des articles du *Monde* de la page « Vin » et de *La revue du vin de France*. Enfin, les brochures touristiques de la région m'ont permis d'obtenir des données sur les offres touristiques des châteaux viticoles ou intégrant la découverte de ces derniers.

Après les recherches théoriques, j'ai réalisé plusieurs séjours de terrain dans le Bordelais. Une fois de plus, ma passion m'a incitée à me plonger au maximum dans mon domaine d'étude. Au cours de mon premier séjour dans le Bordelais j'avais déjà acquis certaines notions vitivinicoles. Cependant, souhaitant me spécialiser professionnellement dans le vignoble et le vin, et aussi par curiosité, j'ai choisi de profiter de mon travail de terrain pour parfaire mes connaissances en la matière. Comme pour recherches théoriques, je ne me suis pas limitée aux recherches spécifiques à mon mémoire (qui consistèrent essentiellement en des entretiens avec les responsables de Château Giscours). Dès le début de mon étude j'ai souhaité me plonger entièrement dans la filière vitivinicole. J'ai effectué de courts séjours chez un viticulteur de ma connaissance pour apprendre le côté pratique de mon domaine de recherche. Début septembre, je me suis rendue plusieurs fois dans les Côtes de Bourg pour assister aux vendanges et apprendre les techniques l'entretien de la vigne et de récolte du raisin. Puis, j'y suis

retournée en février pour apprendre à tailler la vigne. J'ai également passé une journée dans un chai où la maître et les techniciens du chai m'ont expliqué le processus de vinification. J'ai poursuivi ces découvertes « pratiques » parallèlement à mes recherches, notamment au travers d'ateliers de dégustation à la Cité du Vin et lors du Salon des Vignerons Indépendants. Ils m'ont appris à déguster le vin, à le décrire. Dès lors, j'ai pu mieux percevoir la complexité du produit et donc mieux comprendre la communication, et notamment les politiques *marketing*, qu'il supposait. En effet, le vin n'est pas un produit comme les autres : sa fabrication repose sur différents composants qui sont le sol, le fruit, le climat, le travail de l'homme. Ce sont ces éléments qui font l'identité du vin et qui s'expriment lors de la dégustation. De plus, dans le cas des vins de châteaux, le produit possède une identité particulière qui le distingue de ceux des autres domaines et des autres régions. Chaque verre de vin est une preuve, un témoignage de cette identité, de cette tradition qui est perpétuée par le château d'année en année. Les politiques de communication doivent coïncider avec cette identité productive et gustative. Le vin suppose donc autant de réflexion amont qu'en aval de la production. Le fait d'être passionnée par ce domaine, je pense, m'a permis de mieux la comprendre.

D'autre part, mon envie de me plonger le plus possible dans mon domaine de recherche m'a permis de solliciter diverses méthodes qui se sont révélées très enrichissantes pour mes analyses. Intéressée et attentive à tout ce qui m'entourait, l'observation fut pour moi un outil indispensable pour l'obtention de données (parfois confirmées par la suite lors des entretiens). Ma sensibilisation au préalable au monde de la vigne et du vin et mon premier séjour dans le Bordelais ont affiné mes observations : je comprenais encore mieux les paysages de vignes que je voyais, et étais plus encline à poser certaines questions techniques. Je n'avais non plus de mal à comprendre certaines explications techniques données par les responsables du château lors des entretiens. Je pense même que certaines de mes réflexions et/ou de mes interrogations ont été plus pertinentes de par ce dont j'avais tiré de mes découvertes antérieures. Ma curiosité m'a poussée à participer à certaines activités touristiques proposées par les châteaux (et parfois en y allant avec certains de mes proches pour qu'eux aussi découvrent le vignoble bordelais). Je suis donc allée à l'événement du « Printemps des châteaux », j'ai visité plusieurs domaines et testé leurs offres de restauration des domaines. Au cours de mon terrain je n'ai donc pas uniquement été une chercheuse, j'ai également pris la place du touriste qui découvre un nouveau territoire. Avec cette ambivalence de mon identité, il m'a été possible de voir et d'expérimenter différents pans de ma thématique selon divers points de vue. D'un côté, lors des entretiens avec les responsables des châteaux, j'ai pu comprendre quels éléments étaient mis en valeur dans les offres touristiques et dans les campagnes de communication, et pour quelles raisons. Puis, de l'autre

côté, j'ai fait l'expérience de la découverte en tant que personne extérieure au monde viticole et voir comment les informations étaient exposées. Je rends compte des constatations que j'ai pu faire des deux côtés dans mon mémoire, ce qui donne plus de valeur à ma démonstration.

En somme, le fait de me focaliser pendant plusieurs mois sur cette thématique du vignoble m'a permis, outre d'obtenir des données essentielles pour mon analyse, de renforcer mes connaissances dans ce domaine. Même elles ne sont pas toutes mentionnées dans mon développement, je pense que l'ensemble des compétences acquises et des méthodes qu'elles ont supposées m'ont permis de réaliser des analyses plus fines qui si je m'étais contenue à la stricte analyse des châteaux viticoles.

Au-delà du mémoire en lui-même, mon terrain m'a beaucoup apporté pour ma future vie professionnelle. En effet, comme dit précédemment c'est avant de commencer mon mémoire que j'ai décidé de travailler plus tard dans le monde du vignoble. Parallèlement à mes recherches, j'ai cherché une formation afin de me spécialiser dans ce domaine. J'entame donc ma dernière année d'étude dans une formation visant à apprendre comment valoriser les territoires selon les origines et la qualité des produits à l'Université de Bordeaux. Ainsi après avoir été mon lieu de vacances, puis mon terrain, le vignoble bordelais est devenu mon nouveau lieu de vie ! Il est vrai que cette nouvelle page de mon aventure dans le vignoble vient tout juste de s'ouvrir, je ne peux pas encore pleinement dire en quoi mon mémoire va influencer mon avenir. Néanmoins je crois qu'il a été un bon point de départ pour comprendre les enjeux du vignoble. Les connaissances acquises durant mon terrain – techniques de viticulture, processus de vinification, dégustation du vin – sont vouées à me servir pour la fin de mes études et dans ma future vie professionnelle (ma formation actuelle comprend des cours de viticulture et d'œnologie à l'Institut supérieur de la vigne et du vin). Les rencontres faites pendant mes recherches vont constituer, je l'espère, mes premières relations professionnelles. Au moins, travailler sur ce thème du vignoble a confirmé la passion que je nourris pour celui-ci et mon envie de m'y consacrer à long terme.

Enthousiasme, amusement, découverte, consolidation de connaissances, et surtout confirmation d'un intérêt... Voilà ce que j'ai trouvé en choisissant un sujet qui me passionne, et c'est ce qui attend quiconque décide de faire ce qu'il aime. Car, certes il s'agit d'un travail universitaire destiné à valider une année. Mais, cela ne veut pas dire qu'il n'est pas possible de s'amuser ou de prendre plaisir à ce que nous faisons. Je crois même qu'aimer son travail et se lever tous les jours sachant que ce à quoi notre journée va être consacrée est ce qui nous plaît est la véritable clé de la réussite. Alors, n'ayez plus peur de vivre à fond ou de vous jeter à corps perdu dans vos rêves car ils sont certainement la garantie d'une belle expérience !

COLLECTION « Géographie et cultures »

Publication du Laboratoire *Espaces nature et culture* (ENeC – UMR 8185)

Maison de la recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris

Fondateur : **Paul CLAVAL**

Directrice : **Catherine FOURNET-GUÉRIN**

Comité de rédaction : **Alain CARIOU, Jean-Louis CHALÉARD, Florence DEPREST,**

Édith FAGNONI, Catherine FOURNET-GUÉRIN, Anne GAUGUE,

Isabelle LEFORT, François TAGLIONI

Secrétariat d'édition : **Emmanuelle DE DENON**

Jean-Robert Pitte, André-Louis Sanguin (dir.), *Géographie et liberté. Mélanges en hommage à Paul Claval*, 1999, 758 p.

Sylvie Guichard-Anguis, Anne-Marie Frérot, Antoine Da Lage (dir.), *Natures, miroirs des hommes ?*, 2014, 333 p.

Felipe Ferreira, *L'invention du carnaval au XIX^e siècle : Paris, Nice, Rio de Janeiro*, 2014, 276 p.

Paul Claval, *Penser le monde en géographe : soixante ans de réflexion*, 2015, 268 p.

Dominique Chevalier, *Géographie du souvenir : ancrages spatiaux des mémoires de la Shoah*, 2017, 238 p.

Olivier Lazzarotti, Guy Mercier, Suzanne Paquet (dir.), *La part artistique de l'habiter : perspectives contemporaines*, 2017, 250 p.

Série « Fondements de la géographie culturelle »

Cynthia Ghorra-Gobin (dir.), *Penser la ville de demain*, 1994, 266 p.

Paul Claval, Singaravélou (dir.), *Ethnogéographies*, 1995, 370 p.

Marc Brosseau, *Des romans-géographes. Essai*, 1996, 246 p.

Françoise Péron, Jean Rieucou (dir.), *La maritimité aujourd'hui*, 1996, 236 p.

Robert Dulau, Jean-Robert Pitte, (dir.), *Géographie des odeurs*, 1998, 231 p.

Fabien Chaumard, *Le commerce du livre en France. Entre économie et culture*, 1998, 221 p.

Joël Bonnemaison, Luc Cambrézy, Laurence Quinty-Bourgeois (dir.), *Les territoires de l'identité*, 1999, 583 p. (2 tomes)

Pernette Grandjean (dir.), *Construction identitaire et espace*, 2009, 202 p.

Série « Histoire et épistémologie de la géographie »

Paul Claval, André-Louis Sanguin (dir.), *La géographie française à l'époque classique*, 1996, 345 p.

Jean-François Staszak (dir.), *Les discours du géographe*, 1997, 284 p.

Jean-Pierre Augustin, Vincent Berdoulay (dir.), *Modernité et tradition au Canada*, 1997, 220 p.

Vincent Berdoulay, Paul Claval (dir.), *Aux débuts de l'urbanisme français*, 2001, 256 p.

Jean-René Trochet, Philippe Boulanger (dir.), *Où en est la géographie historique ?*, 2004, 346 p.

Thierry Sanjuan (dir.), *Carnets de terrain. Pratique géographique et aires culturelles*, 2008, 243 p.

Série « Culture et politique »

André-Louis Sanguin (dir.), *Les minorités ethniques en Europe*, 1993, 369 p.

Henri Goetschy, André-Louis Sanguin (dir.), *Langues régionales et relations transfrontalières en Europe*, 1995, 318 p.

Georges Prévelakis (dir.), *La géographie des diasporas*, 1996, 444 p.

Emmanuel Saadia, *Systèmes électoraux et territorialité en Israël*, 1997, 114 p.

Anne Gaugue, *Les États africains et leurs musées. La mise en scène de la Nation*, 1997, 230 p.

Paul Claval, André-Louis Sanguin (dir.), *Métropolisation et politique*, 1997, 316 p.

André-Louis Sanguin (dir.), *Vivre dans une île. Une géopolitique des insularités*, 1997, 390 p.

Thomas Lothar Weiss, *Migrants nigériens. La diaspora dans le Sud-Ouest du Cameroun*, 1998, 271 p.

Jérôme Monnet (dir.), *Ville et pouvoir en Amérique : les formes de l'autorité*, 1999, 190 p.

André-Louis Sanguin (dir.), *Mare Nostrum, dynamiques et mutations géopolitiques de la Méditerranée*, 2000, 320 p.

Yann Richard, André-Louis Sanguin (dir.), *L'Europe de l'Est quinze ans après la chute du mur. Des États baltes à l'ex-Yougoslavie*, 2004, 330 p.

Hélène Velasco-Graciet, Christian Bouquet (dir.), *Tropisme des frontières. Approche pluridisciplinaire*, t. 1, 2006, 290 p. ; *Regards géopolitiques sur les frontières*, t. 2, 2006, 231 p.

François Taglioni, Jean-Marie Théodat (dir.), *Coopération et intégration. Perspectives panaméricaines*, 2008, 275 p.

François Moullé, Sabine Duhamel (dir.), *Frontière et santé. Genèses et maillages des réseaux transfrontaliers*, 2010, 286 p.

Amaël Cattaruzza, *Territoire et nationalisme au Monténégro. Les voies de l'indépendance*, 2010, 310 p.

Delon Madavan, Gaëlle Dequirez, Éric Meyer (dir.), *Les communautés tamoules et le conflit sri lankais*, 2011, 214 p.

Série « Études culturelles et régionales »

Jean-Christophe Huét, *Les villages perchés des Dogon du Mali*, 1994, 191 p.

Béatrice Collignon, *Les Inuit. Ce qu'ils savent du territoire*, 1996, 254 p.

Thierry Sanjuan, *À l'ombre de Hong Kong. Le delta de la rivière des Perles*, 1997, 313 p.

Laurent Vermeersch, *La ville américaine et ses paysages portuaires*, 1998, 206 p.

Robert Dulau, *Habiter en pays tamoul*, 1999, 300 p.

Myriam Houssay-Holzschuch, *Ville blanche, vies noires : Le Cap, ville Sud-Africaine*, 1999, 276 p.

Federico Fernández Christlieb, *Mexico, ville néoclassique. Les espaces et les idées de l'aménagement urbain (1783-1911)*, 2002, 249 p.

Yann Richard, *La Biélorussie. Une géographie historique*, 2002, 310 p.

Jacques-Guy Petit, André-Louis Sanguin (dir.), *Les fleuves de la France atlantique. Identités, espaces, représentations, mémoires*, 2003, 221 p.

Vincent Marcihac, Vincent Moriniaux (dir.), *Les établissements de restauration dans le monde*, 2012, 367 p.

STRUCTURES ÉDITORIALES DU GROUPE L'HARMATTAN

L'HARMATTAN ITALIE
Via degli Artisti, 15
10124 Torino
harmattan.italia@gmail.com

L'HARMATTAN HONGRIE
Kossuth l. u. 14-16.
1053 Budapest
harmattan@harmattan.hu

L'HARMATTAN SÉNÉGAL
10 VDN en face Mermoz
BP 45034 Dakar-Fann
senharmattan@gmail.com

L'HARMATTAN MALI
Sirakoro-Meguetana V31
Bamako
syllaka@yahoo.fr

L'HARMATTAN CAMEROUN
TSINGA/FECAFOOT
BP 11486 Yaoundé
inkoukam@gmail.com

L'HARMATTAN TOGO
Djidjole – Lomé
Maison Amela
face EPP BATOME
ddamela@aol.com

L'HARMATTAN BURKINA FASO
Achille Somé – tengnule@hotmail.fr

L'HARMATTAN GUINÉE
Almamy, rue KA 028 OKB Agency
BP 3470 Conakry
harmattanguinee@yahoo.fr

L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE
Résidence Karl – Cité des Arts
Abidjan-Cocody
03 BP 1588 Abidjan
espace_harmattan.ci@hotmail.fr

L'HARMATTAN RDC
185, avenue Nyangwe
Commune de Lingwala – Kinshasa
matangilamusadila@yahoo.fr

L'HARMATTAN ALGÉRIE
22, rue Moulay-Mohamed
31000 Oran
info2@harmattan-algerie.com

L'HARMATTAN CONGO
67, boulevard Denis-Sassou-N'Guesso
BP 2874 Brazzaville
harmattan.congo@yahoo.fr

L'HARMATTAN MAROC
5, rue Ferrane-Kouicha, Talaâ-Elkbira
Chrableyine, Fès-Médine
30000 Fès
harmattan.maroc@gmail.com

NOS LIBRAIRIES EN FRANCE

LIBRAIRIE INTERNATIONALE
16, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.internationale@harmattan.fr
01 40 46 79 11
www.librairieharmattan.com

LIB. SCIENCES HUMAINES & HISTOIRE
21, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.sh@harmattan.fr
01 46 34 13 71
www.librairieharmattansh.com

LIBRAIRIE L'ESPACE HARMATTAN
21 bis, rue des Écoles – 75005 Paris
librairie.espace@harmattan.fr
01 43 29 49 42

LIB. MÉDITERRANÉE & MOYEN-ORIENT
7, rue des Carmes – 75005 Paris
librairie.mediterranee@harmattan.fr
01 43 29 71 15

LIBRAIRIE LE LUCERNAIRE
53, rue Notre-Dame-des-Champs – 75006 Paris
librairie@lucernaire.fr
01 42 22 67 13

Le mémoire est un élément clef de la formation en Master en sciences humaines. Premier pas vers la recherche scientifique, il constitue un travail original donnant l'occasion aux étudiant.e.s de faire preuve de capacité à construire une démarche d'investigation qui leur est propre et à traiter un sujet pour lequel ils.elles ont un intérêt réel. Expérience formatrice mais aussi anxiogène, l'élaboration d'un mémoire de recherche entraîne son lot de doutes. Le présent ouvrage aborde la thématique de la recherche en offrant un espace d'expression aux principaux concernés : des jeunes chercheur.e.s, géographes pour la plupart, ayant récemment vécu l'expérience du mémoire. Avec leurs mots et leur honnêteté, les jeunes auteur.e.s évoquent dans cet ouvrage leurs craintes initiales et comment ils ont réussi à les surmonter, permettant ainsi de dissiper celles des futur.e.s chercheur.e.s. Tout autant que le mémoire est une expérience personnelle, c'est également une expérience collective. L'ensemble des témoignages donne un aperçu des différentes problématiques intrinsèques à toute recherche scientifique. Peut-on écrire un mémoire sur un sujet pour lequel on témoigne d'un attachement personnel très fort ? Peut-on être à la fois chercheur.e et militant.e ? Comment se positionner en tant que jeune chercheur.e novice alors même qu'il est difficile de se détacher de son statut d'élève ? Comment se sentir légitime dans sa recherche ? A quel moment un intérêt pour une thématique peut-il devenir véritable objet de recherche ? Comment appréhender le déplacement sur le terrain pour mener à bien sa recherche ? Changer de sujet de mémoire est-il synonyme d'échec ?

Conçu autour des expériences d'anciens.nes. masterant.e.s, le présent ouvrage collectif se donne pour but de rassurer et de préparer tous les futur.e.s chercheur.e.s en devenir à cette expérience épanouissante dans laquelle le plaisir à toute sa place.

Les trois coordonnatrices sont géographes, diplômées du Master Culture, Politique, Patrimoine de l'Université Paris-Sorbonne.

